ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

TROISIÈME LIVRAISON.

Cet ouvrage étant ma propriété, je déclare contrefait tout exemplaire qui ne sera pas revêtu de ma signature, et je poursuivrai les contrefacteurs suivant toute la rigueur des lois.

A. Eymery

IMPRIMERIE DE COSSON, Successeur de M. BOSSANGE, rue Garencière, n°. 5.



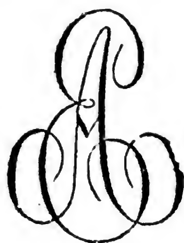
Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu et Mahomet est son envoyé. P. 108

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE,
ANCIENNE ET MODERNE,
A L'USAGE DE LA JEUNESSE;
PAR M. LE COMTE DE SÉGUR,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Avec cent cinquante cartes ou gravures.

Histoire du Bas-Empire.

TOME CINQUIÈME.



PARIS,
A la librairie d'Éducation d'ALEXIS EYMERY,
rue Mazarine, n°. 30.



1819.


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
JUN 26 1953

Tom. 21.





ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

HISTOIRE

DE L'EMPIRE D'ORIENT.

JUSTIN SECOND *.

Justinien laissait après lui cinq neveux; les trois premiers, Baduaire, Marcel et Justin le curopalate, ou grand maître du palais, eurent pour mère Vigilance, sœur de Justinien : les deux autres se nommaient Justin et Justinien, fils de Germain, général fameux; l'éducation de ceux-ci faisait espérer qu'ils hériteraient de leur père.

Baduaire et Marcel montraient cette médiocrité d'esprit, cette nullité de ca-

* An 565.

ractère, trop ordinaire apanage des princes nés sur les marches du trône, nourris loin des hommes par l'orgueil, et amollis dès le berceau par la flatterie ; l'empereur Justinien préféra aux fils de Germain, Justin le curopalate qui leur était inférieur en mérite, mais supérieur en intrigue : jeune encore, il avait su gagner la faveur de Théodora, qui lui fit épouser sa nièce Sophie, princesse dont on respectait la vertu, mais qui se faisait haïr par son humeur impérieuse.

Dès que l'empereur eut rendu le dernier soupir, Callinique, commandant de la garde, exécutant son ordre secret, convoqua au milieu de la nuit le sénat, et y conduisit Justin.

Les sénateurs se prosternèrent aux pieds de ce prince et le proclamèrent auguste, ainsi que le voulait le testament de Justinien, qu'on lut devant eux. Le nouvel empereur, après avoir célébré avec pompe les obsèques de son oncle, fut couronné, ainsi que l'impératrice Sophie, par le patriarche Jean Scholastique ; il se rendit ensuite à l'Hyppodrome, harangua le peuple, lui fit, suivant l'usage, de

magnifiques promesses, délivra un grand nombre de prisonniers, paya les dettes de son prédécesseur, rappela les exilés, et rétablit, par un édit, la paix dans l'Eglise.

Tout changement de maître est pour les peuples, dans les premiers momens, un repos et une source d'espérances; c'est comme un intervalle entre deux maladies: on jouit de la cessation des maux dont on se plaignait, et l'imagination trompe sur ceux de l'avenir.

La joie d'une ambition satisfaite donne aux princes qui montent sur le trône, l'apparence de la bonté; ils font partager à leurs sujets, dans leur début, le bonheur que leur âme éprouve, et leurs premiers actes sont les épanchemens d'un cœur content.

Justin se montra d'abord clément, généreux, libéral, orthodoxe, mais cet espoir d'un règne heureux fut de courte durée : bientôt le voile tomba, et Justin parut tel qu'il était, faible, irascible, avare, débauché, orgueilleux et lâche.

Il envoya des ambassadeurs en Perse, et ne sut gagner ni l'amitié de Cosroës par sa sagesse, ni son estime par ses armes; il

montra contre les tribus des Sarrasins autant de hauteur que de faiblesse : les princes des Abares lui offrirent leurs services, et lui demandèrent des récompenses ; il renvoya leurs ambassadeurs avec cette insolente réponse : « Je ferai plus » pour vous que mon père, je vous donnerai une leçon qui vous apprendra à » me connaître. »

Les Abares prirent les armes ; et le lâche empereur leur céda par crainte, ce qu'il avait refusé à leurs prières. Un édit rétablit le consulat, Justin prit le titre de consul, qu'un tel prince pouvait recréer, mais non relever.

Ce fut aux fautes de Justin, à l'avarice et à l'orgueil de sa femme, à l'impéritie de leur politique et à la faiblesse de leurs armes, qu'un nouveau peuple, celui des Lombards, dut sa fortune, sa grandeur et sa puissance.

Un grand homme, Narsès, servait seul de barrière à l'Italie ; une intrigue de cour, en voulant le perdre, ouvrit les Alpes aux Barbares : Rome perdit une seconde fois le sceptre d'Occident, et les Lombards fondèrent en Italie un empire

que, deux siècles après, le génie seul de Charlemagne put renverser.

Les Lombards étaient sortis de cette Scandinavie, pépinière féconde de hordes guerrières et de princes conquérans; Strabon et Tacite leur attribuaient la même origine qu'aux Suèves. Leurs tentes couvrirent longtemps les plaines du nord de la Germanie : après avoir porté leurs armes des rives de l'Elbe et du Véser jusqu'à celles du Rhin, ils inondèrent la Moravie de leurs tribus belliqueuses. La politique romaine, alors plus rusee que forte, savait mieux diviser les Barbares que les combattre; et Justinien céda aux Lombards la Hongrie, et une partie de la Bavière et de l'Autriche, dans le dessein de les opposer aux Gépides, les plus opiniâtres de ses ennemis.

Le nom de Lombards venait, dit-on, de l'usage qu'avaient ces peuples de porter une longue barbe, et une longue javeline qui dans leur langue s'appelait barde.

Agilemont fut leur premier roi; son huitième successeur, Vaccon, rendit son nom célèbre par ses exploits. Voltaris hérita de son sceptre, et régna sous la tu-

telle d'Audouin qui le détrôna. L'usurpateur affermit son pouvoir par de nombreux triomphes, croyant avec raison qu'aux yeux des peuples guerriers la gloire tient lieu de droit.

Il dévasta l'Illyrie, s'empara de la Dalmatie et battit les Gépides. Le fameux Alboin, son fils, lui succéda en 561, et feignit d'abord de se montrer l'ami des Romains dont il devait bientôt renverser la puissance : il secourut Narsès contre Totila ; mais la richesse et la fertilité de l'Italie lui inspirèrent, ainsi qu'à ses soldats, un désir violent de s'en emparer.

Il s'était allié avec les Français, en épousant Closvinde, fille du roi Clotaire ; cette princesse, par les conseils de saint Nicet, évêque de Tours, se servit de son crédit sur l'esprit de son époux pour lui faire abjurer l'arianisme.

Le roi Lombard, avant d'exécuter ses grands desseins sur l'Italie, devait assurer sa domination dans ses propres Etats ; il acheta l'alliance des Abares, en leur promettant de partager avec eux les terres de ses ennemis : fort de leur appui, il marcha contre les Gépides, pénétra jus-

qu'au centre de leur pays, leur livra une bataille décisive, les vainquit, massacra tous leurs soldats, et réduisit tout ce peuple en esclavage. Dans ce combat sanglant, Alboin tua de sa main Cunimond, roi des Gépides, et, suivant l'usage barbare des féroces guerriers du Nord, il fit faire, avec le crâne de sa victime, une coupe dont il se servait dans ces longues orgies, fêtes solennelles où les guerriers scandinaves semblaient à la fois s'enivrer de sang et de vin.

Alboin, vainqueur des Gépides, trouva parmi eux un vainqueur et un vengeur. Rosemonde, fille de Cunimond, lui inspira un violent amour; il renvoya la fille de Clotaire, et tout fumant encore du sang de Cunimond, il contraignit sa fille à l'épouser.

Aucun crime, dans ces temps barbares, ne semblait faire tache sur un front couvert de lauriers : Alboin devint le héros des peuples du Nord, la Germanie entière célébra ses exploits, et tous les Bardes chantèrent sa gloire.

Narsès, qui conservait à quatre-vingt-quinze ans la vigueur de l'esprit et du

corps, était alors la seule barrière qui pût empêcher les armes d'Alboin d'arriver jusqu'à Rome. L'impératrice Sophie applanit elle-même cet obstacle : prêtant l'oreille aux calomnies des ennemis de Narsès, et séduite par l'espoir de s'approprier les richesses du vainqueur des Goths, des Francs et des Allemands, elle détermina l'empereur à rappeler ce général, et à lui ordonner d'apporter en Orient le trésor qui se trouvait à Rome.

Narsès répondit « qu'enlever cet argent » à l'Italie, c'était la priver de tout moyen » de défense, et qu'il était prêt à rendre » un compte exact de l'emploi de ces » fonds. »

Les courtisans, toujours ennemis du mérite qui les blesse et de la supériorité qui les humilie, excitèrent le courroux de l'impératrice ; ils lui persuadèrent que Narsès voulait se rendre indépendant en Italie. Sophie, plus femme que reine, ne voyait dans ce grand homme qu'un eunuque ; animée contre lui par la haine et par le mépris, elle lui envoya une quenouille et un fuseau, avec une lettre qui ne contenait que ces mots : « Revenez sans dé-

» lui, je vous donne la surintendance des
» ouvrages de mes femmes; c'est la place
» qui vous convient : il faut être homme
» pour avoir le droit de manier des armes
» et de gouverner des provinces. »

Narsès, furieux, dit au courrier qui lui apportait cette lettre insolente : « Pars, et » annonce à ta maîtresse que je lui file » une fusée qu'elle ne pourra jamais dé- » vider. » On pouvait lire dans ses regards irrités que le sauveur de l'empire en était devenu l'ennemi.

Oubliant ses devoirs, entraîné par ses ressentimens, il sort brusquement de Rome, se retire à Naples, écrit au roi des Lombards, et l'invite à venir en Italie, en l'assurant que sa marche ne sera arrêtée par aucun obstacle.

Le triomphe de sa colère sur sa gloire fut court; l'honneur revint, mais trop tard, dans cette grande âme, et la rendit le théâtre d'un long et cruel combat entre la passion et les remords, entre la vengeance et le devoir.

Enfin le désir de voir l'ingratitude de l'empereur punie, et l'orgueil de Sophie châtié, cède au chagrin de livrer sa patrie

à l'étranger et à la honte de terminer une vie héroïque par une trahison; il veut s'embarquer pour Constantinople, porter sa tête au sénat, confondre ses délateurs, et se justifier avant de mourir.

Le pape Jean III le détourna de ce dessein : « Restez, dit-il, dans le pays que » vous avez sauvé, et que vous seul pou- » vez encore défendre. Je pars à votre » place, je plaiderai votre cause; le peu- » ple romain vous regrette, et déteste vos » ennemis : demeurez au milieu de lui. » Rome fut votre trophée, qu'elle soit » aujourd'hui votre asile. »

Narsès suit ce conseil, et retourne à Rome; le peuple vole au-devant de lui, se prosterne à ses pieds, et le conjure de détourner l'orage qui le menace. Narsès écrit au roi Lombard, abjure ses coupables sermens, rétracte ses funestes promesses, et presse vivement Alboin de renoncer à une agression injuste, qu'il repoussera de toutes ses forces. Mais rien n'était préparé pour la défense, tout l'était pour l'attaque : Alboin, à la tête d'une nombreuse armée, fière de ses exploits, avide de carnage et de butin, n'écoute

point les prières tardives d'un ennemi affaibli par l'âge, par la disgrâce; les nouvelles qu'il reçoit du découragement de l'Italie, augmentent son espoir et redoublent son ardeur. Il marche, tout fuit devant lui, et Narsès, accablé de remords, meurt en pleurant sa longue gloire, ternie par un seul égarement.

Un historien moderne (M. le Beau) en racontant cette fin déplorable d'une si belle vie, dit avec autant de force que de raison, que le plus grand crime de l'envie n'est pas de persécuter la vertu, mais de l'éteindre quelquefois, et de la forcer à se démentir et à se dégrader elle-même, en la poussant à l'extrémité.

Justin envoya en Italie Longin, pour y commander sous le nom d'exarque, titre qui dura près de deux siècles dans Ravenne.

Les exarques furent revêtus d'un pouvoir presque souverain, et aussi illimité que celui des satrapes en Perse. Les despotes délèguent avec confiance la tyrannie; insensibles au besoin de poser des bornes à l'arbitraire, ils ne sentent jamais que celui d'en élever contre la liberté : il

leur est égal que leurs favoris puissent abuser de leur puissance, pourvu que les peuples ne puissent pas user de leurs droits.

Longin établit sa résidence à Ravenne, qu'il garnit, ainsi que la Vénétie, de quelques vieilles légions et de beaucoup de nouvelles levées. On eût dit qu'alors le souvenir des anciens usages, et même des anciennes dénominations, était devenu importun aux esclaves de Byzance; Longin, changeant l'antique coutume de nommer des consulaires pour commander dans les grandes cités de l'Italie, en confia la défense à des ducs.

Cet exarque ne devait son élévation qu'à la faveur; et l'empereur, gouverné par sa femme, n'opposait au plus vaillant des guerriers du Nord, qu'un courtisan qui n'avait jamais combattu.

La gloire d'Alboin et les riches conquêtes qu'il offrait à l'ambition des braves, avait réuni sous ses drapeaux une foule de Suèves, de Bavarois, de Bulgares, de Sarmates; vingt mille Saxons avec leurs familles accrurent ses forces. Après avoir cédé la Pannonie aux Abares, à condition qu'ils la lui rendraient s'il échouait dans

son entreprise, il donne le signal; ce n'est point son armée, c'est sa nation toute entière qui se lève et qui marche à sa suite; les femmes, les vieillards, abandonnent sans regret leurs foyers; et tous, certains de la victoire, ne regardent plus comme leur patrie que les contrées qu'ils vont conquérir.

Rien ne les arrête : ils traversent les Alpes Juliennes et s'emparent, sans combat, du Frioul, dont les habitans épouvantés fuient, croyant voir reparaître l'ombre terrible d'Attila.

Vérone, Aquilée, Trévise, Vicence, Trente, Bresse, Bergame, ouvrent leurs portes; Mantoue, Padoue et Crémone, montrèrent seules un courage romain : la première ne fut prise qu'un an après, les autres résistèrent avec opiniâtreté, et conservèrent trente ans leur indépendance.

Alboin donna à Grasulphe, son neveu et son grand écuyer, le duché de Frioul; il en créa deux autres, lorsque ses conquêtes s'étendirent. Telle fut l'origine de l'établissement des duchés et des fiefs héréditaires en Italie.

L'issue de cette guerre ne pouvait être

douteuse : d'un côté on voyait l'audace et le génie, de l'autre l'ineptie et la mollesse ; et tandis qu'un torrent dévastateur descendait des Alpes, et se répandait avec fureur en Italie ; l'imbécille Justin, au lieu de lui opposer de fortes digues, confiait à des mains mal habiles un petit nombre de troupes sans discipline, se laissait distraire des révolutions de l'empire par les factions du cirque, et ne songeait, au moment de la chute de sa puissance en Occident, qu'à élever à grands frais dans la Grèce, dans la Thrace et dans l'Asie, des palais superbes, des églises vastes et des monumens somptueux.

Souvent, dans les drames cruels des révolutions romaines, l'âme, fatiguée par tant de scènes sanglantes, se reposait, en contemplant de nobles caractères, des courages inébranlables, des vertus à la fois douces et sublimes : mais ici aucune beauté morale ne dédommage de l'horrible spectacle que présente une longue suite de crimes, de carnage, de destruction ; c'est la barbarie dans sa jeunesse, qui terrasse avec férocité la corruption dans sa décrépitude.

Alboin force Lodi et Cosme à lui ouvrir leurs portes; il entre dans Milan, et s'y fait proclamer roi d'Italie. Toute la Ligurie se rend au vainqueur. Gênes et Pavie seules le repoussent, et leur résistance, qui dura trois ans, dut prouver aux autres cités d'Italie avec quelle facilité elles auraient conservé leur indépendance, si leurs murs avaient encore renfermé quelque courage romain.

Tortone, Plaisance, Parme, Reggio, Modène, ne coûtèrent pas un combat au conquérant; les habitans de la Toscane et de l'Ombrie se précipitèrent au-devant de la servitude. Alboin érigea Spolette en duché: un lieutenant de Narsès, Zotton, était chargé de la défense de Bénévent; le roi lombard le corrompit, et le déshonora en le créant duc. Le général romain sacrifia ses devoirs et sa renommée à ce titre honteux.

Rome, souvent attaquée, ne fut point prise: dépourvue de guerriers, le fer ne pouvait la défendre, l'or la sauva. La lâcheté de l'empereur l'abandonnait, la prudence des papes la protégea.

Toutes les fois que les Lombards ap-

prochèrent de ses murs, les Romains les éloignèrent à force d'argent; c'était encore le temps des Brennus, ce n'était plus celui des Camilles.

Ce fut ainsi que Rome et Ravenne se maintinrent dans la dépendance de l'empire d'Orient; la Calabre se défendit par sa position, et par le courage de ses habitans. Bénévent et Naples reçurent le nom de seconde Lombardie.

Justin se montrait peu sensible à de si grandes pertes; ces coups éloignés semblaient entrer à peine dans le cercle étroit de ses passions : l'avarice l'occupait plus que l'ambition, un refus d'argent l'irritait davantage que la perte d'une province. Il chassa d'Antioche le patriarche Anastase, qui lui opposait les lois contre la simonie, et qui ne voulait pas lui vendre sa conscience.

Dans cet état de décadence de l'empire, on voyait successivement se former et se grossir, autour de lui, les élémens des puissances qui devaient un jour s'élever sur ses ruines. Les Turcs envahirent le Turquestan, la grande Bucharie et la Sogdiane : les Sogdiens implorèrent

la protection du roi de Perse; de son côté, le kan des Turcs envoya des ambassadeurs à Cosroës qui les fit empoisonner. Le kan, brûlant de se venger, rechercha l'alliance de Justin.

Zémarque, comte d'Orient, envoyé par Justin dans le camp des Turcs, * fit connaître par le récit de son voyage, le singulier mélange de barbarie et de magnificence qui régnait alors dans les mœurs de ces guerriers orgueilleux et sauvages. Quand l'ambassadeur parut, avant de le présenter au prince, on l'encensa, non pour l'honorer, mais pour le purifier. Le kan Isabule reçut le général romain sous une vaste tente de soie: il était assis sur un trône d'or, monté sur deux roues, et auquel on avait attaché un superbe coursier; trône digne d'une nation errante et d'un prince conquérant.

Zémarque reçut pour présent une belle circassienne. Isabule marcha contre les Huns, les battit, et s'avança jusqu'à Samarcande; mais Cosroës étant venu cam-

* An 571.

per près de lui, lui proposa la paix, l'obtint et épousa une de ses filles. Les Turcs se retirèrent dans la petite Bucharie; l'empereur, abandonné par eux, se trouva seul en guerre contre les Perses.

L'Arménie l'appelait à son secours : Justin, toujours arrogant lorsqu'il déclarait la guerre, toujours timide quant il fallait la soutenir, se vanta d'abattre l'orgueil de Cosroës et de délivrer la Perse d'un tyran; l'effet répondit peu à ses menaces.

Un de ses parens, Marcien, fut chargé du commandement de l'armée : ses exploits se bornèrent à quelques dégâts sur les frontières de Perse. Pendant qu'il faisait ce faible usage des forces de l'Orient, Alboin affermissait en Italie sa domination, et réparait par la douceur de son gouvernement les maux dont sa conquête avait d'abord accablé les peuples. Sa politique se montrait clémente et sage, mais ses mœurs étaient barbares; il est plus difficile et plus rare de se vaincre soi-même que ses ennemis.

Le conquérant de l'Italie périt victime d'une vengeance infâme, mais provo-

quée par sa férocité; au milieu d'un grand festin qu'il donnait à Vérone, il se fit apporter la fatale coupe où le crâne du roi des Gépides, orné d'or, semblait donner au vin qui le remplissait, l'apparence du sang jadis répandu : sa raison étant troublée par l'ivresse, il ordonne à Rosemonde de boire dans ce vase horrible; c'était lui commander le parricide. Cédant à la terreur, elle obéit, mais dans le fond de son cœur, elle jura de venger son père, en immolant son époux.

Elmige, son écuyer, jouissait de sa faveur et de sa confiance; elle le consulte sur le moyen d'accomplir son dessein barbare. Elmige lui conseille de faire porter ce coup fatal par le plus audacieux, le plus fort et le plus vaillant des guerriers lombards : on le nommait Péridée; celui-ci refuse de prêter son bras au crime, mais l'artifice arracha de lui le consentement que n'avaient pu obtenir les prières.

Il était amoureux d'une des femmes de la cour de la reine : Rosemonde engagea cette femme à donner la nuit un

rendez-vous à son amant. Au milieu des ténèbres, la reine prit sa place ; et lorsque Péridée, trompé par l'obscurité, eut ainsi attenté involontairement à l'honneur du roi, l'audacieuse reine, se faisant connoître, lui dit : « choisis à présent, » entre le trône et l'échafaud ! il n'est » plus d'autre parti pour toi, tu dois » tuer Alboin, ou mourir ».

Péridée promit d'accomplir ses vœux. Le lendemain, au moment où le roi des Lombards, fatigué de la chaleur du jour, s'était jeté sur son lit, Rosemonde approche de son époux, lie son épée dans le fourreau, écarte les domestiques qui auraient pu le défendre, et introduit dans l'appartement Péridée qui plonge son glaive dans le sein du monarque.

Alboin s'éveille, saisit son épée, fait de vains efforts pour la tirer, s'empare d'une escabelle, se défend avec intrépidité contre son assassin, et tombe enfin baigné dans son sang, aux pieds de son implacable épouse *. Il avait régné en

* An 573.

Italie près de quatre ans. Les vainqueurs célébrèrent sa gloire par leurs chants, et les vaincus par leurs larmes.

Elmige et Péridée croyaient que le pouvoir suprême serait la récompense de leur crime, mais tous les Lombards indignés demandèrent à grands cris leur châtiment : poursuivis par la haine publique, ils se dérobèrent à la mort par une prompte fuite, et se sauvèrent à Ravenne, ainsi que la reine Rosemonde et sa fille Alswinde, qui emportèrent avec elles les trésors du roi.

Péridée n'avait recueilli de son forfait que la honte, et les coupables plaisirs d'une nuit d'erreur ; Rosemonde épousa Elmige qui devint bientôt, à son tour, victime de cette femme atroce : mais il sut au moins la punir, et l'entraîner dans l'abîme qu'elle ouvrait sous ses pas.

L'exarque Longin, séduit par la beauté de la reine, et peut-être encore plus épris de ses immenses richesses, lui avait promis de se marier avec elle si elle rompait le nœud qui l'unissait à son nouvel époux. L'infâme Rosemonde, habituée au crime, présente à Elmige une

coupe empoisonnée ; dès qu'il a bu une partie du fatal breuvage, la violente douleur qui déchire son sein ne lui laisse aucun doute sur le forfait et sur son auteur : furieux, il tire son glaive et force la reine à vider la funeste coupe; peu d'instans, après tous deux meurent, ayant ainsi mutuellement expié leur crime et vengé la mort du roi des Lombards. Les trésors de Rosemonde consolèrent Longin de sa perte.

L'exarque fit partir pour Constantinople la princesse Alswinde et Péridée. Celui-ci, croyant s'attirer l'estime de la cour d'Orient par sa force prodigieuse, combattit devant l'empereur contre un énorme lion; il sortit victorieux de cette lutte, et tua le monstre. Justin admira sa force, mais punit son crime et fit crever les yeux du meurtrier d'Alboin.

Péridée jura de se venger. Lorsque sa blessure fut guérie, il se rendit au palais sous prétexte de révéler au prince des secrets importans, et cacha sous sa robe deux poignards. Justin, soupçonnant sa perfidie, le fit introduire par deux patrices chargés de le surveiller : cette pré-

caution enlevant à Péridée tout moyen d'exécuter son projet, il n'écoute plus que son désespoir, il poignarde les deux patrices, et tombe avec eux sous les coups de la garde qui les suivait.

Après la mort d'Alboin, les Lombards élevèrent au trône un guerrier vaillant, nommé Cléph. Il était païen, avare et sanguinaire. Rimini tomba sous ses armes; il bâtit la ville d'Imola. Après dix-huit mois de règne, un de ses domestiques l'assassina. Il avait fait haïr à ses sujets, non seulement le roi, mais la royauté : les Lombards choisirent pour les gouverner, trente-six ducs, souverains chacun dans leurs duchés; ces ducs confièrent le gouvernement des grandes villes à des comtes, et celui des bourgs à des châtelains. On put juger, par l'essai de cette étrange république, du sort qu'auraient éprouvé partout les peuples, s'ils n'avaient pas cherché et trouvé un réfuge auprès du trône, contre cette tyrannie à plusieurs têtes, contre cette cruelle et licencieuse olygarchie féodale.

Alboin avait comprimé les vainqueurs et protégé les vaincus; l'olygarchie se

livra sans frein à la plus dévorante rapacité; elle dépouilla les riches, asservit les pauvres ; villes, forteresses, monastères, bourgs, campagnes, tout devint la proie de cette hydre. Tout fut ruiné, dépeuplé : l'*Italie*, dit saint Grégoire, *ressemblait alors à un repaire de bêtes féroces*.

Ce gouvernement anarchique dura dix ans. Les ducs, après s'être déchirés mutuellement, réunirent leurs armes pour s'agrandir aux dépens des pays voisins; ils envahirent la Savoie, le Dauphiné, la Bourgogne, et défirent une armée française commandée par Amée, que l'empereur d'Orient avait décoré du titre de patrice. Mais ils ne purent fixer la fortune dont ils abusaient. Comme ils se livraient aux débauches, à tous les genres de licence, et se retiraient chargés d'un immense butin, Mummol, général du roi Goutran, les surprit près d'Embrun, et les tailla en pièces. Ce fut dans cette bataille que Salone et Sagittaire, évêques l'un d'Embrun et l'autre de Gap, plus dignes de porter le glaive que la croix, combattirent au premier rang des Fran-

çais, et se signalèrent par des exploits qui firent plus d'honneur à leur vaillance qu'à leur religion.

Après cette défaite, les Lombards, affaiblis par le départ des Saxons leurs alliés, repassèrent les Alpes. Un prince français, Chramne, les poursuivit et ravagea la Lombardie.

Pendant ce temps, les ducs de Spolette et de Bénévent étendaient leur domination aux dépens du territoire romain. Le pape Benoît, ne se bornant pas comme ses prédécesseurs à protéger Rome par des prières et par des négociations, commença à jouer le rôle de prince qu'abandonnaient les empereurs. Il combattit les Lombards, les défit, et survécut peu de temps à ses victoires. Pélage second lui succéda *.

Les vices et la faiblesse du caractère de Justin auraient conduit l'empire à sa perte, heureusement l'excès du mal amena le remède. Déjà Cosroës, franchissant le Tigre, parcourait la Syrie en vainqueur; Acace, Magnus, généraux sans talens, nommés par les favoris, n'avaient paru

* An 575.

sur les champs de bataille que pour fuir. Abandonnant Dara, Apamée, aux armes des Perses, ils s'étaient sauvés jusque sous les remparts d'Antioche. Les Abares, d'un autre côté, attaquaient les Grecs, Tibère, le seul espoir alors des armées romaines, se vit obligé par la lâcheté de ses troupes de se retirer, et de demander la paix aux Barbares.

L'empereur acheta des Perses, au prix de quarante-cinq mille pièces d'or, une trève courte et honteuse. Telle était la situation de l'empire, lorsqu'il fut sauvé par l'accident le plus imprévu.

Justin, tourmenté par la goutte, tombe en démence; il remplit les prisons d'innocentes victimes, jure qu'il ne fera grâce à aucun accusé, fait battre de verges son frère Baduaire, et ne sort de ses accès de fureur que pour retomber dans ceux de la crainte et de l'abbatement.

L'impératrice Sophie, profitant de l'un de ses intervalles de raison, détermina son époux à donner le titre de césar à Tibère. Ce général, né en Thrace, était universellement respecté : il se montrait à la fois brave et prudent, doux et ferme,

juste et généreux, pieux et tolérant. Il commandait la garde; son mérite lui aurait assuré les suffrages du peuple et de l'armée; de plus frivoles avantages lui valurent le choix de Sophie : il l'avait charmée par sa beauté, et elle espérait, après la mort de l'empereur, partager le trône avec lui.

Justin obéit à sa femme, convoqua le sénat et le clergé, revêtit en leur présence Tibère de la pourpre, ajouta à son nom celui de Constantin, et lui parla, dit-on, en ces termes : « Ce n'est » pas moi qui vous couronne, c'est Dieu; » honorez l'impératrice, jusqu'à présent » elle était votre souveraine, aujour» d'hui elle est votre mère; épargnez le » sang de vos sujets, je leur suis devenu » odieux, ne me ressemblez pas; j'étais » faible et j'en suis puni. Jésus-Christ pu» nira davantage ceux qui m'ont trompé » par leurs conseils. Soignez vos soldats, » fermez votre oreille aux délateurs, » méfiez-vous des courtisans, laissez les » riches jouir de leurs biens, et servez-vous » des vôtres pour soulager les pauvres. »

Presque toujours les paroles des mau-

vais rois mourans contiennent d'excellentes leçons pour leurs successeurs, un repentir tardif leur montre et leur dicte la vérité.

Depuis ce moment, Tibère régna sous le nom de Justin, et sous sa main ferme, l'empire qui tombait, se releva. Le trésor se remplit par l'économie, l'armée reprit sa force par la discipline; il obtint par ses négociations une paix momentanée avec Cosroës, et profita de ce repos pour envoyer des secours à Rome contre les Lombards.

Trois ans après, les Perses reprennent les armes. Mais le nouveau césar avait eu le temps de se préparer à soutenir la guerre; Justinien, général expérimenté, à la tête de cent cinquante mille hommes, marche contre le roi de Perse et lui livre bataille près de Mélitimne *. Cosroës enfonce d'abord l'aile droite des Romains; mais pendant ce temps Justinien, ayant renversé le centre des Perses et vaincu leur cavalerie, pénètre dans le camp ennemi et s'empare de la tente du roi.

* An 575.

Cosroës, qui s'était cru triomphant, voyant ce désastre, se décourage et prend la fuite; une partie de son armée périt sous le fer des Romains, l'autre se noya dans l'Euphrate. Le roi, désespéré, immortalisa sa honte et la victoire de Justinien, par un édit qui défendait aux rois de Perse de marcher à la tête de leurs armées, quand elles auraient à combattre les Romains.

La capitale, qui naguère se voyait condamnée à payer lâchement des tributs aux Perses, aux Turcs, aux Abares, devint tout à coup un théâtre de triomphe; Tibère, renouvellant les antiques solennités, montra en pompe aux yeux du peuple vingt-quatre éléphans pris à Mélitimne, et les nombreux trophées enlevés dans le camp des Perses.

Le nouveau césar joignait la modération à la force, et dès que Justinien vainqueur eut franchi l'Euphrate et le Tigre, satisfait d'avoir fait reparaître glorieusement les aigles romaines sur le territoire de la Perse, il accorda la paix à Cosroës.

On se rendit réciproquement les conquêtes et les prisonniers. La mauvaise foi

de Cosroës rompit promptement ce traité. Un de ses généraux, profitant d'une faute de Justinien, avait surpris un corps romain en Arménie, ce faible avantage fit renaître dans le cœur du roi de Perse l'espoir de réparer sa défaite; il reprit les armes; Justinien fut rappelé, Maurice le remplaça.

Le premier mérite des bons princes est celui de bien choisir. Maurice, né en Cappadoce, était d'origine romaine; il se distinguait par une valeur froide, un esprit juste, un caractère ferme et par des mœurs austères. Partisan zélé de la discipline antique, il la fit revivre, lui dut de grands succès, battit en plusieurs rencontres les Perses, et repeupla l'île de Chypre, en y portant dix mille prisonniers.

Au milieu des orages de la guerre, l'empire d'Orient commençait à jouir d'un repos et d'une prospérité depuis longtemps inconnus, il n'avait plus à craindre ni l'invasion de l'étranger, ni les concussions des gouverneurs, ni la rapacité du fisc; Tibère gouvernait le peuple en père de famille; il répandait partout des bien-

faits, des consolations et des secours. Sophie lui reprochait ses largesses; mais l'ordre et l'économie remplaçaient si bien le vide apparent dont la générosité du prince semblait menacer la caisse publique, qu'on crut généralement dans l'empire qu'il avait trouvé un trésor.

Justin finissait alors sa triste carrière *. Comme il se sentait près de sa fin, il proclama Tibère empereur en présence du sénat et du clergé, et le fit couronner par le patriarche Eutychius. Peu de temps après il mourut; il avait régné près de treize ans. Sa seule action louable fut l'adoption de Tibère.

TIBÈRE SECOND, DIT CONSTANTIN **.

La mort de Justin faisait renaître dans l'empire l'espérance, et remplissait surtout de joie sa veuve, l'ambitieuse Sophie; elle se croyait certaine de conserver le trône et de le partager avec le prince qui lui devait son élévation; mais Tibère

* An 578.
** An 578.

n'avait feint de condescendre à ses vœux que pour parvenir au pouvoir suprême, et il avait trompé sans scrupule cette femme perfide et hautaine, à laquelle Justin avait dû ses fautes, Narsès sa chute, l'Italie sa perte.

Le nouvel empereur se présente au cirque, le peuple le salue avec de vives acclamations, et demande à grands cris qu'il lui montre l'impératrice. Déjà Sophie s'avance remplie d'orgueil pour recevoir à la fois la couronne impériale et celle de l'hymen ; tout à coup elle voit paraître une jeune et belle grecque, suivie de deux enfans, fruits d'un hymen caché, on la nommait *Anastasie*. Tibère l'embrasse, la couronne, et jette de l'argent à la multitude, qui éclate en transports de joie. Sophie se retire furieuse et consternée, en vain Tibère, pour la dédommager et l'adoucir, lui conserve le rang impérial, lui donne un magnifique palais, prodigue pour elle les plus grands honneurs, l'amour et l'ambition trompés s'offensent du respect, et regardent la reconnaissance comme un outrage ; elle jure sa perte, et séduit le général

Justinien, en lui promettant son appui pour l'élever au trône.

Tibère s'éloigne quelques jours de Constantinople; Justinien, Sophie et leurs complices cherchent à corrompre la garde, l'empereur découvre le complot, revient dans la capitale, fait arrêter Sophie, l'enferme, s'empare de ses trésors, et laisse aux conjurés le temps de fuir. Car ce prince, aussi humain que courageux, avait horreur de répandre le sang, même celui de ses ennemis les plus dangereux.

Justinien, frappé de cette grandeur d'âme et pressé par le repentir, vient trouver l'empereur, avoue son crime et attend son arrêt; Tibère borne sa vengeance à quelques reproches: « J'aime mieux, lui » dit-il, conserver à l'empire un habile » général, que servir mon propre intérêt » en me défaisant d'un ennemi. Je vous » rends vos charges, vos biens, et ne vous » demande en retour que votre amitié. »

Que ne devait-on pas attendre d'un règne qui s'annonçait par tant de vertus? Tibère, sans doute, eût égalé les plus grands empereurs, s'il eût trouvé un peuple moins corrompu, un trône moins

ébranlé, une armée moins affaiblie. Son habileté suppléa, autant qu'il était possible, à la force qui lui manquait ; ne pouvant envoyer que peu de troupes en Italie, il opposa les Français aux Lombards ; Chilpéric rechercha son alliance, et lui envoya des ambassadeurs chargés de magnifiques présens, parmi lesquels on distinguait un plat d'or de cinquante livres.

Depuis longtemps la division régnait dans l'Eglise ; les patriarches de Constantinople voulaient que leur siége s'élevât au-dessus de celui de Rome, et que la nouvelle capitale de l'empire devînt la métropole de la religion. Tibère termina cette longue querelle, et se déclara pour le pape contre le patriarche. La paix de l'Eglise se maintint tant qu'il régna.

Comme toutes les forces romaines étaient alors occupées contre les Perses, les Esclavons envahirent la Thrace ; Tibère se servit habilement du crédit qu'il avait acquis sur l'esprit de Bogan, roi des Abares, pour éloigner des frontières ces féroces guerriers.

Cosroës ne pouvait se consoler de ses

défaites, il mourut de chagrin d'avoir été vaincu à Melytymne : ce revers effaçait l'éclat d'un règne de quarante-huit ans *. Hormisdas lui succéda; l'orgueil et la paresse de ce jeune monarque lui firent commettre beaucoup de fautes, et lui attirèrent un grand nombre d'ennemis : on raconte que son gouverneur, lui ayant souvent reproché son indolence, le prince apposta des hommes qui l'attaquèrent au point du jour, et le dépouillèrent lorsqu'il se rendait au palais; le roi, en le voyant, lui dit : « Voilà ce que vaut l'ac-
» tivité; vous auriez évité cette fatale ren-
» contre, si vous étiez resté couché plus
» tard. »

« Vous vous trompez, répondit Busur-
» gés; je n'aurais point trouvé ces voleurs
» sur ma route si je m'étais levé plus matin
» qu'eux. »

La présomption est presque toujours la compagne de l'incapacité. Hormisdas refusa la paix que lui offrit Tibère, et jura de ne jamais rendre aux Romains Nysibe ni Dara.

* An 579.

Maurice, dont le courage égalait l'habileté, fut envoyé par l'empereur contre lui, ravagea la Médie, remporta sur les Perses une victoire signalée près de Callinique, et s'empara de la Mésopotamie.

Gennadius, exarque d'Afrique, combattit et défit les Maures. Ses triomphes, et la prospérité du règne de Tibère, ne furent troublés que par une invasion des Turcs, qui s'emparèrent de la Chersonnèse taurique, et par un soulèvement des Abares, qui prirent Sirmium.

La vigueur du caractère de l'empereur ne pouvait rajeunir celle d'un empire, assailli de tous côtés par les Barbares, dans lequel on trouvait plus de moines que de soldats; comment relever une nation corrompue qui ne s'enflammait plus que pour les disputes de sectes et pour les jeux du cirque?

L'esprit tolérant de Tibère ne pouvait ramener à la raison le fanatisme des peuples et, sous le plus doux des princes, on vit, malgré ses ordres, les habitans d'Antioche livrer à la torture et brûler vif, un magistrat soupçonné de professer secrètement la religion payenne.

Les Perses *, réunissant toutes leurs forces, livrèrent, sous les murs de Constantine, une grande bataille aux Romains. La victoire de l'armée impériale fut complète; le général des Perses, Tamchosroës, ne voulant pas survivre à sa défaite, se précipita dans les rangs des légions, et illustra sa mort par son courage.

L'empereur et le sénat décernèrent à Maurice les honneurs du triomphe.

La fortune semblait voir avec peine sur le trône d'Orient, un prince digne de le relever. La santé de Tibère s'affaiblissait chaque jour; une lente phthisie consumait ses forces; il n'avait point de fils : craignant pour l'état les troubles qui suivraient sa mort, il nomma Maurice, césar **, et lui fit épouser Constantine, sa fille aînée. La seconde, nommée Charito, fut mariée au patrice Germain, le plus distingué de tous les sénateurs.

Les dernières paroles de Tibère répondirent à la sagesse de ses actions; ayant rassemblé le sénat et le clergé, il leur tint

* An 581.
** An 582.

ce discours : « Je crois entendre le peuple
» romain m'adresser ces mots : *Tu as pris*
» *soin de ma prospérité pendant ton*
» *règne, c'est encore ton devoir de l'as-*
» *surer quand tu ne seras plus.* J'obéis
» à sa voix; je vais paraître aux pieds de
» ce tribunal sévère, devant qui le mo-
» narque et les sujets sont égaux. Si je ne
» choisis pas pour successeur le citoyen
» le plus vertueux, je répondrai de ses
» actions : les crimes de mon héritier se-
» ront les miens.

» Comme je préfère l'empire à ma fa-
» mille, loin de vous choisir un prince
» parmi mes parens, j'ai cherché, parmi
» vous tous, un homme dont le mérite fût
» supérieur au mien : la sagesse divine
» me l'a montré, il est au milieu de cette
» assemblée ; c'est le vainqueur de vos
» ennemis, c'est celui qui a relevé la
» gloire romaine et abattu l'orgueil des
» Perses ; c'est à la fois l'épée et le bou-
» clier de l'empire. Régnez, Maurice ; ne
» trompez point mon attente, que votre
» oreille soit ouverte à la vérité et fermée
» à la flatterie. Placez la justice sur le
» trône, près de vous ; songez que la

» pourpre perd son éclat quand elle ne
» couvre que des vices ; cette pourpre
» même a, dans sa couleur, je ne sais
» quoi d'austère et de lugubre, qui doit
» vous avertir que les plaisirs s'éloignent
» du trône, et qu'un prince, assiégé de
» chagrins, ne peut compter sur le repos
» dont il doit faire jouir ses sujets. La
» force d'un sceptre n'est destinée qu'à
» servir d'appui aux peuples ; dévouez-
» vous à leur bonheur, un bon prince ne
» doit regarder la souveraineté que comme
» une brillante servitude.

» Soyez à la fois sévère et doux, con-
» fiant et circonspect ; que l'utilité pu-
» blique soit le seul motif et la seule me-
» sure des châtimens; et le mérite, le seul
» titre aux récompenses : je vous parle
» comme un père à son fils. Ce n'est pas à
» moi que vous répondrez un jour, mais
» à un juge incorruptible, devant lequel
» s'évanouit l'éclat de toutes les gran-
» deurs. Régnez, Maurice; que vos tro-
» phées soient l'ornement de mon tom-
» beau, et vos vertus mon éloge funèbre. »

Ces paroles touchantes attendrirent tous les assistans; à peine l'empereur put re-

cueillir assez de forces pour accomplir ce dernier acte de son pouvoir, et placer sa couronne sur la tête de Maurice. Le lendemain il expira *; ce règne si court excita de longs regrets : depuis le grand Théodose, aucun prince ne fit couler tant de larmes, et ne fut accompagné, au tombeau, par un deuil plus général et plus sincère.

MAURICE **.

Maurice, en montant sur le trône, ajouta, par reconnaissance, le nom de Tibère au sien; ce prince semblait né pour commander : il était courageux avec prudence, savant sans vanité, grave sans hauteur, juste et clément, laborieux et sobre.

Le temps nous a conservé un traité qu'il avait composé sur l'art militaire. Son économie maintint l'ordre dans les finances; mais une vertu portée à l'excès se change en vice : l'économie de l'empereur devint avarice, ternit sa gloire, et fut la cause de sa perte.

* An 582.
** An 582.

La justice, la sagesse et la clémence signalèrent les premiers actes de son administration ; il délivra ses sujets du poids de quelques impôts.

Son père, nommé Paul, était un homme vertueux, mais sans capacité ; il le fit venir à sa cour, le traita avec respect, et ne lui donna aucune part au gouvernement. Alamundar, général ambitieux, avait trahi Tibère à la bataille de Callinique, dans l'espoir de le perdre et de le remplacer. Il attendait avec crainte son arrêt, et reçut sa grace.

Pierre, frère de l'empereur, montrait des talens ; la faveur l'avait élevé au rang de curopalate : Maurice, en le nommant maître de la milice et duc de Thrace, accorda ces dignités plutôt à son mérite qu'à sa naissance.

L'empire était en guerre permanente contre la Perse ; Mystacon commandait les Romains. Il livra bataille à l'ennemi, son premier choc l'enfonça ; mais une trahison lui enleva la victoire. Curs, officier grec, qui était à la tête de l'aîle droite, n'exécuta point les ordres de son général. Les Perses profitèrent de son inaction, et gagnèrent la bataille. Philippique, envoyé

par Maurice pour réparer cet affront, ranima le courage des Romains. Secondé par Héraclius, chef habile (père de celui qui monta depuis sur le trône d'Orient), il rencontra les Perses près de Solacon, les défit complétement, et détruisit la moitié de leur armée.

Cet Héraclius, respecté par l'Eglise comme par l'armée, joignait une extrême piété à une grande bravoure. Il portait, dit-on, l'image de Jesus-Christ au bout de sa lance; et, avant de vaincre à Solacon, il répandit des larmes sur le sang qu'on allait verser.

Dans cette bataille, l'infanterie, depuis longtemps négligée, décida la victoire. La cavalerie ne servit qu'à la compléter.

Il n'est rien d'aussi varié que le cœur de l'homme : on lui voit souvent la légèreté de l'air et l'inconstance de la fortune; le même Philippique, dont l'intrépide courage venait de foudroyer les Perses, peu de temps après, frappé de terreur à la vue d'un corps nombreux de paysans armés, prend la fuite, et laisse son camp ouvert à l'ennemi, qui le livre au pillage; mais il ne tarda pas à réparer sa honte :

reprenant l'offensive, il dévasta la Perse. Maurice, cependant, ne lui rendit pas sa confiance; il nomma Prisque pour le remplacer. Ce général justifia le choix de l'empereur par quelques succès : on l'envoya ensuite combattre les Abares.

Son successeur Commentiol vainquit les Perses près de Nisybe, et dut une grande partie de ce triomphe au courage de Germain et à l'habileté de son lieutenant Héraclius.

La Perse était à la fois attaquée par les Romains et par les Turcs. Le roi Hormisdas était haï par ses sujets et méprisé par ses ennemis. Il perdit le trône par la même faute qui avait fait perdre l'Italie à Justin.

Les hommes pardonnent l'oppression plutôt que l'injure. Sophie, en insultant Narsès, avait fondé la puissance des Lombards. Hormisdas, jaloux de Varane, le plus habile de ses généraux, qui venait de remporter d'éclatantes victoires sur les Turcs, prit l'occasion d'un léger échec pour le destituer; il lui écrivit une lettre outrageante, et lui envoya une robe de femme. Varane exhale son courroux en menaces; le roi donne à un officier l'ordre

de l'arrèter : le général jette cet officier dans les fers, et le fait écraser à ses yeux sous les pieds d'un éléphant.

L'armée de Varane se soulève en sa faveur. Celle qui combattait les Romains, embrasse sa cause, la révolte s'étend; le roi, qui s'était rendu odieux par ses cruautés, reconnaît la faiblesse d'un pouvoir qui n'est fondé que sur la crainte; il ne trouve plus de défenseurs, les rebelles s'avancent contre la capitale; un prince du sang royal, Bendoës, gémissait au fond d'un cachot; le peuple rompt ses chaînes; à la tête de la garde il entre dans le palais. Le tyran, qui n'avait plus d'amis, de sujets ni de soldats, croyait encore régner, parce qu'il était assis sur son trône, entouré de quelques courtisans. Il leur ordonne d'arrêter le rebelle; tous les flatteurs passent sans honte du côté de Bendoës, qu'ils insultaient la veille; ils se jettent sur le monarque, le renversent du trône, et l'enferment dans une obscure prison.

Cosroës, fils du roi, veut fuir, Bendoës l'arrête, le rassure et lui donne le sceptre. Cependant Hormisdas, honorant son malheur par quelque audace, convoque dans

son cachot les grands de l'empire; étonnés de cet ordre, ils obéissent : le roi leur parle avec éloquence, non pour reprendre son pouvoir, mais pour le transmettre au plus jeune de ses fils, dont il vante les vertus : « Mon sort est terminé, dit-il, le » vôtre seul m'occupe; j'ai donné le jour » à un monstre, c'est celui que les rebelles » couronnent : s'il règne sur vous, vous » serez tous ses victimes. » Ce discours ébranle une partie des assistans; la chaleur entraîne une partie des suffrages : Bendoës réplique avec feu, réveille les ressentimens, rallume la haine, excite la fureur, on égorge aux pieds du monarque le jeune prince qu'il désignait pour lui succéder. Cet horrible spectacle fut le dernier qui frappa la vue de ce père infortuné : les rebelles lui crevèrent les yeux.

Cosroës, justifiant la prédiction d'Hormisdas, commence son règne par un parricide; ajoutant l'hypocrisie à la cruauté, il ordonne d'abord de traiter son père en roi, de le servir en vaisselle d'or, et ensuite il le livra aux bourreaux qui l'assassinèrent.

Varane refusa de se soumettre au nouveau roi, et répondit avec mépris à ses lettres : au lieu de lui donner les titres dus à la majesté royale, il se servit de ces mots insolens, ton *imbécilité*, ton *impudence*.

Cosroës marche contre lui, le combat, est vaincu, et prend la fuite; abandonné de tous ses soldats, il se sauva sur le territoire romain, et implora l'appui de Maurice.

La justice et l'humanité auraient dû rejeter ses prières, et livrer ce monstre à ses ennemis; mais la politique se sépare trop souvent de la morale, et sacrifie des intérêts éternels à des calculs de circonstances.

L'empereur donna des troupes à Cosroës, qui repassa l'Euphrate, et reparut dans ses états à la tête des Romains. Bendoës, et la plus grande partie des grands, vinrent le rejoindre.

Bientôt il se trouva en présence de ses ennemis; ses forces se montaient à soixante mille hommes, celles de Varane à quarante : la bataille eut lieu près de Balarath; l'impétueux Varane enfonça d'a-

bord les troupes du roi de Perse, mais Narsès, qui commandait les Romains auxiliaires, rétablit le combat, mit les Perses en déroute, et s'empara de leur camp. Varane disparut ; depuis sa défaite, on n'entendit plus parler de lui.

Narsès rétablit Cosroës sur son trône, et lui conseilla, en le quittant, de ne jamais oublier qu'il devait aux Romains la vie et l'empire.

Cosroës promit d'embrasser la religion chrétienne, mais il ne voulut ou n'osa pas quitter celle des Mages ; cependant, au mépris de leurs lois, il épousa une Romaine, nommée Sira.

Ces révolutions dans l'Orient firent jouir l'Empire grec d'un long repos, et les Romains tant de fois vaincus par les Perses, regagnant alors tout le terrain qu'ils avaient perdus, rentrèrent dans leurs anciennes limites, et devinrent les arbitres, les protecteurs et presque les maîtres de ce trône ennemi, qui depuis si longtemps était l'objet de leur jalousie et de leur effroi.

A peu près à la même époque, une autre révolution éclata en Italie ; les Lombards,

fatigués de l'anarchie républicaine, élurent Cleph second pour roi; revêtu du pouvoir suprême, il laissa aux ducs leurs gouvernemens et une grande autorité sur leurs vassaux. Il faut chercher dans ses lois, l'origine de cette jurisprudence féodale si chère aux grands, si redoutable aux princes, si oppressive pour les peuples, qui prolongea la tyrannie en l'organisant, et régularisa pour ainsi dire le cahos. Tout l'Occident adopta cette législation barbare, dont quinze siècles après, on garde encore de douloureux souvenirs.

Autaris, successeur de Cleph, pendant un règne de six ans, maintint assez fermement la justice, rétablit la sûreté publique, et adoucit la férocité des Lombards. Mais il ne combattit point les progrès de l'ignorance qni continuait à répandre sur l'Europe un voile de ténèbres.

L'empire d'Orient était plus riche que guerrier. Au défaut d'armes, Maurice, pour défendre ce qui lui restait de possessions en Italie, acheta l'alliance des Français; cinquante mille pièces d'or en-

voyées par lui à Childebert, déterminèrent ce prince à franchir les Alpes. Autaris lui en donna trente mille pour les repasser, et battit ensuite les troupes de l'exarque de Ravenne.

En 590, le pape Pélage étant mort, la fortune qui voulait que Rome, après avoir été la capitale du peuple-roi, devint celle du monde chrétien, plaça sur le siège pontifical un grand homme, Grégoire. Ce pape, qui devait illustrer la chaire de Saint-Pierre, luttant d'abord contre sa destinée, voulut se dérober à son élévation, résista au clergé, s'opposa aux vœux du peuple, conjura Maurice de ne pas confirmer sa nomination, et chercha, au fond des cavernes, un asile contre les grandeurs qui le poursuivaient.

Plus il montrait d'éloignement pour le pouvoir, plus il en parut digne; l'empereur, les grands, le clergé, le peuple persistèrent dans leur choix; on découvrit la retraite de Grégoire, on le remena malgré lui à Rome, on triompha de sa résistance, et il fut installé sur le siège du prince des apôtres.

L'activité, la prévoyance, la fermeté caractérisèrent son administration. Il maintint la foi, réchauffa le zèle, secourut les pauvres, garantit le peuple de la disette, et inspira un grand respect aux Barbares; mais il combattit les schismatiques avec une ardeur si excessive, que l'empereur crut nécessaire de l'exhorter à calmer son zèle.

De son côté le pape reprochait à Maurice de ne pas réprimer avec assez de sévérité les concussions des exarques d'Italie et d'Afrique.

On trouvait généralement alors que Maurice montrait la douceur d'un pape, et Grégoire la fierté d'un empereur.

Les Français réunis de nouveau aux Romains, attaquèrent avec succès les Lombards. Regge, Parme, Plaisance et le duc de Frioul se soumirent passagèrement à l'empereur. Mais la politique des successeurs de Clovis, loin de vouloir établir l'ordre en Italie, n'avait pour but que d'y prolonger la guerre, d'y fomenter la discorde et d'en profiter.

Par la médiation de Gontran, Childebert conclut secrètement la paix avec

Autaris. Sa défection fit perdre aux Romains leurs avantages *.

Le roi des Lombards mourut ; Agidulphe lui succéda, et continua la guerre avec succès. En vain Grégoire conseillait à l'exarque Callinique de faire une paix solide, avec un ennemi puissant qu'il ne pouvait vaincre. Sa sagesse n'obtint qu'une courte trève. Bientôt on reprit les armes. Padoue fut ruinée par les Lombards; ses habitans augmentèrent la population de Venise. Cette république, forte par sa position, augmentait sa puissance par l'habileté de sa politique, les malheurs de ses voisins grossissaient journellement ses forces, et les débris de Rome venaient sans cesse élever et affermir ce noble édifice.

Hors de l'Orient ce n'était plus un empire, c'étaient des ruines que les empereurs défendaient. Les Romains possédaient encore une partie des côtes méridionales de l'Espagne ; ils s'y maintinrent en profitant des divisions des Goths.

Hermenigilde fut défendu par eux

* An 590.

contre son père; mais ils le livrèrent ensuite à ses ennemis, pour trente mille pièces d'or. Les Romains d'alors, bien différens de leurs pères, se laissaient repousser par le fer et corrompre par l'argent.

Ingonde, femme du prince trahi, et sœur de Childebert, mourut en se rendant à Constantinople, avec son fils Athanagilde, pour y chercher un asile.

Le roi des Lombards ne se bornant pas à ses victoires contre l'exarque, s'allia avec les Abares, dans le dessein de ravager l'Istrie. Maurice déclare alors qu'il va se mettre à la tête de son armée pour le combattre; mais soit que la fortune eût énervé son esprit, soit que l'âge eût épuisé sa force, on ne retrouva plus en lui cette fermeté de caractère qui avait autrefois rétabli la discipline dans l'armée, ni ce courage qui dans sa jeunesse, l'avait conduit à la victoire et au trône.

Faible et superstitieux, au moment de son départ, il passe les nuits à l'église de Sainte-Sophie, dans l'espoir d'obtenir une révélation; il part rempli de crainte, il se décourage à la vue de quelques pro-

nostics fâcheux; une éclipse le trouble, une foule de mendians l'arrêtent, une tempête l'effraye ; il perd le temps à écouter les fables de trois voyageurs d'une taille gigantesque, qui portaient des harpes d'or, et venaient, disaient-ils, d'une contrée du nord, où la musique était la seule étude et la seule occupation des habitans.

Quelques lâches sénateurs l'invitent à revenir dans la capitale; il cède à leurs instances. Conservant son orgueil au moment où il montrait tant de faiblesse, il refuse la proposition de Gontran, qui lui offrait des troupes et lui demandait un tribut. Pierre, frère de l'empereur, les généraux Prisque et Commentiol dirigent les armées ; ils sont d'abord vainqueurs sur les rives du Danube, et se laissent ensuite surprendre et vaincre.

Maurice, par son indulgence pour les chefs, par sa rigueur pour les soldats, s'attira la haine de l'armée, la famine se joint aux malheurs de la guerre, et porte le peuple à la sédition. L'empereur croit appaiser le ciel en offrant à l'église une couronne d'or qu'il avait reçue des im-

pératrices Sophie et Constantine. Cet usage religieux de l'or, qui eût été mieux employé à acheter des grains, irrite les princesses et mécontente le peuple.

Aux fêtes de Noël, la multitude se révolte, insulte Maurice dans le temple, et le poursuit à coups de pierres.

Cependant la guerre continuait avec des succès balancés; Prisque, dans cinq combats glorieux avait détruit un grand nombre d'ennemis. L'avarice de l'empereur lui devint plus funeste que la valeur des Barbares.

Les soldats demandaient une augmentation de solde, l'empereur la refuse; l'armée, commandée par Pierre, se soulève, brave les ordres de son général, marche sur Constantinople, et envoie à l'empereur une députation chargée de ses demandes ou plutôt de ses menaces.

Le plus audacieux de ces députés était un des derniers officiers de l'armée, né dans un rang obscur en Cappadoce, autrefois écuyer de Prisque, alors centurion : sa force, sa brutalité, sa passion pour la débauche lui attiraient l'affection des soldats; on le nommait Phocas.

Un devin avait dit à Maurice qu'il devait se défier du glaive de l'homme dont le nom commençait par les lettres *P. H.* Le prince crédule, troublé par cette prédiction, crut d'abord qu'elle pouvait regarder Philippique. Ce général, appelé par lui, dissipa ses soupçons, et lui dit que si l'oracle du devin était digne de quelque foi, il devait plutôt se mettre en garde contre Phocas. « Prince, ajouta-» t-il, vous devez le connaître; il vous a » autrefois insulté au milieu du sénat; » c'est un soldat séditieux; il est tout en-» semble insolent et lâche. »

« Ah! répondit Maurice, s'il est lâche, » il doit être sanguinaire. »

Cependant les progrès de la révolte s'étendaient chaque jour. Les soldats élurent Phocas pour leur général. L'empereur haranguant le peuple dans le cirque, parla de cette sédition avec mépris. La faction bleue l'applaudit, la verte se tut; les rebelles s'approchèrent, et offrirent la couronne à Germain, beau-père de Théodose, fils aîné de l'empereur: Maurice ordonna sa mort, mais Théodose favorisa sa fuite.

Cependant la révolte éclate dans toute la ville, la garde refuse de marcher. Maurice déguisé, se sauve avec sa femme et ses enfans; il envoye son fils aîné à Cosroës, en lui demandant de lui rendre le même service qu'il a reçu de lui autrefois.

Germain ne resta pas longtemps dans l'erreur où l'avaient jeté les propositions trompeuses des rebelles; apprenant que la faction verte s'opposait à son élévation, il suivit lâchement le char de la fortune, et se rendit au camp de Phocas.

Celui-ci convoque le peuple et le sénat, et feint encore d'offrir la couronne à Germain qui la lui rend; le rebelle est proclamé empereur par la multitude, et couronné par le patriarche. Il entre dans la capitale, la traverse sur un char attelé de quatre chevaux blancs, se rend au cirque, jette au peuple une grande quantité d'or et d'argent, fait célébrer par des jeux son couronnement, partage le trône avec Léontine sa femme. Le triomphe du crime s'achève paisiblement, et ce jour de désastre ressemble à un jour de fête.

Cependant les soldats de Phocas poursuivent l'empereur détrôné, ils l'atteignent à Chalcédoine, où il avait fait revenir son fils aîné. Ce monarque infortuné vit trancher la tête à ses cinq fils, dont le sang rejaillissait sur lui. Faible prince, chrétien résigné, il se soumit au jugement céleste, et bénit, dit-on, le nom de Dieu à chaque coup de hache qui tombait sur ses enfans. Après leur mort il présenta intrépidement sa tête au bourreau, et reçut sans effroi la mort qu'il aurait évitée, s'il eût montré sur le trône, le même courage que dans les camps.

Il commanda les armées avec habileté, commença son règne avec sagesse, le termina sans gloire, et mourut en martyr. On porta sa tête au tyran; Pierre fut massacré. Théodose chercha en vain un refuge dans l'église; on l'en arracha, et il fut immolé. Maurice perdit la vie et le trône le 27 novembre 602; il était âgé de soixante-trois ans, et en avait régné vingt. Les cadavres des victimes furent jetés dans la mer; on exposa leurs têtes sur des pieux, aux regards du peuple et aux insultes des soldats.

PHOCAS *.

Les vices grossiers d'un soldat féroce étaient couronnés ; l'armée avait livré l'empire à un monstre, il suffisait de regarder ses traits pour connaître l'atrocité de son âme ; son regard était farouche, ses cheveux roux, ses sourcils épais et joints ; on voyait sur son visage plusieurs cicatrices profondes qui devenaient noires lorsque la colère l'enflammait.

Son élévation fut pour l'Orient le signal des plus grands malheurs ; les Perses dévastèrent les frontières de l'empire ; la famine et la peste y répandirent la mort, mais le sanguinaire Phocas fut encore, pour les peuples, le plus fatal de tous ces fléaux.

L'image du tyran et celle de Léontine, sa femme, arrivèrent, selon l'usage, à Rome, et, de même qu'autrefois, on adorait dans cette ville, avec une égale piété, les dieux de l'enfer et ceux du ciel ; on vit le clergé, le sénat et le peuple, fa-

* An 603.

çonnés à la tyrannie, recevoir avec les plus vives acclamations le simulacre de l'usurpateur.

Le pape saint Grégoire déposa respectueusement ces images au Capitole. L'Eglise regardait alors comme un devoir de respecter toujours l'autorité temporelle, quel que fut son droit et sa source. C'était la loi de l'Evangile, Grégoire devait s'y soumettre; cependant, on ne peut s'empêcher de regretter que ce grand homme n'ait pas alors saisi cette occasion de se rendre maître de Rome et de l'Italie; la puissance temporelle du saint siége, si contraire aux maximes de la religion, aurait au moins pour excuse une origine plus honorable, elle eût été justifiée par l'horreur que devait inspirer un monstre tel que Phocas. Mais Grégoire, plus chrétien qu'ambitieux, n'écouta que l'Evangile, ne s'occupa que du ciel, laissa les hommes disposer de la terre, et reconnut, comme eux, le gouvernement de fait.

Cependant, lorsque tout tremblait sous le glaive du soldat couronné, Grégoire adressait au tyran de courageuses leçons sur ses devoirs. « Ce qui distingue nos empe-

» reurs, lui disait-il, des monarques étran-
» gers, c'est que les rois traitent leurs su-
» jets en esclaves, et que nos empereurs,
» sans rien perdre de leur puissance,
» laissent à leur peuple, la liberté. »

Phocas récompensa la soumission de l'Eglise romaine, en la protégeant contre les hérétiques.

Le ciel paraissait alors, dans son courroux, vouloir condamner tout l'Orient à gémir sous la plus affreuse tyrannie. Cosroès se montrait en Perse aussi cruel que Phocas; ce roi parricide demanda à l'empereur la destitution de Narsès, qui l'avait replacé sur le trône. La guerre continue entre les deux empires, Germain commande l'armée romaine; un soldat, indigné de servir sous ce général perfide, qui avait trahi Maurice, l'insulte et le perce de son glaive. Germain, guéri de cette blessure, livra bataille aux Perses, et la perdit.

Dans le même temps, le bruit se répandit, en Syrie, que Théodose, fils de Maurice, vivait encore, et qu'on avait trompé le tyran en lui livrant une autre victime; on croit facilement ce qu'on

désire, le mécontentement accrédite le mensonge : Narsès feint d'être persuadé de l'existence de Théodose, il soulève ses soldats, et se rend maître d'Edesse; l'évêque de cette ville s'opposait à la révolte, le peuple le lapida.

Partout on fomentait des soulèvemens contre l'usurpateur, et partout ses vigilans satellites punissaient la rebellion par de nombreux supplices. Toute vertu et tout mérite faisait ombrage à Phocas; écartant tous les hommes de talens, il donna le commandement de l'armée à Léonce, chef de ses eunuques. Cosroës le vainquit dans une sanglante bataille, et fit égorger tous les prisonniers.

L'Asie ressemblait à une mer de sang, dans laquelle se plongeaient à l'envi Cosroës et Phocas. Domentiol, frère de l'empereur, ne pouvant vaincre Narsès, le trompa en l'invitant à une conférence : ce général, trop confiant, crut à la foi des sermens; on l'arrêta, il fut brûlé vif.

Malgré l'effroi qu'inspirait la tyrannie, l'indignation publique multiplia les conjurations; Constantine, veuve de Maurice, avait été, ainsi que ses filles, épar-

gnées par le tyran ; il les avait seulement condamnées à une clôture perpétuelle. Germain, qui aspirait secrètement au trône, voulut s'appuyer de leur nom et du respect qu'on leur portait; par ses ordres, l'eunuque Scholastique les tire de leur prison, les conduit à Sainte-Sophie, le peuple se soulève en leur faveur et livre le prétoire aux flammes. On comptait sur l'appui de la faction verte ; si elle se fût déclarée, la révolution était faite.

Son chef, Jean de la Croix, refuse de suivre les conjurés, ils le tuent ; cette violence irrite ses partisans nombreux, qui se précipitent sur les rebelles, et les massacrent. Phocas voulait faire périr tous ceux qui s'étaient échapés, mais l'église leur servit de réfuge, et le patriarche Cyriaque ne consentit à les laisser sortir qu'après avoir fait jurer à l'empereur, sur l'Evangile, qu'il épargnerait leurs jours.

Scholastique seul périt; les princesses furent renfermées dans un monastère; on força Germain d'entrer dans les ordres sacrés, et Philippique fut contraint à se faire moine.

L'Italie était toujours le théâtre d'une guerre cruelle entre l'exarque et les Lombards. Dans l'année 606, la mort enleva aux Romains le pape Grégoire; Sabinien lui succéda, et n'hérita pas de ses vertus. Avare et dur pour le peuple, il disait avec hauteur, dans un moment où la famine désolait la capitale : « Qu'il ne prétendait » pas, comme son prédécesseur, acheter » à grands frais, avec du pain, les éloges » d'une inconstante multitude. »

Phocas avait fait épouser sa fille à Crispe, son confident et son complice; mais bientôt, jaloux du pouvoir qu'il lui avait donné, il vit avec inquiétude le peuple placer l'image de son gendre à côté de la sienne. La faveur d'un tyran est presque toujours un grand péril : l'obtenir, c'est se placer sur le bord d'un précipice. Crispe, disgracié, et souvent menacé de la mort, excite les grands à conspirer contre Phocas; le patrice Théodose, préfet d'Orient, se joignit à lui. Constantine, du fond de son monastère, secondait leurs vues; sa messagère, Pétronia, chargée par elle d'une lettre pour Germain, trahit son secret. Le patrice,

vaincu par la torture, nomma la plupart de ses complices, ils furent mutilés avant d'être massacrés. Germain, l'impératrice Constantine et ses trois filles subirent la mort.

Cependant, les Perses étendaient leurs ravages jusqu'au fond de la Phénicie et de la Palestine, les Abares dévastaient l'Illyrie et la Thrace. Phocas, insensible au malheur de l'empire, ne s'occupait qu'à poursuivre et à exterminer les partisans de Maurice.

Crispe, qui avait eu l'adresse, dans la dernière conjuration, d'échapper aux soupçons du tyran, cherchait et forgeait en Afrique les armes qui devaient enfin délivrer Constantinople d'un monstre.

Le brave Héraclius, exarque de cette province, qu'il gouvernait avec le patrice Grégoire, son frère et son lieutenant, jurèrent la perte de Phocas. Leur première mesure fut de cesser d'envoyer des blés dans l'Orient; par ce moyen, ils disposèrent les peuples de Grèce et d'Asie à la révolte.

Crispe les pressait de hâter l'exécution de leur dessein; mais plus sages que lui,

ils en assurèrent le succès par une prudente lenteur.

Chaque jour le délire de Phocas augmentait la haine et le mépris qu'il inspirait ; dans l'espoir de réveiller le courage de ses soldats, et de les exciter à combattre les Perses qui menaçaient l'Asie Mineure, par un édit insensé, il ordonna de placer sur la liste des martyrs tous ceux qui périraient dans les combats ; le patriarche s'opposa à cette extravagance.

Les Perses, poussant leurs succès, mirent en fuite Domentiol, et s'avancèrent jusqu'à Chalcédoine. Le peuple de Constantinople, las de ramper sous un joug si méprisable, insulta Phocas dans le cirque ; une foule de victimes égorgées, dont les têtes enfermées dans des sacs furent jetées à la mer, signalèrent la fureur du tyran et augmentèrent celle de la multitude.

Le sénat, porté à l'apparence du courage par le désespoir, écrivit secrètement à Héraclius et à Grégoire pour implorer leur secours.

Leurs préparatifs étaient achevés, mais trop vieux pour combattre eux-mêmes,

ils chargèrent leurs fils de la vengeance publique.

Le jeune Héraclius s'embarqua dans le port de Carthage avec plusieurs légions, et fit voile pour la Grèce. Nicétas, fils de Grégoire, destiné à remplacer Héraclius s'il échouait, prit, avec un corps nombreux de cavalerie, la route d'Alexandrie.

L'impatience de Crispe l'exposa aux plus grands périls; il avait formé avec Elpidius, maître de l'arsenal, et Anastase, ministre des finances, le dessein de poignarder Phocas, et de nommer Théodose, empereur. Anastase trahit ses complices, sa lâcheté ne le sauva pas : sa tête tomba, avec celles des conjurés, aux pieds du tyran. Crispe seul trouva le moyen de se justifier. Bientôt les vents favorables amenèrent Héraclius à la vue de Constantinople.

Cet illustre conjuré avait tout l'empire pour complice; mais l'empereur lui opposait des ôtages sacrés, il tenait dans ses fers Epiphanie, sa mère, et la jeune Fabia, qu'il devait épouser. L'amour de la patrie l'emporta sur la nature et sur l'amour.

Héraclius continue audacieusement sa marche; une foule de sénateurs vient le

joindre dans Abyde; l'évêque de Cyzique lui apporte une couronne d'or, il traverse la Propontide, aborde à Héraclée en Thrace; sa flotte mouille enfin à la pointe de Constantinople, aux pieds du château qu'on nommait déjà les Sept-Tours.

Domentiol, qui commandait les vaisseaux de Phocas, s'approche pour le combattre, et la mer agitée devient le théâtre sanglant sur lequel la fortune va décider du sort de la terre.

Des deux côtés on se battit avec acharnement; Domentiol, pour échapper à la haine publique; Héraclius, pour délivrer sa mère, sa femme et l'empire.

La victoire de l'armée africaine fut complète, Domentiol périt; Crispe, préfet de la ville, leva l'étendart de la révolte, et, à la tête d'une foule de citoyens, vint se ranger sous les drapeaux du vainqueur.

Au même moment un sénateur, nommé Photius, dont le tyran avait outragé la femme, se met à la tête de la faction verte avec le patrice Probus; ils marchent contre la garde impériale, elle prend la fuite. Phocas, resté seul au pied de son trône san-

glant, éprouve à son tour la terreur qu'il avait tant de ſois inspirée.

Son palais, si lontemps fermé à la pitié, est enfin ouvert à la vengeance; Photius arrête le monstre, lui arrache la pourpre qu'il souillait, le revêt d'une casaque noire, et le conduit sur le rivage, à la vue de la flotte, aux pieds d'Héraclius, qui lui dit: « Misérable, est-ce donc ainsi que tu de- » vais gouverner l'empire? Gouverne-le » mieux, répondit Phocas. »

A ces mots, Héraclius oublie sa gloire, cède à sa fureur, renverse le tyran, le foule aux pieds, lui ſait couper les mains, les pieds, le mutile honteusement, et le ſait enfin décapiter sur le tillac d'un vaisseau. Son cadavre, coupé par morceaux, ſut exposé sur des piques, et livré aux outrages du peuple, avec une atrocité que tous les crimes dont s'était souillé le monstre ne peuvent justifier *.

L'empire avait été huit ans sa proie : Héraclius entre dans Constantinople ; les plus vives et les plus sincères acclamations célébraient son triomphe : il offre le sceptre

* An 610.

à Crispe, qui le refuse. « J'ai combattu, » dit-il, mon beau-père, non pour ré» gner, mais pour venger Maurice et sa » famille. »

Le lendemain Héraclius, cédant aux vœux du peuple et du sénat, fut couronné par le patriarche Sergius. Rien ne manquait à son bonheur, les objets qui lui étaient les plus chers avaient échappé aux fureurs du tyran; Héraclius embrassa sa mère, et, en montant sur le trône, il y plaça Fabia, qui prit le nom d'Eudoxie.

HÉRACLIUS *.

L'EMPIRE, délivré du fardeau de la plus odieuse tyrannie, semblait se réveiller d'une longue léthargie, et reprendre son antique ardeur pour la gloire et pour la liberté; Héraclius, semblable aux anciens héros de Rome, devait illustrer le trône qu'il venait de conquérir; cependant, soit qu'il voulût affermir sa puissance avant de l'étendre, soit qu'il fût retenu dans son palais par les premières ardeurs d'un chaste

* An 610.

amour, et par les premières jouissances du rang suprême, soit enfin qu'il eût, avant de déployer sa force, beaucoup de mesures à prendre et de maux à guérir, on le vit dix années dans un repos que l'histoire lui reproche, et qui laissa l'Orient gémir sous le joug de Cosroës. Enfin il réunit toutes les troupes de l'Afrique, de la Grèce et de l'Orient, dans le dessein de tirer vengeance des Perses, dont les armés s'étaient avancées naguères jusqu'à Calcédoine, et qui, depuis sept cents ans, se montraient les ennemis les plus redoutables des Romains.

L'empereur avait cru d'abord, par déférence pour Crispe, gendre de Phocas, devoir lui confier le commandement de l'armée; soit par trahison, soit par lâcheté, le général laissa sans résistance l'ennemi piller Cézarée et ravager la Cappadoce: par faiblesse, il fuyait devant les Perses; par vanité, il bravait Héraclius, prétendant que ce prince ne devait qu'à lui sa couronne.

L'empereur, dans l'espoir de le ramener à la soumission, vint le trouver à Cézarée. L'altier général ne se leva point pour le re-

cevoir, lui parla en maître et le railla sur ses projets de conquêtes. Héraclius dissimule son ressentiment, retourne à Constantinople, invite Crispe à s'y rendre sous prétexte de lui faire tenir, sur les fonds de baptême, un enfant que l'impératrice venait de lui donner : lorsqu'il y est arrivé, l'empereur convoque le sénat, et demande si un outrage fait à la majesté impériale, mérite un plus grave châtiment qu'une offense reçue par un particulier.

La réponse n'était pas difficile à prévoir; « et vous, Crispe, dit-il, quel est » votre avis? » Celui-ci, trop vain pour soupçonner qu'il fût question de lui, répondit « qu'un semblable crime ne méri» tait aucune grace. »

Héraclius alors, rappelant ses murmures, dénonçant ses insolences, dévoilant ses trahisons que prouvaient des actes authentiques, dit : « Je suis moi-même » coupable; j'ai mal placé ma confiance, » et je ne devais pas croire qu'un gendre » perfide pût devenir un ami fidèle. »

Après ces mots, il condamna Crispe à être rasé et renfermé dans un cloître, où il termina ses jours.

Ses soldats éclataient en murmures ; un prince faible eût augmenté leur mécontentement par les voies de rigueurs que dicte toujours la crainte : Héraclius, plus habile et plus courageux, les appela près de lui, leur livra la garde de sa personne, et s'assura, par ce moyen, de leur fidélité.

Philippique, tiré du monastère où Phocas l'avait exilé, obtint le gouvernement de Cappadoce ; on lui adjoignit Théodore le Curopalate, frère de l'empereur.

Avant de partir pour l'expédition de Perse, l'empereur acheta, par une somme de trois millions, l'alliance du khan des Abares, le priant de se regarder comme le tuteur de son fils aîné, Héraclius Constantin, auquel il laissa la régence de l'empire, quoi qu'il n'eût alors que dix ans.

Il recommanda aussi au prince barbare, son second fils, nommé Héracléonas. Au moment de sortir de Constantinople, il se prosterna au pied de l'autel de Sainte Sophie, et dit au patriarche qu'il laissait la capitale sous la garde de la Vierge et sous la sienne.

Tel était alors le changement survenu

dans les mœurs. Les Romains se confiaient plus à leurs saints qu'à leurs armes ; et les empereurs, oubliant le sénat, chargeoient les évêques de protéger leur empire.

L'armée d'Héraclius était nombreuse, mais elle n'offrait à ses regards qu'un bizarre mélange d'Africains, de Grecs, de Romains et de Barbares de toutes les contrées de l'Europe.

Le courage des uns était abattu par de nombreux revers ; la fidélité des autres inspirait peu de confiance. L'empereur employa une année entière à organiser cette masse informe, à la connaître, à l'aguerrir et à la discipliner. Sa sévérité y rappela l'ordre, son exemple y ressuscita l'honneur.

Ses troupes légères remportèrent d'abord quelques avantages, qui firent renaître la confiance depuis longtemps perdue. Cependant Héraclius, peu sûr encore de l'armée, prit une position forte dans le Pont, et s'y retrancha.

Sarbar, général des Perses, voulut l'en faire sortir et attaqua la Cilicie ; l'empereur, sans craindre cette diversion, traversa l'Arménie pour entrer en Perse ;

Sarbar le suivit et lui livra bataille. Héraclius, après avoir disposé son armée en habile général, chargea l'ennemi en soldat vaillant : sa victoire fut complète, et, ayant ainsi terminé cette glorieuse campagne, il prit ses quartiers d'hiver en Arménie.

Au printemps, avant de recommencer à combattre, il envoya des ambassadeurs à Cosroës, qui les fit assassiner. « Vous le » voyez, dit Héraclius à ses soldats, nous » faisons la guerre non à des hommes, » mais à des bêtes féroces. En traversant » la fertile Asie, ravagée par ces Bar- » bares, vous n'y avez plus trouvé que les » cendres de vos villes et les ossemens de » vos pères; ces brigands ne respectent » ni les lois, ni Dieu même. Armons-nous » donc pour la foi et pour l'humanité : » vengeons tout ensemble notre culte et » notre patrie, il faut que la Perse soit à » son tour le tombeau de ses habitans; » mais en vous enfonçant dans ces vastes » contrées, vous allez vous y voir entou- » rés d'une foule innombrable d'ennemis, » vous n'y aurez d'autre moyen de salut » que la victoire; marchez, et soyez con-

» vaincus que fuir ce serait courir à la » mort. »

Une acclamation universelle répondit à ses paroles. On se mit en route, et en peu de jours on arriva près de Ganza, aujourd'hui Tauris, où se trouvait le trésor du roi. Cosroës couvrait cette ville avec une nombreuse armée ; Héraclius l'attaqua impétueusement, la mit en fuite, s'empara de la ville, et passa l'hiver en Albanie.

Mais tandis qu'il étendait ses conquêtes en Orient, les Visigots, sous le règne de Suintila, chassèrent totalement les Romains d'Espagne *. La Perse était une pépinière de guerriers ; comme les anciens Parthes, ils se montraient plus redoutables après leurs défaites, et semblaient renaître de leurs cendres. Sarbar et Saïs, réunissant leurs débris, vinrent de nouveau attaquer les Romains. Héraclius, affaibli par la défection des Lazes, qui avaient abandonné ses drapeaux, évita longtemps la bataille, et, par sa retraite, inspira aux ennemis une confiance imprudente.

* An 614.

Leurs deux généraux se séparent ; l'empereur profite de cette faute, marche la nuit rapidement, et surprend Sarbar dans son camp. Une grande partie de la noblesse persanne périt dans ce combat.

Après cette troisième campagne, Héraclius crut nécessaire de ramener en Asie-Mineure son armée, fatiguée par tant de marches et de combats. Il traversa le Mont-Taurus, le Tigre, la ville de Martyropolis, et s'arrêta quelques jours dans Amide.

Là, il trouve Sarbar qui l'avait devancé pour lui disputer le passage de l'Euphrate ; Héraclius le trompe par une fausse attaque, passe le fleuve à gué, et entre en Cilicie : Sarbar, qui le poursuivait, l'atteint sur les bords du Sarus, les deux armées s'y livrent un combat sanglant. On distinguait, au milieu des Perses, un guerrier d'une taille colossale, qui portait le désordre, la terreur et la mort dans les légions, renversant tout ce qui s'opposait à lui : il se précipite sur l'empereur. L'intrépide Héraclius reçoit le choc sans s'ébranler, perce le géant d'un coup de

lance, le tue, franchit la rivière, enfonce l'armée perse et la met en déroute.

Sarbar, qui fuyait, suivi pour toute escorte, alors, d'un déserteur romain, lui dit : « Vois-tu ce terrible guerrier, dont » les bottines sont couleur de pourpre, et » dont le bras moissonne tant de Perses, » c'est Héraclius, c'est ton maître, c'est » lui seul qui bat notre armée et qui m'enlève la victoire. »

Sarbar ne s'arrêta et ne se crut en sûreté qu'après avoir passé l'Euphrate. Les triomphes de l'empereur ne rendaient le peuple de Constantinople ni plus reconnaissant ni plus docile; il se révolta parce qu'un édit avait diminué des distributions de grains, trop prodiguées par le lâche Phocas; la fermeté de la garde dissipa cette sédition.

Cosroës désespéré, voulait se venger ou périr; il arme toute sa nation, il fait marcher ses meilleures troupes, et entre autres cinquante mille hommes qui composaient ce qu'on appelait *les bataillons d'or*, parce que ce métal brillait sur les pointes de leurs javelots. Sarbar, à la tête d'une seconde armée, marcha contre Cons-

tantinople, que menaçaient alors les Bulgares et les Esclavons; Razates, avec un troisième corps, fut chargé de couvrir la frontière.

L'empereur, dont la prudence n'était jamais en défaut, opposa trois armées à celles de l'ennemi. Théodore, l'un de ses généraux, livra bataille à Saïs, une grêle violente venant frapper tout à coup le visage des Perses, favorisa l'attaque des Romains. Théodore remporta la victoire, ses soldats attribuèrent ce succès à l'orage excité, disaient-ils, en leur faveur, par la Vierge, Saïs vaincu mourut de chagrin.

Le lâche et cruel Cosroës fit déterrer le corps de cet infortuné général, et l'exposa sur un gibet aux outrages de la populace.

A cette époque l'empereur trouva parmi les Barbares de nouveaux secours et de nouveaux dangers; les Khosares, qui se disaient fils de Japhet, venaient de paraître sur la scène du monde, et se rendaient redoutables par leur valeur; descendus des montagnes du Caucase, ils envahirent la Circassie et la Crimée.

On les appelait aussi *Turcs* orientaux, ou *Tauro Scythes*, ou *Cabardiens*. Ils existent encore sous ce dernier nom près de la mer Caspienne.

Héraclius conclut avec eux une alliance, et promit à Ziébel leur prince, de lui donner sa fille; leurs tribus guerrières s'avançant pour seconder ses opérations, entrèrent en Perse par les défilés de Derbent. Mais dans le même temps les Abares inconstans comme tous les peuples sauvages, cédant à l'or de Cosroës, s'unirent aux Perses, et vinrent en grand nombre investir Constantinople.

Le kan qui les commandait se croyait tellement sûr d'entrer en triomphe dans cette capitale, qu'il répondit avec mépris aux sénateurs chargés de négocier avec lui : « Rendez-vous à discrétion, ou » votre perte est certaine; car, à moins » d'être changés en oiseaux ou en pois- » sons, vous ne pouvez m'échapper. »

Le courage d'Héraclius semblait alors s'être répandu dans tous les cœurs de ses sujets; le sénat répondit aux menaces du Barbare avec une fierté antique et romaine; tous les habitans prirent les

armes, chaque jour on livra plusieurs batailles sanglantes sur terre et sur mer; enfin les Abares voyant tous leurs assauts infructueux, leurs plus braves guerriers écrasés par les machines de guerre, et taillés en pièces par les assiégés qui faisaient contre eux de fréquentes sorties, s'éloignèrent; on en fit un grand carnage dans leur retraite, et leurs bâtimens légers furent dispersés ou détruits par la flotte romaine.

Tandis que la capitale de l'Orient se délivrait elle-même d'un si grand danger, Héraclius pénétrait en Assyrie et s'emparait de plusieurs villes; mais au moment où rien ne semblait plus pouvoir arrêter le cours de ses conquêtes, les Khosares l'abandonnèrent brusquement, et lui enlevèrent ainsi la plus grande partie des forces qui étaient sous ses ordres.

Le courage des soldats était ébranlé; ils considéraient avec inquiétude la faiblesse de leurs rangs au milieu d'une terre ennemie. « Rassurez-vous, leur dit Héraclius, Dieu a voulu éloigner nos perfides alliés, pour que nous ne devions » nos triomphes qu'à lui seul et à notre

» courage. » Il continue intrépidement sa marche, et se trouve enfin dans la plaine de Zab, près de Ninive, en présence de l'armée des Perses ; la bataille fut longue, la résistance opiniâtre, la mêlée terrible, chacun amenait sur le champ de bataille ses dernières ressources ; cette journée devait décider du sort des deux Empires : l'air était obscurci par les traits, un nuage épais de poussière cachait dans l'ombre les ravages de la mort.

Les haines de sept siècles accumulées semblaient faire éclater dans ce champ de carnage leurs dernières fureurs ; enfin Héraclius, las de voir si longtemps la fortune incertaine, veut la décider. Animant ses troupes du geste et de la voix, il s'élance comme un lion dans les rangs ennemis, renverse de sa lance deux vaillans satrapes, aperçoit le chef de l'armée Razatés, fond sur lui, et trouve un adversaire digne de le combattre. Le Persan frappe de son redoutable cimeterre le casque de l'empereur, le brise, fait couler son sang, et, d'un autre coup, lui fait une profonde blessure dans la jambe. Héraclius, d'un coup plus terri-

ble, se venge, et termine cette lutte en enfonçant son glaive dans la poitrine de Razatés.

La chute de ce guerrier est le signal de la défaite des Perses; la moitié de leur armée est détruite, l'autre fuit; leur camp est livré au pillage, Ninive ouvre ses portes au vainqueur, Héraclius marche sur Ctésiphon, met en cendres les palais du roi, et arrive enfin à Dascara, aujourd'hui Dijala, qui était alors la résidence des monarques de la Perse.

Cosroës, surpris, ne dut son salut qu'à la rapidité de son coursier. Le palais de Dascara réunissait tant de richesses, fruit des conquêtes de tant de siècles, que, selon les historiens du temps, sans doute exagérés, le butin qu'en rapporta Héraclius, fut estimé à près de cinq milliards.

Le roi de Perse, errant, s'arrête dans une cabane; il avait perdu son trône et non sa cruauté; furieux de sa défaite, impuissant pour la réparer, il n'écoute que son désespoir. Comme il ne peut se venger de ses ennemis, sa haine se porte sur ses sujets. Plusieurs courriers partent chargés d'arrêts de mort contre Sar-

bar et contre une foule d'officiers; indignés de cette injustice, ils se révoltent, et viennent tous se ranger sous les drapeaux de l'empereur.

Héraclius, aussi modéré dans la prospérité que le roi de Perse était cruel dans l'infortune, lui écrivit : « Je vous ai com» battu, et je vous poursuis, non pour » vous détruire, mais pour vous forcer à » la paix. Autrefois je vous l'ai deman» dée, aujourd'hui je vous l'offre. »

Un refus orgueilleux fut la réponse de Cosroës; ce monarque, vaincu, haï, méprisé, se sentant traîner par le chagrin aux portes du tombeau, déclara qu'il voulait céder les débris de son trône à son second fils Médarsès; mais Siroës, l'aîné de tous, qui était enfermé à Séleucie dans une prison par l'ordre de son père, rompt ses liens, arme ses partisans, se voit rejoint par les restes de l'armée, égorge vingt-quatre de ses frères, ordonne d'arrêter Cosroës, son père, et le fait enchaîner.

Au lieu d'alimens, il ne lui fait servir que des lingots d'or, et le condamne à mourir de faim, en lui adressant ces mots

barbares : « Nourris-toi de cet or pour » lequel tu as si longtemps opprimé la » Perse et ravagé le monde. »

Ce monstre, élevé au trône par un parricide, conclut la paix avec Héraclius. Les deux empires reprirent leurs anciennes limites ; on rendit à l'empereur la vraie croix, dont Sarbar avait dépouillé, dit-on, l'église de Jérusalem. Quelques temps après, Siroës mourut victime de la peste, fléau peut-être moins horrible que lui.

Le règne de Cosroës et le sien avaient détruit le prestige de ce long respect porté dans l'Orient aux souverains ; la Perse devint la proie de l'anarchie ; on y vit huit règnes en quatre années : Sarbar fut un de ces rois éphémères ; Ildesgerde, l'un de ses fils, monta sur le trône, et fit cesser ces troubles intestins ; mais ce fut sous son règne que les Musulmans détruisirent l'empire des Perses.

Héraclius revint dans sa capitale jouir du plus glorieux triomphe dont Rome et Constantinople eussent été témoins depuis plusieurs siècles.

Il s'y montra sur un char traîné par

quatre éléphans, les trésors de la Perse, étalés aux yeux du peuple, excitaient son enthousiasme, et la vue de la vraie croix, sa vénération.

Il partit ensuite pour Jérusalem; animé d'un zèle plus religieux que politique, il en chassa les Juifs, et porta lui-même sur ses épaules la croix jusqu'au Calvaire. Il reçut dans cette cité la nouvelle de la naissance du troisième de ses fils, et donna audience aux ambassadeurs du roi de France, Dagobert, qui le félicitait sur ses exploits.

Cette époque brillante aurait dû terminer la vie d'Héraclius; malheureusement il survécut à sa gloire, et en le suivant dans la seconde moitié de sa carrière, nous n'aurons plus à peindre qu'une vie faible, molle, un règne honteux et funeste. Il nous avait fait remonter aux beaux jours de Rome, et nous allons retomber avec lui dans Bizance.

Fatigué de combats, rassassié de gloire, il abandonna ses camps pour se retirer dans son palais, oublia ses guerriers, se livra à ses courtisans, s'entoura d'eunuques, de moines; et détournant ses re-

gards des dangers qui menaçaient l'empire, il ne s'occupa plus qu'à résoudre des questions théologiques : enfin descendu honteusement du rang des héros, il entra dans la foule des sectaires.

Les anciens maîtres du monde, menacés de tous côtés par les Barbares, s'étourdissaient stupidement sur la chute rapide qui les entraînait dans l'abîme ; sourds au bruit des armes, ils n'écoutaient que les cris du cirque, les déclamations des prédicateurs, les voix discordantes des synodes et des conciles, les harangues factieuses des chefs de secte, et laissaient tranquillement les Visigoths les chasser d'Espagne, comme les Lombards de l'Italie.

Les Francs, autrefois tributaires, étendaient rapidement dans l'Occident leurs conquêtes et leur durable puissance : les Abares, les Esclavons, les Tauroscythes, insultaient et menaçaient la capitale de l'Orient. Les Perses, vaincus, reprenaient sans obstacle leurs anciennes limites et leur attitude menaçante; enfin un orage formidable se grossissait dans les déserts de l'Arabie sous un étendart sacré; et au

milieu de tous ces périls, l'empereur ne cherchait que les moyens de concilier les opinions d'Apollinaire, qui confondait les deux natures divines, de Nestorius, qui soutenait qu'elles s'unissent de volonté; d'Eutychès, qui ne reconnaissait qu'une nature en Dieu, et des Monothélites, qui croyaient à une seule volonté en deux natures.

Par un contraste remarquable, tandis que le belliqueux Héraclius attachait la plus grande importance à ces puériles subtilités, le chef de l'Eglise, le pape Honorius, les traitait avec mépris, et ne les appellait *que des querelles de mots.*

L'empereur augmenta l'animosité de ces sectes en voulant terminer leurs discordes par la force de son autorité : il publia en 639, en faveur des Monothélites, un édit alors fameux, et qu'on nomma l'*Ecthese.* Rome et l'Afrique refusèrent de s'y soumettre : la chaire combattit l'usurpation du trône; les disputes continuèrent, et le vainqueur des Perses, vaincu par les prêtres, fut obligé de désavouer son édit.

La fureur anarchique des Barbares du Nord détruisait et dispersait les derniers débris de l'empire romain ; l'Orient, dégradé par la servitude, énervé par la mollesse, précipitait sa décadence, en se soumettant à l'avidité des courtisans, aux caprices des eunuques, aux folies du cirque, au délire des disputes théologiques; ce fut dans ce moment de désordres et de faiblesse que l'on vit naître et s'accroître en peu de temps dans les sables du Midi, sous un ciel brûlant, au milieu de tribus, fières, sauvages et belliqueuses, une religion et une puissance nouvelle qui changèrent la face de la plus grande partie du monde, et qui furent au moment de le soumettre tout entier à un seul culte, à un seul maître, à une seule loi.

Bientôt nous verrons tous les trônes de l'univers renversés ou ébranlés par l'apparition d'un Arabe, par la voix d'un faux prophète, par le glaive de Mahomet et par le courage de ses fanatiques successeurs.

Lorsque la tyrannie parcourt la terre et fait gémir dans l'esclavage les plus fertiles contrées du globe, la liberté cherche

et trouve un asile dans les forêts, dans les montagnes. dans les déserts.

L'Arabie, de temps immémorial, était restée indépendante : souvent envahie, jamais subjuguée, elle avait résisté à tous les conquérans, à tous les ravageurs du monde; leurs armes s'étaient brisées contre ses rochers; leurs troupes avaient disparues dans les sables, et malgré les vains efforts de Sésostris, de Cyrus, d'Alexandre, de Pompée, de Trajan, les Arabes, monument unique des temps primitifs, gardaient comme un feu sacré leur liberté, leurs mœurs, leur courage belliqueux et leur vie pastorale.

Tandis qu'autour d'eux les républiques, les rois, les héros, les nations, les empires, s'élevaient, se combattaient, se corrompaient, changeaient de coutumes, de lois, de sol même, et tombaient tour à tour avec fracas, on voyait encore dans les plaines de l'Arabie la simplicité patriarchale, les troupeaux de Jacob, les chameaux d'Esaü et la tente d'Abraham.

L'histoire, dans les longues périodes que nous avons parcourues, parle souvent des Arabes, et ne les peint presque

jamais; les révolutions qu'elle raconte semblaient toutes s'arrêter devant cette *borne antique;* mais leur temps de bonheur et d'ignorance est fini, leur immobilité cesse; une époque d'orage, de gloire et de domination s'ouvre pour eux; le fanatisme renverse les éternelles barrières qui défendaient leur liberté. Les Arabes vont être asservis, et conquérans, le sort leur a donné un maître; au milieu d'eux a paru Mahomet.

Tournons donc à présent nos regards sur l'Arabie, puisque l'histoire de cette contrée va se lier inséparablement pendant plusieurs siècles à celle des autres peuples, dont elle fut séparée si longtemps.

L'Arabie forme entre la Perse, la Syrie, l'Egypte et l'Ethiopie, un triangle, long de quinze cent milles et large de sept cents. Cette contrée, dix fois plus vaste que la France, nourrit toujours moins d'habitans qu'une de nos provinces. Le sol de la plus grande partie de ce pays est aride, brûlé par un soleil ardent, ravagé par des vents impétueux qui frappent le voyageur de terreur, dessèchent sa

poitrine altérée, et l'engloutissent dans des tourbillons de sables.

Les côtes de la mer, plus fortunées, jouissent d'un air plus frais, et présentent un aspect plus riant; on y voit de nombreux troupeaux, des vignes fécondes, et ces nobles palmiers qui offrent à la fois, à l'Arabe fatigué, l'ombrage, le repos, et une saine nourriture. Ce contraste d'aridité et d'abondance a fait diviser l'Arabie en Arabie heureuse, et en Arabie pétrée. Il produit aussi l'étonnant mélange qu'on y remarque, des mœurs hospitalières, et des mœurs féroces, de l'esprit commerçant et de l'esprit guerrier.

On n'y trouve pas plus de variété dans les usages que dans les saisons, et si les fils de Jacob y pouvaient revenir, ils y reconnaîtraient encore sous les tentes des Bédouins, les habitudes, les caractères et les physionomies des serviteurs, des soldats et des pasteurs d'Abraham.

Dans leurs longues courses, au milieu de leurs déserts, épuisés de lassitude et de soif, ils se rappellent encore les souffrances d'Agar; et depuis tant de siècles, leurs

irruptions dans les contrées voisines, et leur ardeur constante pour piller et dépouiller les autres peuples, semblent venger encore Ismaël déshérité.

L'infatigable activité des hommes triomphe par tout des climats et des élémens; la nature avait condamné l'Arabie à la pauvreté; l'Arabe sut y trouver des trésors.

Le chameau construit pour porter des fardeaux, organisé pour souffrir longtemps la faim et la soif, devint, pour ainsi dire, la navigation du désert.

Le cheval, plus ardent, plus vigoureux dans ces contrées que dans le reste du monde, semble porter sur des ailes l'enfant d'Ismaël à la victoire, et le dérobe par sa rapidité à la poursuite de ses ennemis.

De nombreuses citernes dispersées au milieu des sables, rassemblèrent les eaux du ciel, et remplacèrent les sources et les fleuves refusés à ces plaines brûlantes.

Enfin l'encens et le café recherchés si avidement par le luxe de toutes les nations civilisées, apportèrent dans l'Arabie une grande partie de l'or des peuples ri-

ches ; et tandis que ses déserts étaient couverts de camps nombreux, on voyait s'élever sur ses côtes des villes populeuses et commerçantes.

Le port de Gidda, les liait à l'Abyssinie; ils partaient du roc de Kalif, pour commercer avec le golfe Persique et sur les rives de l'Euphrate. La fameuse ville de la Mecque se trouvait placée à égale distance entre l'Yemen et la Syrie, et l'on voyait arriver en foule les chameaux de l'Arabie aux foires de Bostra et de Damas.

Les tribus qui habitaient les frontières de la Perse et de l'empire romain, se mêlaient aux querelles de ces deux états, et voyaient s'accroître, par ces discordes étrangères, leur influence, leur gloire, et leur richesse ; poursuivant et pillant sans pitié les vaincus, ils ne craignaient point les vainqueurs. Le désert leur servait d'abri, et dans leur retraite il leur suffisait de mettre à sec les citernes, pour poser une barrière insurmontable entre eux et l'ennemi.

Les Romains et les Grecs, appelèrent les Arabes Sarrasins, c'est-à-dire Orientaux ; une étrange ignorance a pû seule

faire croire à quelques historiens que ce nom venait de Sara, il eut certes mal convenu aux descendans d'Agar.

Les femmes, aujourd'hui esclaves dans ces contrées, ne l'étaient point autrefois; elles avaient au contraire une grande influence sur les esprits de ce peuple fier, ardent et voluptueux; elles y parvinrent même quelquefois au suprême pouvoir. Zénobie, veuve d'un prince d'une tribu de Sarrasins, fut reine, impératrice, conquérante; partagea le sceptre du monde avec Gallien, et disputa vaillamment au célèbre Aurélien la victoire et l'empire.

Une autre reine sarrasine, Mavia, vainquit les Romains, et força l'empereur d'Orient à lui demander la paix.

Le nom de roi, donné aux princes arabes, par les historiens, pourrait tromper sur la forme de leur gouvernement. La division de ces peuples en tribus, fut chez eux la cause constante de la durée de leur indépendance. Le despotisme ne s'établit facilement que dans les contrées vastes, où une nombreuse population est réunie sous une même loi : la liberté veut des limites étroites et un territoire borné.

En Arabie, chaque ville, chaque tribu avait ses chefs; on les appelait *émirs* ou *cheiks*. Leur pouvoir était peu étendu; ils ne décidaient rien d'important, sans consulter les chefs de famille rassemblés, et si par un antique usage, ce commandement restait dévolu à une même famille, il y était électif et donné au plus digne.

Les fiers Arabes, toujours armés, reconnaissaient des princes et non des maîtres : ils ne leur soumettaient même pas le jugement de leurs querelles particulières; le glaive les décidait, et jamais chez aucune nation la passion de la vengeance ne se montra si durable et si féroce, elle se transmettait de génération en génération.

La guerre étrangère et quelques jours consacrés aux fêtes solennelles, suspendaient seuls, par des courtes trèves, ces éternelles hostilités.

Les Arabes professèrent d'abord la religion simple d'Abraham; ils disent encore que le temple fameux de la Mecque, et que l'on nomme la *Caaba*, fut bâti sur le lieu où Abraham voulut sacrifier Isaac; ils y firent depuis, trop souvent, par une

imitation et par une superstition aveugle, des sacrifices humains. Près de ce temple ils montrent le puits d'Agar. Dans la suite le Sabéïsme, c'est-à-dire le culte des astres, de la nature divinisée et même des animaux, répandit ses erreurs séduisantes sur cet antique berceau des patriarches.

La Syrie, la Grèce et l'Egypte peuplèrent ensuite la Caaba de leurs dieux.

Lorsque les Juifs furent vaincus par Titus, et enfin dispersés par Adrien, ils inondèrent l'Arabie; bientôt les Abyssins conquirent plusieurs provinces Arabes, et y portèrent l'évangile.

Depuis le règne de Constantin, les sectes tour à tour persécutées, des Nestoriens, des Gnostiques, des Arriens, des Manichéens, des Monothelistes, se refugièrent en Arabie; l'imagination ardente des Arabes passionnés pour l'éloquence, pour la poésie, pour le courage, et pour le merveilleux, accueillaient avec faveur tous ceux qui parlaient avec enthousiasme, qui racontaient des prodiges, et qui supportaient avec fermeté de grands malheurs.

Ainsi l'Arabie était devenue au sixième

siècle le centre, le refuge, et pour ainsi dire le musée de tous les dieux, de tous les cultes, de toutes les erreurs et de tous les fanatismes de l'univers.

Cette anarchie de tant de religions et d'opinions qui se combattaient mutuellement, ne pouvait durer : Mahomet naquit et la termina.

Les ennemis de cet homme célèbre indignés, de se voir forcés de céder à la force de son glaive, à la supériorité de son génie, et n'écoutant qu'une haine aveugle, attaquèrent sa mémoire avec l'arme de la faiblesse, avec la calomnie; ils lui attribuèrent une basse origine, sans penser que par là, ils ajoutaient un nouveau lustre à sa célébrité, puisqu'ils lui traçaient un chemin plus long et plus difficile à parcourir, ils augmentaient sa gloire en disant que du sein d'une profonde obscurité il était parvenu à jetter un si grand éclat.

La vérité est que Mahomet, de la tribu des Koreischites, naquit dans la famille des Hashemites, maison illustre dont les chefs, depuis un long espace de temps, avaient été appellés à l'honneur de gou-

verner les peuples braves et industrieux de la Mecque, et à porter le titre révéré de gardiens de la *Caaba*.

Son grand père Abdull-Motalleb se rendit fameux par sa bravoure et par sa générosité: possesseur d'une grande fortune, il en fit un noble usage, et l'employa à nourrir les habitans de la Mecque, lorsque cette ville éprouvait une affreuse disette.

Les Arabes de l'Yemen s'étaient depuis quelque temps soumis à payer un tribut au roi d'Abyssinie; les Koreischites, méprisant leur lâcheté, les insultèrent, entrèrent dans leur pays, et le livrèrent au pillage. Les Abyssins, vinrent au secours de leurs vassaux, investirent la Mecque et demandèrent arrogamment qu'on leur donnât en tribut de nombreux troupeaux, et que la garde du temple leur fut abandonnée.

« Ces troupeaux nous appartiennent, » répondit Motalleb, et nous les garde- » rons : la Caaba est aux dieux qui sau- » ront la défendre contre les sacriléges. »

Son courage soutint et justifia la fierté de cette réponse. La victoire se déclara

pour lui, les Abyssins prirent la fuite, et les supertitieux habitans de la Mecque, crurent que les oiseaux du ciel avaient fait tomber sur l'ennemi une pluie de pierre.

Jamais l'héroïque ne suffit à l'imagination des Orientaux, elle y ajoute toujours le merveilleux. Ces contrées furent constamment le berceau des superstitions et la patrie des prodiges.

Motalleb, digne descendant des patriarches, vécut cent vingt ans : l'un de ses fils, Abdalla, qu'on admirait comme le plus beau des Arabes, épousa la belle Amina, de la noble famille des Zahrites : on dit que cet hymen fit mourir de jalousie deux cents vierges, éprises d'Abdalla ; Mohamed que nous appelons Mahomet, fut le fruit de ce mariage ; il naquit à la Mecque l'an 570, quatre ans après la mort de Justinien, et au moment où ses compatriotes célébraient encore leur triomphe sur les Abyssins.

Il perdit, étant jeune, sa mère, son père et son aïeul. Comme ses oncles étaient en grand nombre, il n'eut pour sa part d'héritage que cinq chameaux et une es-

clave éthiopienne. Tel fut le commencement modique de la fortune d'un homme qui devait régner sur l'Arabie, et changer les destins du monde, en fondant une nouvelle religion et un nouvel empire.

Un des oncles de Mahomet, qui se nommait Abutaleb, le prit sous sa protection et le logea chez lui; il le fit voyager, combattre et le forma au commerce ainsi qu'à la guerre.

Le futur conquérant de l'Arabie vécut, jusqu'à vingt-cinq ans, presque ignoré, dans les rangs des soldats et à la suite des caravanes; enfin, il s'associa aux affaires d'une riche veuve de la Mecque, nommée Cadija, se mit en quelque sorte à son service, lui inspira un violent amour, l'épousa, et, par ce mariage, reprit l'éclat et le rang de ses aïeux.

Son oncle fit les frais de ses nôces, et lui donna les moyens d'assigner à sa femme un douaire de douze onces d'or et de vingt chameaux.

Les tribus arabes étaient alors presque perpétuellement en guerre; leur histoire rend compte de plus de sept cents batailles qu'elles se livrèrent dans le cours d'un

demi-siècle. Mahomet exerçait, dans ces combats partiels, son génie belliqueux; il y brillait parmi les plus braves, c'était le prélude de sa grande renommée.

Les intérêts de son commerce lui firent entreprendre de fréquens voyages dans la Phénicie, dans la Palestine, en Egypte, en Syrie et sur les frontières de la Perse; il en observa plus les mœurs et les vices qu'il n'en étudia les lois. Son éducation avait été négligée. Le prophète, qui prétendit depuis éclairer la terre, ne savait ni lire, ni écrire; mais, doué d'un esprit pénétrant, il acquit bientôt la plus utile des sciences, il étudia les hommes, apprit à les connaître et les domina.

La nature semblait l'avoir organisé pour le grand rôle qu'il devait jouer sur la terre; sa constitution était vigoureuse, sa taille moyenne, sa tête forte et belle, son front large, ses yeux noirs, son nez aquilain, son teint coloré, son air majestueux, son sourire agréable, son regard fier et doux, sa physionomie ouverte et prévenante.

Sa gravité imposait le respect, et ses paroles affectueuses inspiraient l'amitié;

il abordait ses supérieurs sans embarras, ses inférieurs sans fierté; son génie était vaste, son imagination ardente, son courage intrépide, son esprit souple et artificieux, sa volonté inébranlable : toujours fixé vers le but de sa politique, on ne le vit jamais s'en écarter, ni dans ses paroles, ni dans ses actions, ni dans ses affaires, ni dans ses plaisirs.

Ses méditations, ses artifices, ses harangues, ses institutions, ses combats, n'eurent sans cesse qu'un seul objet, celui de fondre toutes les tribus en un seul peuple, de rassembler les Arabes sous un seul chef, sous un seul culte; de réunir dans ses mains le sceptre, le glaive et l'encensoir; de gouverner les esprits comme les corps. Enfin, de commander aux sages, par l'unité d'un Dieu; aux superstitieux, par une révélation miraculeuse; au vulgaire, par l'espoir des voluptés éternelles.

Il montrait la vérité aux philosophes, promettait la gloire aux grands et aux braves, le pillage aux pauvres, et des délices sans fin aux hommes sensuels. Enfin, il faisait braver à la foule de ses disciples les austérités, les périls et les

privations dans ce monde, par l'attente des trésors et des plaisirs d'un sérail céleste. C'était au nom du ciel qu'il voulait conduire ses soldats à la conquête de la terre.

Dans ses longs voyages, il méditait ses grands desseins, et se retirait fréquemment au fond d'une caverne, où il prétendait, par l'entremise de l'ange Gabriel, recevoir les ordre de Dieu.

Ce fut â l'âge de quarante ans, dans l'année 614, que ce conquérant adroit, audacieux, enthousiaste, déclara sa prétendue mission, et voulut se faire passer pour prophète :

« Dieu m'envoie, dit-il, pour rétablir » le culte antique et pour lui rendre sa » pureté. Abraham et Ismaël, dont nous » descendons, n'étaient ni juifs ni chré- » tiens, mais vrais croyans ; ils n'ado- » raient qu'un seul Dieu, et ne commirent » jamais l'impiété sacrilége de lui associer » d'autres divinités. »

La profession de foi du nouveau prophète était simple, comme toutes les grandes idées qui laissent de longues traces, elle se réduisait à ce peu de mots :

« Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu,
» et Mahomet est son envoyé. »

Les pratiques auxquelles il soumit dans la suite les Musulmans, étaient superstitieuses, et par là, faites pour le vulgaire. Mais le dogme de l'unité de Dieu rendait sa doctrine respectable aux bons esprits. Enfin, son paradis sensuel, et l'idée du fatalisme qu'il grava profondément dans l'imagination de ses disciples, en fit des enthousiastes invincibles.

Tandis que l'Asie et l'Afrique n'offraient plus aux regards du monde que des princes amollis, des grands corrompus, des soldats énervés, des peuples écrasés d'impôts et livrés presque sans défense aux invasions des hordes barbares et anarchiques du Nord, Mahomet formait, prêchait, rassemblait et armait contre eux, un peuple vigoureux, ardent, belliqueux, dont le courage était fortifié de toute l'âpreté d'un climat brûlant, de toute la fermeté qu'inspire le mépris du repos, des richesses et de la mort, enfin de toute la violence du fanatisme.

Jamais circonstances ne furent plus favorables pour une grande révolution. Par

tout l'idolâtrie était livrée au mépris; la multiplicité des dieux, dans la Caaba, avait rendu leur culte ridicule. Les discordes des conciles, la confusion des sectes divisaient et fatiguaient l'Asie et l'Afrique. Les Perses et les Romains ne s'occupaient qu'à se détruire mutuellement, et à repousser les Barbares du Nord.

L'œil perçant de Mahomet mesura son siècle; il vit que le temps de l'Arabie était venu, qu'elle pouvait, à son tour, briller parmi les grands empires, qui s'étaient successivement élevés et détruits.

La loi de Mahomet, l'*islamisme*, est renfermée toute entière dans un livre nommé l'*Alcoran*. Un moine Nestorien, appelé Sergius, aida, dit-on, le prophète à le composer; c'est ce qui peut expliquer le mélange bizarre qu'on y trouve, des doctrines juives et chrétiennes.

Suivant ce livre, « il n'a existé que six » grands prophètes, Adam, Noë, Abra» ham, Moïse, Jesus, et Mahomet, le der» nier, ainsi que le plus grand de tous. »

Le législateur des Musulmans, ménageant les chrétiens qu'il espérait séduire, montrait beaucoup de respect pour Jesus-

Christ; il ne le reconnaissait pas comme Dieu, mais il déclarait que nul autre ne s'approchait plus près que lui de la Divinité.

Dans son livre, il prétend que les juifs, qui crurent l'avoir tué, n'avaient frappé qu'un fantôme, tandis que son corps était monté dans les cieux.

L'arme de Jesus-Christ, pour vaincre les âmes, fut la douceur, et celle de Mahomet la force. Cependant l'imposteur était trop artificieux pour employer d'abord ce moyen violent; il se montra tolérant tant qu'il fut faible : tel on voit un ruisseau modeste baigner les murs qu'il renverse dès qu'il devient torrent.

Le faux prophète, dans ses premières prédications, disait n'avoir été envoyé aux hommes que pour les persuader; lorsque ses disciples formèrent une armée, devenu maître, il commanda aux consciences.

Sa loi était sévère, mais politique; par cette loi, tout infidèle, tout idolâtre participe aux honneurs, au pouvoir, aux privilèges des Arabes, s'il embrasse le culte mahométan. Il meurt, s'il prétend défen-

dre à la fois sa religion et son indépendance ; mais dans le cas où il veut garder sa foi en se soumettant au pouvoir temporel de Mahomet, ses jours, ses biens sont épargnés, il exerce en liberté son culte, et n'est obligé qu'à payer un léger tribut.

C'est à l'habileté de ce système que l'*islamisme* dut la rapidité et la facilité de ses conquêtes; le désir de partager la puissance et la fortune des Arabes vainqueurs, rendit les conversions nombreuses. Les peuples, accablés d'impôts par leurs souverains, se soumirent sans regret à un faible tribut qui leur assurait la paix, la liberté de conscience et une forte protection. Quant à la servitude, ils ne faisaient qu'en changer; aussi, partout où régnait le despotisme oriental, on ne vit que peu d'hommes braves et opiniâtres s'opposer au sceptre et au glaive de Mahomet. « Ce furent, dit à cette occasion » le célèbre Montesquieu, les tributs ex» cessifs qui donnèrent lieu à cette étrange » facilité que trouvèrent les Mahométans » dans leurs conquêtes. Les peuples, au » lieu de cette suite continuelle de vexa-

» tions, que l'avarice subtile des empe-
» reurs avait imaginée, se virent soumis
» à un tribut simple. payé aisément, reçu
» de même ; plus heureux d'obéir à une
» nation barbare qu'à un gouvernement
» corrompu, dans lequel ils souffraient
» tous les inconvéniens d'une liberté qu'ils
» n'avaient plus, avec toutes les horreurs
» d'une servitude présente. »

Mahomet prétendait recevoir successivement, dans ses cavernes, les feuilles de l'Alcoran, qu'un ange lui jetait du haut des cieux; il les enferma dans un riche étui de soie. Après sa mort, Abubeker publia ce recueil sacré, dont chaque verset est regardé par les Musulmans comme un miracle.

Au milieu d'une foule d'extravagances qui choquent dans l'Alcoran la froide raison des Européens, et qui plaisent à la vive imagination des orientaux, on trouve tous les préceptes de morale, de justice, de charité sur lesquels toutes les religions s'accordent ; car aucune, sans ces principes, ne pourrait s'établir.

Ce qu'il faut admirer dans Mahomet, c'est son habileté profonde; il grava ses

lois non seulement dans les esprits, mais dans les cœurs : c'est là le sceau du génie. Moïse, Confucius, Lycurgue, Zoroastre, Numa, Jesus-Christ et Mahomet sont les seuls legislateurs dont les institutions soient devenues des mœurs.

Le Musulman, comme le Juif, le Chinois, le Spartiate, le Romain, le Chrétien, périt plutôt que de renoncer à ses lois.

Par malheur pour l'Orient, ce nouveau culte, qui inspirait tant de fanatisme, et qui devait faire tant de conquêtes, était empreint d'un caractère funeste au progrès de la civilisation. Le flambeau des autres cultes éclaire et féconde; celui-ci brûle et dessèche; s'il porte au courage pour mériter le ciel, il inspire l'insouciance pour les biens de la terre, et dispose au mépris des lettres et des arts. En effet, dès qu'on adopte le dogme du fatalisme, à quoi servirait d'apprendre et de prévoir, puisqu'on ne peut rien éviter?

Mahomet disait « que l'Alcoran était » incréé, éternel, dicté par Dieu même, » il défiait les anges d'en imiter une seule » phrase. » Au commencement de sa

carrière prophétique, lorsqu'il s'annonça comme l'apôtre de Dieu, on lui demanda de prouver sa mission par quelques signes merveilleux. « Une religion sans mystère,
» répondit-il, n'a point besoin de pro-
» diges : la vérité fait sa force; mais je
» vous prouverai, cependant, que le
» glaive de Mahomet n'a pas moins de
» puissance que la verge de Moïse. »

Le nouveau prophète ne tarda pas à s'apercevoir qu'il se trompait, et qu'il parlerait en vain à la raison des Arabes, s'il ne frappait leur imagination par des prestiges. Bientôt l'imposteur parut faire de nombreux miracles; ses disciples crurent et croient encore qu'il guérit des malades et ressuscita des morts; ils virent l'eau jaillir de ses doigts; les chameaux lui parlèrent : une épaule de mouton lui révéla qu'elle avait été empoisonnée par un juif; mais cette révélation vint trop tard, car il en avait goûté; et depuis ce temps, il souffrit toujours des effets du venin qui abrégea probablement sa vie.

Ce qui remplit surtout les Arabes de respect et d'admiration pour lui, ce fut le rêve qu'il fit sur le mont Zara. L'ange

Gabriel lui ouvrit le cœur, en tira une goutte noire, principe du péché, et le remplit de foi et de science. Il lui amena ensuite *alborak*, animal mystérieux, monture des prophètes; cet *alborak* tenait de l'âne et du mulet : il avait une face humaine, une mâchoire de cheval et des ailes d'aigle.

Cette bête céleste lui parle, se baisse pour le recevoir sur son dos, et le mène dans le temple de Jérusalem, où il est reçu par Abraham et par Jésus-Christ. Il y trouve une échelle de lumières, par laquelle il monte au ciel; il passe entre les étoiles, globes immenses suspendus aux cieux avec des chaînes d'or, y rencontre Adam, les anges, et admire le grand coq bleu, dont la tête est si éloignée de la queue qu'il faudrait cinq cents ans pour parcourir l'espace qui les sépare. Tous les coqs de la terre répètent ses chants.

Il traverse ensuite sept cieux de diamans, d'émeraudes, de topazes, de saphirs, d'airain, d'or et d'hyacinthes; les légions des anges, les troupes de prophètes rendent hommage à Mahomet : on lui pré-

sente trois coupes, l'une de lait, l'autre de vin, la dernière de miel; il prend celle qui contenait du lait. Une voix éclatante lui dit alors : « Si tu avais choisi le vin, » tu aurais échoué dans ta grande entre- » prise. »

Enfin, il arrive au trône de Dieu, et le voit orné de cette inscription : « Il n'y » a point d'autre Dieu que Dieu, et Ma- » homet est son prophète. » L'Être suprême le touche de sa main puissante, le pénètre d'abord d'un froid aigu, le remplit après d'une force invincible, et lui apprend enfin tout ce qu'il doit enseigner aux hommes. Ce long voyage fut achevé dans l'espace d'une seule nuit.

Voilà donc, à la honte de l'humaine raison, la fable que les trois quarts du monde ont adoptée, et que tant de peuples respectent encore.

Les premiers disciples de Mahomet furent sa femme et un de ses parens. Au bout de deux ans, leur nombre ne s'élevait encore qu'à cinquante. Ses premières prédications n'eurent aucun succès. Les Koreischites l'écoutaient avec mépris; on assure qu'il confondit leur incrédulité en

coupant en deux à leurs regards la lune, que cette planète le salua, lui parla en arabe, tourna autour de la caaba, entra dans le col de sa chemise, et en sortit par sa manche.

Il recommanda au peuple de longs jeûnes, de fréquentes ablutions, lui annonça la résurrection des morts, le frappa de crainte par le tableau de son enfer, et charma son imagination par la peinture de son paradis voluptueux.

Ayant rassemblé un grand nombre de ses sectateurs dans un festin, le plus ardent de tous, le jeune Ali, déclara qu'il couperait la tête et passerait son cimeterre dans le ventre de tout homme qui douterait de la mission de Mahomet, et s'opposerait à ses desseins : le prophète, dont le règne devait être celui de la terreur et du fanatisme, choisit Ali pour son lieutenant.

Cependant Abutaleb, oncle de l'imposteur, employait tous ses efforts pour engager sa tribu à se défendre de ses artifices et de ses prestiges; mais par un reste de tendresse il apaisait la sévérité de ceux qui voulaient le condamner à mort

comme infracteur de la loi du pays, et déserteur du culte des dieux.

L'animosité des partisans de l'ancienne religion devint si vive, que Mahomet crut devoir se soustraire à leur vengeance; il se sauva : ses disciples se dispersèrent en Ethiopie.

Sur un faux bruit, croyant les esprits calmés, il revient dans ses foyers. La mort avait terminé les jours d'Abutaleb, de Cadija ; il restait ainsi sans protecteur ; ses ennemis résolvent sa mort. Averti, dit-on, de leurs desseins par un ange, il se sauve avec ses amis, Abubecker et Ali. On le poursuit, on l'atteint ; la lance d'un Arabe allait changer l'histoire du monde ; mais l'or éloigne le fer, Mahomet séduit et désarme son meurtrier ; il se réfugie à Médine. Cette fuite de Mahomet, qui eut lieu l'an 622, est l'ère sacrée des Mulsumans : on l'appelle l'hégyre.

Médine accueille le prophète ; cette ville était alors déchirée par la discorde de deux tribus, les Charegites et les Avesites, toutes deux ennemies des Koreischites ; elles se réunissent en faveur de Mahomet, lui jurent fidélité, et le

reconnaissent comme chef et comme apôtre.

Fort de leur appui il se rend à Koba, y entre en triomphe ; cinq cents fugitifs de la Mecque l'y rejoignent ; il est proclamé roi et grand-pontife : il permet aux Musulmans quatre femmes, en prend pour lui douze, sous prétexte qu'il a reçu à cet égard un privilége du ciel ; enfin il déclare une guerre perpétuelle aux infidèles, et enflamme le courage de ses guerriers par des lois à la fois militaires et religieuses. L'une règle le partage du butin, l'autre déclare que *le glaive est la clé du ciel ; qu'une nuit passée sous les armes compte plus que deux mois de prières. Celui qui périt dans une bataille*, dit le prophète, *est absous*, *les cieux lui sont ouverts; ses blessures sont éclatantes comme le vermillon et parfumées comme l'ambre.*

Dans l'espace de dix années Mahomet fit neuf siéges et livra neuf batailles. Dans un combat sanglant contre les Koreischites, Mahomet, las de voir la victoire indécise, invoqua le secours des anges, prit dans ses mains une poignée

de sable, et la jeta contre ses ennemis soudain, frappés de terreur, ils prirent la fuite.

Dans une autre bataille, Kaleb, qu'on vit dans la suite l'un des plus zélés disciples de Mahomet, et qui était alors l'un de ses plus opiniâtres adversaires, fit reculer la fortune du prophète.

A la tête d'un corps d'élite il tourna l'armée musulmane, enfonça les escadrons, et décida la victoire : Mahomet fut blessé et forcé à la retraite. Les femmes de la Mecque, furieuses comme des bacchantes, vinrent porter leur rage sur le champ de bataille, et déchirèrent avec férocité les cadavres des Musulmans.

Mahomet releva le courage de ses troupes, et rendit honneur aux morts, en les plaçant au nombre des martyrs.

Accompagné de l'intrépide Ali, il remporte une victoire éclatante, et met en fuite dix mille Arabes. Il porte ensuite ses armes contre les Juifs, réussit à les vaincre, mais non à les convertir, et leur jure depuis ce moment une haine éternelle.

La fortune et l'enthousiasme accroissaient

continuellement ses forces ; la Mecque seule lui résistait avec opiniâtreté. Comptant plus, pour la réduire, sur l'artifice que sur la violence, il propose une trève et obtient d'entrer dans la ville en pélerin, pour rendre hommage à la Divinité dans le temple de la Caaba. Sa feinte humilité, la douceur de son éloquence et son ardente dévotion édifient le peuple; une partie de la multitude se déclare pour lui. Kaleb et Amrou abandonnent l'idolâtrie; il sort avec eux, et revient bientôt au pied des remparts, suivi de dix mille soldats. Tous les vœux l'appellent, un petit nombre d'incrédules parlent vainement de résister et de combattre; enfin Abu-Sophian, gouverneur de la ville, se voit contraint d'en apporter les clés au vainqueur.

Après de si longues haines on s'attendait à un massacre ; Mahomet prouva qu'il savait régner, il pardonna. Quarante victimes seules furent immolées à sa vengeance. Il renversa trois cent soixante idoles de la Caaba, et la Mecque embrassa l'islamisme.

Mahomet ne laissa point ses guerriers

s'amollir par le repos, il acheva la conquête de l'Arabie. Les débris de ses ennemis vaincus s'étant rassemblés lui tendirent un piége; il tomba dans une embuscade, et se vit entouré de glaives menaçans. Ses troupes découragées se débandaient; l'intrépide Mahomet, par des prodiges de valeur, réchauffe leur zèle, échappe à un péril certain, rétablit le combat, ramène la victoire, et revient dans sa capitale en triomphe, avec six mille captifs, et un butin composé de vingt-quatre mille chameaux, quarante mille moutons et quatre mille onces d'argent.

La conquête de l'Arabie, toutes les tribus réunies en un seul peuple, et la domination paisible des déserts, ne suffisaient pas à l'ambition de Mahomet. Méditant la conquête du monde, il écrivit à tous les princes de l'Orient, pour les inviter à reconnaître sa mission, son culte et sa loi.

Cosroës renvoya son ambassadeur avec mépris. Le prophète lui écrivit une lettre menaçante, lui annonçant la destruction prochaine de son empire. Bientôt les

victoires d'Héraclius parurent accomplir cette prédiction. Ayant reçu par un avis secret la nouvelle de la mort du roi de Perse, il l'apprit à son peuple, en disant qu'il la tenait d'un ange; et lorsque l'événement l'eut confirmé, aucun incrédule n'osa plus douter de ses révélations.

L'empereur d'Orient accueillit favorablement l'ambassadeur de Mahomet. Les Arabes prétendent même qu'Héraclius crut à la mission du prophète, et conclut un traité avec lui. Quoi qu'il en soit, cette bonne intelligence dura peu ; un lieutenant de l'empereur, gouverneur de Bostra, fit assassiner un envoyé de Mahomet. Le prophète déclara la guerre aux Romains; ceux-ci furent vaincus près de Muta, dans une bataille que leur livrèrent les Arabes.

On peut juger par le commencement de cette lutte, qui dura huit siècles, du fanatisme héroïque que le culte de Mahomet inspirait à ses disciples. Au milieu de la mêlée, Janfar perd la main droite, qui tenait l'étendart sacré ; il le saisit de la gauche, la perd encore, et serre entre ses bras le drapeau jusqu'au mo-

ment où cinquante blessures le renversent sur la foule des morts.

Le bouillant Kaleb relève l'étendart, renverse tout ce qui s'oppose à ses coups, enfonce les Romains, les poursuit, en fait un affreux carnage, et se voit nommé général par l'acclamation unanime des Musulmans vainqueurs.

Mahomet, souverain absolu de toutes les contrées qui s'étendent de l'Euphrate à la mer Rouge, conserva jusqu'à l'âge de soixante trois ans, malgré de fréquens accès d'épilepsie, et les effets du poison qu'on lui avait donné, la force de son corps et la vigueur de son génie. Une fièvre, qui dura quatorze jours, termina sa vie le 7 de juin 642.

Peu d'heures avant d'expirer, il parut à la tribune, qui était à la fois sa chaire et son trône. « Si j'ai puni injustement » quelqu'un, dit-il, je me soumets au » fouet par représailles : si j'ai souillé » l'honneur d'un Musulman, qu'il pro- » clame ma faute : si je l'ai dépouillé, que » mon bien acquitte le capital et l'inté- » rêt. » Un seul des assistans se plaignit, et fut satisfait.

Il affranchit ses esclaves, régla ses funérailles, et désigna pour son successeur, suivant le rapport de quelques historiens, Ali, et selon d'autres, Abubecker.

Il recommanda trois choses principales à ses disciples, de *s'adonner à la priére, de chasser d'Arabie tous les idolâtres, et d'accorder les priviléges des vrais croyans à tous les hommes, de quelque pays qu'ils fussent, qui embrasseraient l'islamisme.*

Enfin il déclara que l'ange Gabriel lui était venu dire adieu, et il rendit le dernier soupir sur le sein d'Aischa, la plus chérie de ses femmes.

Ses dernières paroles furent celles-ci : » Dieu, pardonnez-moi mes péchés; je » vais rejoindre mes concitoyens qui sont » au ciel.

C'est ainsi que se termina la carrière de cet homme extraordinaire, qui, le sabre à la main, à la tête de quelques Arabes, imposant aux hommes un seul Dieu, un seul maître, un seul prophète, recommandant l'aumône, professant la pauvreté, traitant en frères ceux qui adoptaient ses dogmes, et en tributaires ceux

qui refusaient d'y croire, fonda en peu d'années, à la lueur des torches du fanatisme, le plus grand et le plus formidable empire du monde.

La puissance de ses successeurs fit des progrès toujours croissans tant qu'ils réunirent dans leurs mains le pouvoir spirituel et temporel; ils conservèrent cette double magie jusqu'au milieu du dixième siècle; mais à cette époque, quelques guerriers audacieux ayant usurpé le sceptre, les kalifes, vicaires de Mahomet, ne gardèrent plus que le pouvoir pontifical. Il se réduisit à décider les questions relatives aux dogmes; on leur laissa le stérile honneur d'être nommés les premiers dans les prières. Enfin, au milieu du treizième siècle, lorsque les Tartares se rendirent maître de Bagdad, ils abolirent la dignité souveraine de kalife. Le muphti, qui les remplaça, ne fut que le ministre du culte; et l'on pourrait regarder cette époque comme celle du commencement de la décadence des Musulmans; car tout empire prépare son affaiblissement et sa chute dès qu'il s'éloigne

du principe qui a fondé sa force et sa grandeur.

Le prophète ne laissait point d'enfans mâles; Ali, son parent, son gendre, le plus enthousiaste de ses disciples, le plus bouillant de ses guerriers, paraissait digne de le remplacer : mais Abubecker, beau-père de Mahomet, et qui avait le premier embrassé son culte, fut élu kalife; sa vieillesse lui valut les suffrages d'Omar et d'Othman, les plus puissans des Arabes qui espéraient régner après lui.

Cette première querelle pour le trône devint dans la suite la cause d'un grand schisme et de sanglantes guerres entre les Turcs et les Persans. Ceux-ci soutiennent encore qu'Ali, mari de Fatime, fille de Mahomet, était le souverain légitime. C'est selon eux au mépris des lois divines et des droits sacrés des Fatimites, que les trois premiers kalifes et les princes de la dynastie des Ommiades ont régné; au reste, Abubecker justifia par son activité, par son zèle fanatique et par la rapidité de ses exploits, le choix de ses partisans.

Cent vingt-quatre mille Musulmans

se réunirent sous son drapeau. Après avoir fait reconnaître son autorité dans toute l'Arabie, voulant profiter des troubles qui agitaient la Perse depuis la mort de Siroës, il entra dans l'Irac, c'était l'ancienne Chaldée. Quelques princes arabes, nommés Mundar, y avaient fondé un petit royaume qui relevait du roi de Perse. La fille de Cosroës, Arzounidoch, régnait alors; elle envoya une nombreuse armée contre les Mahométans, sous les ordres de Mahran. Ce général livra bataille aux Musulmans, ils le défirent complétement, et le tuèrent : les Perses, attribuant leur malheur à la reine, la déposèrent. Trois princes qui lui succédèrent éprouvèrent le même sort; enfin Ildesgerde, fils du célèbre Sarbar, fut porté au trône par les vœux unanimes des grands et du peuple; il régna vingt ans : mais quoiqu'il combattît avec courage, il fut constamment vaincu par Kaleb et par les Mahométans.

Une autre armée Musulmane avait été envoyée par le kalife en Syrie, sous les ordres d'Obéïda. Héraclius chargea l'un de ses lieutenans, Sergius, de les repousser; mais ses efforts furent vains, la tactique

romaine ne put résister au courage invincible des Arabes ; la veuve de Mahomet, Aischa, exerçait une grande influence sur le kalife, son père; elle fit donner le commandement de l'armée de Syrie au fameux Amrou : il se rendit maître de Gaza. Kaleb assiégea Bostra, la prit, et marcha sur Damas : le génie d'Héraclius semblait éteint par celui de Mahomet.

Ce prince, naguère si belliqueux, au lieu de défendre son empire, donna l'exemple du découragement, il s'éloigna de Damas et se retira dans Antioche. Son frère Théodore, réunissant toutes ses troupes, livra bataille à Kaleb, près de Gabata, l'étendart du prophète mit en fuite les aigles romaines.

Par les ordres d'Héraclius une nouvelle armée vint s'opposer à la marche des vainqueurs. Enhardie par ce secours, la garnison de Damas fit une sortie, tailla en pièces un corps ennemi, enleva dans leur camp un grand nombre de femmes sarrasines, et se mit en marche pour rentrer dans la ville avec ses trophées.

Le général romain Pierre, qui commandait cette troupe, employa la violence

pour outrager la pudeur de Kaula, sa prisonnière, et femme d'un chef sarrasin, mais il ne tarda pas à se convaincre que les Musulmanes étaient aussi fières et aussi braves que leurs époux. L'intrépide Kaula repousse avec vigueur cette offense, saisit un cimetère, les autres femmes suivent son exemple, toutes s'arment de lances, se rangent en masse, se serrent dos à dos, résistent vaillamment au glaive d'une foule de Romains qui les entouraient ; la résistance opiniâtre de ces guerrières rendit le combat si long, que Kaleb eut le temps d'arriver à leur secours ; il paraît, enfonce les Romains et tue leur général Pierre.

Peu de temps après *, Théodore livra aux Sarrasins, près des murs d'Ainadin, une bataille qui dura deux jours : à la fin du premier, la victoire étant indécise, Théodore propose une trêve pendant laquelle il dresse à Kaleb une embûche dans le dessein de l'assassiner. Cette perfidie découverte, redouble la fureur des Sarrasins, ils enfonçent l'armée romaine, la

* An 634.

forçent à la retraite, la poursuivent, et en font un grand carnage.

Théodore, ralliant ses débris, veut encore tenter le sort des combats, près d'Emèse, mais les soldats romains méprisent ses ordres, refusent de servir sous lui, se révoltent, et proclament empereur un officier nommé Baane : une troupe fidèle accompagne Théodore dans sa retraite, et par sa défection affaiblit l'armée. Les Sarrasins profitent de ces discordes, attaquent impétueusement l'armée de Baane, et la taillent en pièces. Cet usurpateur d'un moment courut cacher sa honte dans les déserts de Sinaï, où il se fit moine.

Le siége de Damas continuait, Thomas, gendre d'Héraclius, défendait la ville avec courage, mais la trahison d'un prêtre nommé Josias en ouvrit la nuit les portes à Kaleb. Le général arabe en chassa tous les habitans qui refusèrent d'embrasser l'islamisme ou de payer un tribut.

Implacable dans son triomphe, il fit poursuivre les fuyards, qui furent presque tous massacrés, ainsi que Thomas,

leur chef. Lorsque le faible Héraclius apprit la perte de Damas, il s'écria : « C'en » est fait de la Syrie. » Ce prince, qui ne savait plus ni régner en empereur, ni mourir en soldat, sortit d'Antioche, et partit pour Constantinople.

Le jour même où la prise de Damas ajoutait tant d'éclat à la puissance des Sarrasins, le kalife Abubecker mourut *. Trompé le premier par Mahomet, il était de bonne foi apôtre de l'islamisme; les Musulmans le regrettèrent : ils admiraient sa piété, sa justice et son humble simplicité, autant que la fierté de son courage. Sous son règne, les Sarrasins avaient conquis quatre riches provinces; on ne trouva chez lui, pour tout trésor, que quarante écus.

Les Arabes, comme les anciens Romains, respectaient alors la pauvreté; elle donne une âpre vigueur qui, dans tous les temps, triomphe de la mollesse et du luxe. L'or de l'Asie était tombé devant le fer de Rome, et la pourpre romaine s'humilia devant les rustiques

* An 634.

toisons qui couvraient les sauvages habitans du Nord.

Abubecker, dans ses derniers momens, désigna Omar pour son successeur. Celui-ci refusait cet honneur, disant : « La gloire » me suffit, je n'ai pas besoin de cou» ronne. » « Cela peut être, répondit le » calife ; mais elle a besoin de vous. » Omar obéit. Monté sur le trône du chef des Croyans, il prit le titre de prince des fidèles, ou d'Emir *Almoumenin ;* les chrétiens, défigurant ce nom, en firent depuis celui de *Miramolin*. Kaleb, longtemps rival d'Omar, prévit sa disgrâce, et s'y résigna ; il fut destitué, et ce guerrier farouche, qu'on nommait l'Attila musulman, trop religieux pour résister aux ordres du pontife roi, descendit, sans murmurer, de la dignité de général aux emplois les plus subalternes, qu'il était certain d'illustrer par son cimeterre redoutable et par sa bravoure enthousiaste.

Cependant Héraclius attribuait ses revers non à leur vraie cause, à sa faiblesse, mais aux divisions qui régnaient parmi les chrétiens ; il prévit la chute prochaine de Jérusalem ; son zèle religieux ne s'était

pas refroidi comme son courage. Il se rendit dans la ville sainte, y prit la vraie croix, et, pour la dérober aux outrages des Sarrasins, il l'envoya à Constantinople. C'était annoncer au peuple de nouvelles défaites, et les rendre plus certaines encore.

Le souvenir de son ancienne gloire lui rendait plus amer le sentiment de sa honte présente. Arrivé près de la capitale, il s'arrêta longtemps dans une maison de plaisance, n'osant reparaître vaincu sur le théâtre de ses triomphes. Là, il reçut l'avis d'une conjuration tramée contre ses jours. Dès qu'on devient faible, on ne tarde pas à être cruel; sur un simple soupçon, croyant son frère et son neveu coupables, il les fit mutiler et les exila. Cependant, pressé par les instances du sénat, il fit jeter un pont de bateaux sur le Bosphore, traversa furtivement sa capitale, et rentra en fugitif dans son palais, à la faveur des ombres de la nuit.

Sa renommée, expirante dans l'Orient, vivait encore dans le Nord. Cuprat, roi des Bulgares, conclut avec lui un traité d'alliance, et chassa les Abares, qui me-

naçaient les frontières de l'empire. Mais rien n'arrêtait les progrès des Sarrasins; leurs armes ravageaient la Syrie et la Phénicie. Le pillage pouvait amollir leurs mœurs, qui faisaient leur force. Omar, par sa rigueur, affermit leur foi, leur discipline et leur courage; il punit sévèrement quelques Musulmans qui avaient bu du vin à Damas. Le lieutenant du kalife, Abu-Obéida, avait accordé aux infidèles des trèves pour recevoir d'eux des tributs; Omar lui reprocha publiquement cette honteuse faiblesse : plusieurs villes de Syrie, et entre autres Balbeck, ainsi qu'Emèse, tombèrent sous les armes des Arabes.

Ce torrent dévastateur menaçait l'empire d'une ruine prochaine. Réveillé par ce danger imminent, Héraclius rassemble toutes les forces de l'Asie et de l'Europe, il en donne le commandement à un général estimé, nommé Manuel. Omar, instruit que cent vingt mille Romains marchent contre les Musulmans, monte en chaire, appelle aux armes tous les fidèles, et envoie de nombreux renforts en Syrie. Bientôt les armées furent en présence;

Manuel, avant de combattre et de livrer les destinées de l'empire aux chances d'une bataille voulut tenter la voie des négociations. Dans la conférence qui eut lieu entre les généraux, Manuel vit avec surprise les Musulmans s'asseoir sur la terre, et refuser les siéges qu'on leur offroit : « D'où vient votre étonnement, dit Kaleb? » Ce gazon émaillé de fleurs est le siége » que Dieu nous a donné, et surpasse en » richesses les trônes les plus magnifiques » des chrétiens. »

Les Sarrasins voulaient conquérir, dominer et convertir; les Romains ne pouvaient ni ne voulaient se soumettre ; la conférence fut rompue, et des deux côtés on courut aux armes, pour décider par le fer, dans les plaines d'Yarmouze, cette grande querelle.

C'est aux époques héroïques des nations qu'on voit toujours l'intérêt privé disparaître devant l'intérêt public. Le général des Musulmans, Abu-Obéida, savait que Kaleb lui était supérieur en talens : sacrifiant son amour-propre à l'amour de la patrie, il lui remit le commandement de l'armée, se plaça en arrière à la tête de la

réserve, avec le drapeau jaune de Mahomet, et là, entouré de femmes sarrasines, il ne s'occupait qu'à exciter l'ardeur des braves et à empêcher la fuite des faibles.

La mêlée fut longue, affreuse; le désir de soutenir la gloire romaine animait une armée, l'autre combattait avec la fureur du fanatisme : la victoire demeura incertaine pendant deux jours; cependant l'adresse des archers chrétiens faisait pencher la fortune du côté des Romains; leurs traits, leurs flèches avaient privé de la vue sept cents des Musulmans les plus braves. Les Arabes, découragés, commençaient à plier; tout à coup les femmes sarrasines s'élancent en foule, sous les ordres de Kaula, se jettent au milieu des dangers, se placent à la tête des Musulmans, leur reprochent leur lâcheté, et raniment leur courage par leur exemple.

L'intrépide Kaula est blessée et renversée; une autre femme, Oséira, la sauve de la mort, en tranchant la tête du Romain qui la frappait. Le combat recommence partout avec acharnement; tandis que le succès restait encore dou-

teux, un soldat chrétien, dont un officier romain avait outragé la femme, se concerte avec les Sarrasins, trompe Manuel par un faux rapport, et lui indique un gué par lequel il peut, dit-il, tourner les ennemis.

Le général tombe dans le piége, il est attaqué à l'improviste; les plus braves de ses guerriers sont noyés dans le fleuve; cet échec décide la victoire; les Romains, enfoncés de toutes parts, prennent la fuite, et laissent cent mille hommes sur le champ de bataille : les Musulmans n'en perdirent que cinq mille *. Manuel, prisonnier, fut conduit à Damas, où on l'assassina.

Les vainqueurs marchèrent contre Jérusalem et l'investirent; tous ces guerriers fanatiques s'écriaient : « Entrons dans la » terre sainte que Dieu nous a destinée. »

Vainement le patriarche Sophrone s'efforça de détourner leurs armes en les conjurant d'épargner une ville sacrée. « C'est » parce qu'elle est sacrée, dit Kaleb, c'est » parce qu'elle est le tombeau des pro» phètes que nous sommes plus dignes que » vous de l'occuper. »

* An 635.

Sophrone consentit à capituler; mais il ne voulut traiter qu'avec le kalife. Omar vint rejoindre l'armée; ce fier conquérant de l'Asie augmentait sa gloire en la revêtant de la simplicité d'un humble pélerin. Il montait un chameau, chargé de deux sacs, qui contenaient de l'orge, du riz et des fruits; devant lui, on avait placé une outre remplie d'eau, et derrière un grand plat de bois.

Deux ou trois domestiques le suivaient; il prenait avec eux ses repas modestes. Apercevant sur la route quelques Sarrasins vètus de robes de soie, il les fit traîner dans la boue.

Sa tente, comme celle d'un Arabe vulgaire, n'était couverte que de peaux de chameaux.

On n'y voyait d'autres siéges que la terre.

Le kalife promit aux habitans de Jérusalem la vie et la liberté du culte, ainsi que la conservation de leurs églises, mais il leur défendit tous signes extérieurs, les croix, les cloches; leur interdit le prosélitisme, les soumit à porter un habit distinctif, leur défendit de parler l'arabe, de

porter des armes, les assujétit à un tribut, et les força de reconnaître son autorité souveraine.

Omar entra, au mois de mai 638, dans Jérusalem, accompagné du patriarche, et après ce triomphe éclatant sur la croix, il marcha contre Alep, s'en empara, et assiégea Antioche.

Nestorius, général romain, défendit vaillamment la capitale de la Syrie, mais enfin, dans une sortie, ses troupes ayant été taillées en pièces, la ville tomba au pouvoir du vainqueur *.

Dans le même temps, Amrou attaquait Cézarée; le jeune prince Constantin, après avoir demandé vainement la paix, lui livra bataille et la perdit. Les Arabes se rendirent maîtres de Cézarée, de Tyr et de Tripoli; ainsi, toute la Syrie fut conquise en six années.

La soumission de cette vaste contrée ne la fit point jouir du repos qu'elle espérait; le fléau de la peste, succédant à celui de la guerre, y exerça d'affreux ravages; cette contagion fit périr vingt-cinq

* An 638.

mille Musulmans. Le vaillant Kaleb leur survécut peu. Les Sarrasins conquirent ensuite la Mésopotamie : l'accroissement de leur puissance augmentait leur ambition comme leurs forces; le prosélitisme grossissait sans cesse leurs armées. Le plus rapide propagateur d'un culte est un glaive triomphant.

Omar ne cherchait qu'un prétexte pour porter l'Alcoran et ses armes en Egypte. Le plus mauvais des conseillers, la peur, poussa le patriarche Cyrus à lui offrir l'occasion qu'il désirait; dans l'espoir d'éviter l'invasion il l'appela, en promettant au kalife une forte somme d'argent, qu'il lui fut impossible de rassembler.

Amrou, pour se venger de ce manque de foi, entre en Egypte; et, quoi qu'il ne commandât que quatre mille Arabes, il met en fuite deux armées romaines. Cyrus, égaré par ses frayeurs extravagantes, compromet la dignité impériale, en offrant pour femme au calife une fille de l'empereur : un refus hautain ne lui laissa que la honte de cette proposition ridicule. Péluse et plusieurs villes se rendent; Alexandrie est assiégée; le patriar-

che menace Amrou du courroux de Dieu et de la vengeance des Romains. Le fier Arabe, étendant sa main vers la colonne de Pompée, répond grossièrement au pontife : « Nous ne sortirons d'Egypte que » lorsque tu auras avalé ce monument. » La résistance d'Alexandrie dura quatorze mois.

Héraclius voyait avec désespoir un peuple nomade, n'aguère obscur et presque ignoré, détruire sa gloire, effacer sa puissance et renverser l'empire; il n'était pas plus heureux en Occident : la jeunesse d'Adaloald, roi des Lombards, donnait aux Romains quelque espoir de l'attaquer avec succès; mais Théodelinde, sa mère, sut maintenir habilement son autorité.

Quand elle mourut, son fils, déposé par les grands, se réfugia chez l'exarque. Arioald s'empara de son trône; l'exarque, au lieu de profiter de ces troubles, ne soutint pas le roi détrôné : bien plus, corrompu par l'argent d'Arioald, il fit assassiner le duc de Frioul, qui s'était armé contre l'usurpateur.

Héraclius, voyant l'Espagne enlevée pour jamais à son sceptre, l'Italie pres-

que toute entière sous la domination des Lombards; la Syrie, la Palestine, la Phénicie conquises par les Musulmans, et Alexandrie au moment de tomber dans leurs mains, mourut accablé de remords et de chagrins.

Il avait régné trente ans; ses premiers exploits ressucitèrent la gloire de l'empire romain; mais les qualités les plus brillantes deviennent inutiles lorsqu'elles ne sont pas soutenues par la force du caractère. Héraclius jeta un vif éclat tant qu'il fut favorisé par la fortune, mais il ne sut point lutter contre sa rigueur; et ce conquérant, dont le sceptre paruld d'abord si puissant et le glaive si redoutable, abattu par le malheur, tomba sans gloire, ne laissant après lui qu'une renommée ternie et un trône brisé.

Son premier fils, Héraclius Constantin, né d'Eudocie, avait vingt-huit ans; Héracléonas, fils de Martine, était âgé de dix-neuf. L'empereur, au moment d'expirer, décida qu'ils régneraient tous deux sous la tutelle de l'impératrice Martine *.

* An 641.

CONSTANTIN III. HÉRACLÉONAS. CONSTANT II. *

Les limites de l'Empire se rétrécissaient tous les jours, et plus il s'était abaissé, plus les empereurs avaient élevé leur pouvoir. On ne consultait plus, pour donner le sceptre, ni le sénat, ni l'armée, on se contentait seulement, pour la forme, de rassembler la multitude, de lui faire quelques promesses, de lui lire les dernières volontés du prince qui venait de mourir, et de lui montrer son nouveau maître.

Mais le despotisme affaiblit sa base en s'élevant; bientôt il n'a plus pour appui que la roue mobile de la fortune; et dès qu'elle chancelle il tombe sans secours, parce qu'il existait sans soutien.

Après la mort d'Héraclius, l'impératrice Martine convoque le peuple, fait lire en sa présence le testament de son époux, et déclare qu'en vertu de cet acte, les deux princes vont régner sous sa protection. Elle s'attendait à des accla-

* An 641.

mations, elle n'entend que des murmures : partout on s'écrie qu'on ne peut opposer aux terribles Arabes une impératrice et un enfant ; qu'il faut éviter les malheurs de la Perse, qu'une faible reine a laissé envahir par les Musulmans ; et que les Romains, accoutumés à saluer du nom d'empereur un général victorieux, s'aviliraient en se laissant gouverner par une femme. Tel est le peuple : servile dans les temps de prospérité, et séditieux dans les jours de revers.

Martine, dont le dessein était d'abord, dit-on, de régner seule, se voit forcée d'appeler les princes ; elle désirait au moins qu'on choisît pour empereur son fils Héracléonas, qu'elle était certaine de gouverner. Mais le peuple préféra et proclama le fils d'Eudocie, Constantin, que déjà l'on avait vu plusieurs fois signalant son courage à la tête des armées.

Les fatigues de la guerre avaient affaibli la santé et le caractère de ce prince ; il donna sa confiance au trésorier de l'empire, Philagre, homme cupide qui l'égara par de funestes conseils. Il fit déterrer son père Héraclius, afin de prendre dans

son tombeau une couronne d'or qu'on y avait déposée; il força le patriarche Pyrrhus à rendre une forte somme d'argent remise entre ses mains pour l'entretien de l'impératrice; ces premiers actes de son règne inspirèrent au peuple, pour le monarque, autant de crainte que de mépris.

Il avait deux fils, Constant et Théodose. Philagre lui conseilla de les recommander à la bienveillance des armées. Valentin, écuyer de Philagre, fut chargé de cette mission. Dans toutes ces démarches on voyait avec peine une faiblesse, prélude ordinaire de la tyrannie, et présage presque certain pour les peuples des plus grands malheurs. Mais Constantin n'eut pas le temps de justifier ces craintes ou de réparer ces erreurs. Après trois mois de règne il mourut. On crut généralement que Martine et Pyrrhus l'avaient empoisonné.

Héracléonas, dirigé par sa mère, s'empare du trône, gagne la garde par des largesses, et renvoie dans Alexandrie le patriarche Cyrus, qu'Héraclius avait déposé pour le punir de sa lâche conduite

avec les Arabes. Philagre fut exilé à Ceuta en Afrique.

Cependant Valentin rappelait aux armées les droits des fils de Constantin; elles se révoltèrent en leur faveur : et le peuple de cette province, informé de leur rébellion, se souleva, exigeant à grands cris que l'on cédât le sceptre à Constant : la garde veut en vain résister. La multitude armée se répand dans les rues, parcourt la ville en fureur, menace le palais, livre la cathédrale au pillage. L'impératrice, tremblante, consent à couronner Constant, et le patriarche Pyrrhus fuit en Afrique.

Valentin arrive à la tête des troupes, lève le masque et découvre ses ambitieux projets; il avait paru d'abord ne s'armer que pour remettre Constant sur le trône ; mais il exige alors qu'on le nomme lui-même césar, et qu'on lui donne le commandement de la garde : Martine et son fils eurent la faiblesse d'y consentir.

Cette lâcheté ne fit que rendre leur perte plus certaine et plus prompte. Valentin, car Constant, âgé de onze ans,

n'avait que le titre d'empereur, Valentin fit arrêter Martine et Héracléonas; il les accusa d'empoisonnement, le sénat les jugea et les condamna. La mère et le fils furent cruellement mutilés; ils terminèrent leurs jours dans l'exil et dans l'obscurité.

La régence de Valentin fut pour l'empire une époque de honte et de revers. Il ne jouit pas longtemps du titre de césar. Aspirant à celui d'empereur il excita, trois ans après, une émeute populaire, et y périt égorgé par la garde de son pupille.

CONSTANT SECOND *.

Un grand désastre signala la première année du règne de Constant. Amrou, lieutenant du kalife Omar, se rendit maître de toute l'Egypte, et s'empara d'Alexandrie. Il trouva dans cette ville des trésors immenses, quatre mille palais, autant de bains publics, quatre cents cirques, douze mille jardins.

* An 641.

Au milieu de sa nombreuse population on comptait quarante mille Juifs qui nourrissaient le fisc par de riches tributs; on en exigea un de deux ducats, que paya chaque Israëlite : par ce moyen, ils rachetèrent leur vie, leurs propriétés, et la liberté de leur culte.

Ces immenses richesses rendirent les conquêtes des Musulmans plus rapides; ils ne les dépensaient que pour entretenir leurs armées nombreuses, et pour orner leurs mosquées. La religion faisait à chaque Musulman un devoir de rester pauvre, le luxe public était le seul qu'ils connussent : tout se prodiguait alors pour la foi, pour la gloire, pour la patrie, et rien pour les individus.

Amrou voulait protéger les lettres, et sauver la bibliothèque d'Alexandrie; elle était composée de cinq cent mille volumes. Il consulta le kalife; le farouche Omar répondit : « Si ces livres ne contiennent que ce qu'on trouve dans » l'Alcoran, ils sont inutiles; s'ils renferment des choses qui lui soient contraires, ils sont dangereux; ainsi, fais» les brûler. » Amrou obéit à regret; ce

trésor des sciences antiques chauffa pendant plusieurs mois les bains d'Alexandrie, et ce fut ainsi que le fanatisme d'un Arabe éteignit les lumières de l'ancien monde *.

Amrou fit nétoyer le canal d'Adrien, et le rendit navigable. La peste de l'Egypte, ajoutée à celle de la Syrie et de la Palestine, jeta l'empire dans une profonde consternation. Constant implora vainement les conseils du sénat. Lorsqu'autrefois, décoré par la victoire, Marc Aurèle rendait à ce corps auguste la liberté des discussions, il inspirait un juste respect. Mais un faible despote dépouillé, qui demandait tardivement conseil, n'excitait qu'une pitié ressemblante au mépris.

D'un autre côté, les Lombards faisaient de continuels progrès ; ils s'emparèrent de Gênes, mirent en fuite l'exarque Platon, prirent Savone, et se rendirent maîtres de toute l'Italie jusqu'aux Alpes.

Leur roi, Rotharis, fameux par ses exploits, devint encore plus célèbre par l'abolition du droit romain, et par l'éta-

* An 642.

blissement du code lombard. Ce code s'étendit dans l'Occident; les Normands l'adoptèrent. De nos jours, dans le royaume de Naples, plusieurs de ses dispositions étaient encore en vigueur.

Jusque-là, les Lombards n'avaient été régis que par des coutumes et des traditions, Rotaris publia, en 643, son code, dans le dessein d'imiter Dagobert, qui avait rassemblé pour la France les lois des Allemands, des Francs et des Bavarois; le droit féodal européen tire son origine du droit Lombard. Les nobles, les magistrats, le clergé discutaient les lois proposées par le roi, et si l'on en croit quelques historiens, les députés du peuple étaient alors admis dans les assemblées.

Après la mort d'Ayon, duc de Bénévent, Rodoald, son successeur, étendit les possessions des Lombards. Peu de temps après, Grimoald, son frère, le remplaça; ce fut lui qui, dans la suite, s'empara du sceptre de Milan, en détrônant Pertharit.

Le héros des Musulmans, le conquérant de la Syrie, de la Mésopotamie, de l'Egypte, de la Lybie et de la Perse jus

qu'à l'Oxus, le célèbre Omar, périt l'an 644, sous le poignard d'un esclave. Il avait pris, dit Cantemir, trente-six mille villes ou châteaux; détruit quatre mille temples idolâtres ou chrétiens. Il fonda ou rebâtit quatorze cents mosquées. Selon les Mahométans, le bâton d'Omar était plus redoutable que l'épée de ses successeurs; il ne voulut pas laisser le trône à ses enfans: « c'est bien assez pour ma » famille, disait-il, qu'un de ses membres » ait un aussi grand compte à rendre à » Dieu. »

Six commissaires, revêtus de ses pouvoirs, choisirent pour calife Othman, guerrier célèbre, et que Mahomet avait éloigné du trône parce qu'il préférait les intérêts de sa famille à ceux de l'Etat. Sous son règne, les Musulmans achevèrent la conquête de la Perse.

Saad, héros sarrasin, avait gagné, à vingt lieues de Babylone, la fameuse bataille de Cadésie, contre Rustan général d'Ildesgerde; Rustan disputa trois jours la victoire. Le roi de Perse, vaincu, s'enfuit dans le Korassan; les Arabes s'emparèrent, à Modin, de ses trésors; Saad

poursuivit l'infortuné Ildesgerde, qui chercha un asile dans le Turkestan.

Cependant le brave Rustan, illustrant son malheur, appelle aux armes tous les Perses, et à la tête d'une armée innombrable, et qu'il avait été impossible d'organiser, tente un dernier effort pour sauver la monarchie. Les deux armées se rencontrent près de Nahavend; les Arabes nommèrent cette bataille *la victoire des victoires;* au premier choc, les Sarrasins sont d'abord enfoncés, leur général Nooman est tué; son lieutenant, Godaïfa, rétablit le combat; après une longue résistance l'armée persanne fut taillée en pièce.

Ildesgerde resta caché cinq ans dans un désert; un prince turc, nommé Turkhan, à la tête de six mille hommes, vient lui offrir de le replacer sur son trône; l'orgueil des rois est plus constant que leur fortune; ce vice survit souvent à leur pouvoir. Ildesgerde reçut avec hauteur les offres du chef d'une horde barbare; Turkan, irrité de ses mépris, se range parmi ses ennemis, se déclare Mahométan, et lui fait tranche la tête; avec elle tomba l'antique empire des Perses

qui devint une province des califes *. Pérose, fils d'Ildesgerde, se retira chez les Chinois. L'empereur l'accueillit, le nomma capitaine de ses gardes, et lui promit des secours pour reconquérir la Perse ; mais il n'osa ou ne put tenir sa promesse. Bientôt la race des rois persans s'éteignit par la mort de Pérose et de son fils.

Othman justifia, par ses fautes, les reproches de Mahomet ; lorsque les généraux Arabes avaient remporté des victoires, il les remplaçait par son frère Abdalla, qui venait en recueillir l'honneur et le fruit. Après la fuite d'Ildesgerde, Abdalla vint commander dans la Perse, le kalife l'envoya ensuite dans l'Egypte conquise, et ne tarda pas à s'en repentir.

Manuel, général romain, trompant sa vigilance, rentra dans Alexandrie. L'invincible Amrou répara cet échec, et reprit cette capitale ; l'injuste Othman laissa cependant le gouvernement de l'Egypte à Abdalla, et se rendit ainsi odieux aux Sarrasins.

Bientôt on sut que, méprisant la fai-

* An 651.

blesse de l'empereur d'Orient, le patrice Grégoire s'était rendu indépendant en Afrique. Cette défection donna l'espoir au kalife de conquérir Carthage, il y envoya quarante mille Arabes sous les ordres d'Abdalla; Grégoire, à la tête de cent vingt mille Romains, lui livra bataille près de Yacoubée : elle dura tout un jour sans résultat décisif; la fille de Grégoire, montrant le même courage que fit briller autrefois Clélie, combatit avec valeur au premier rang des légions. Le faible Abdalla était resté dans sa tente, loin du bruit des armes, parce qu'on lui avait dit que Grégoire promettait seize cent mille francs et la main de sa fille à celui qui lui apporterait la tête du chef des Arabes. Enfin, il prit le parti de mettre aussi la tête de Grégoire à prix. Pendant plusieurs jours le combat se renouvela avec fureur, mais dans un dernier choc, Grégoire ayant été tué d'un coup de lance, les Africains découragés cédèrent la victoire et prirent la fuite; la belliqueuse fille du patrice tomba dans les fers de Zobéir, lieutenant d'Abdalla *.

* An 648.

Cette même année le Sarrasin Moavia fit une descente dans l'île de Chipre, en enleva les habitans et les réduisit à l'esclavage.

Loin d'être réveillé par ses revers, et par la chute de l'Afrique, l'empereur Constant ne s'occupait qu'à protéger l'hérésie des Monothélites; il publia en leur faveur un édit qu'on nomma *type de Constant.* Le patriarche Pyrrhus se rendit à Rome pour abjurer l'hérésie, mais l'exarque de Ravenne le força très-vite à se rétracter : le pape Théodore excommunia le patriarche; Martin, parvenu au trône pontifical, rassembla dans Rome un synode de cent cinq évêques : ils condamnèrent l'hérésie et l'édit de l'empereur.

Cependant les Sarrasins, qui ne s'amusaient point encore à disputer sur la foi, continuaient à propager leurs dogmes par le glaive. Abdalla se rendit maître de toute la Nubie; les Sarrasins firent une descente en Sicile; le patrice d'Arménie conclut une alliance avec les Arabes; le terrible Moavia s'empara de Rhodes; et le fameux colosse, qui fermait le port de

cette île, frappa, dit-on, d'étonnement et de respect le colosse Musulman.

L'empereur Constant, plus irrité de la résistance du pape Martin que des victoires des Arabes, chargea l'exarque Olympius de l'assassiner, et pour le punir d'avoir échoué dans ce dessein, il lui ôta sa place, et l'envoya en Sicile combattre les Sarrasins.

Olympius, vaincu, succomba aux chagrins que lui causaient sa défaite et sa disgrace; son successeur, Calliopas, se rendit à Rome, brava les fureurs du peuple, les menaces du clergé, arracha violemment le pape de l'église dans laquelle il s'était réfugié, et l'envoya à Constantinople; il y fut jugé et condamné par ses ennemis. On le traîna dans les rues, escorté par deux bourreaux: son col était enfermé dans un carcan; il fut jeté dans un cachot; l'empereur voulait l'y faire mourir de faim; le geolier, plus humain, le nourrit. Le patriarche Paul, quoique ennemi du pape, obtint qu'on épargnerait ses jours: il fut exilé à Cherson, et mourut en 655 sur cette côte stérile.

Le clergé lui donna pour successeur

d'abord Eugène, et ensuite saint Maxime, qui méritèrent aussi la persécution en combattant l'hérésie. Rien ne semblait pouvoir suspendre la chute totale d'un empire attaqué par de si redoutables ennemis, et gouverné par un prince extravagant, qui laissait les kalifes s'avancer sans obstacles, et ne combattait que les papes.

L'armée des Sarrasins traverse la Syrie et s'approche de Constantinople. L'empereur est enfin forcé de défendre sa couronne, sa croyance et sa liberté; il s'embarque sur sa flotte, et laisse dans la capitale son fils Constantin, associé à l'empire : les deux armées navales se rencontrent sur les côtes de Lycie et se livrent bataille; au premier choc, la victoire se déclare pour les Mahométans; leurs bâtimens entourent le vaisseau impérial et le prennent à l'abordage. Un soldat napolitain, dont le dévoûment héroïque aurait dû immortaliser le nom, se couvre des habits et des ornemens impériaux; il est pris et massacré par les Arabes, tandis que l'empereur, sous un déguisement obscur, se jette à la nage et se sauve sur une chaloupe.

L'empire des Musulmans semblait devoir s'élever, sans rivaux, sur les ruines de la Grèce, de Rome et de la Perse. Jusque-là, l'union des Sarrasins, sous un seul chef, sous une seule loi, avait fait leur force; leur discorde sauva le monde.

Othman justifia, par son égoïsme, les prédictions de Mahomet, et préféra sa famille à l'État. Les principaux émirs qui se trouvaient à Médine, indignés de voir Abdalla, frère du kalife, accumulant des trésors, des honneurs, des commandemens, jouir seul du fruit de leurs exploits, sé révoltent; ils demandent sa destitution, et veulent qu'on donne le commandement des armées au brave Mahomet, fils d'Abubecker.

Pour les apaiser, le kalife promet de condescendre à leurs vœux; mais une de ses lettres, interceptée, apprend aux émirs qu'il avait chargé un émissaire de tuer Mahomet. Leur fureur alors ne connaît plus de bornes; ils rassemblent leurs partisans et courent aux armes : bientôt ils reviennent assiéger la ville; les partisans du kalife la défendent un mois avec courage; enfin les rebelles escaladent les

remparts; Mahomet, à leur tête, entre dans le palais d'Othman, et lui plonge son cimeterre dans le sein.

Dans ce moment le kalife, âgé de quatre-vingt-deux ans, lisait avec dévotion l'Alcoran. Le tumulte de l'assaut, le bruit des armes, l'approche du fer, ne purent détourner ses regards fixés sur le livre sacré: la mort seule fit cesser sa prière.

Les meurtriers élevèrent au kalifat Ali, gendre du prophète, mais la célèbre Aïscha, veuve de Mahomet, toujours ambitieuse et toujours puissante, se déclara pour Moavia, qu'elle soutint à la tête d'un parti nombreux.

Les deux factions se livrèrent un combat sanglant : Aïscha, montée sur un chameau, parut au premier rang de ses guerriers. Dix-sept mille Arabes périrent dans cette mêlée : Ali demeura vainqueur. Aïscha fut prise; mais le respect des Musulmans environna dans les fers la femme chérie du prophète; elle finit ses jours à Médine, tellement vénérée, que captive, elle semblait encore commander.

Moavia, résolu de soutenir ses droits, et de venger la mort d'Othman, vint avec

quinze mille guerriers combattre Ali, qui en rassemblait vingt-cinq mille sous ses drapeaux.

Ces deux armées semblaient animées de la double fureur de l'ambition et du fanatisme; des hommes si intrépides auraient conquis l'Europe : heureusement ils se déchirèrent entre eux.

On assure qu'ils se livrèrent, dans l'espace de trois mois, quatre-vingt-dix batailles. Un dernier combat, le plus affreux de tous, et qui eut lieu dans les ténèbres de la nuit, termina cette querelle : des deux côtés l'acharnement était au comble; on combattait corps à corps; un profond silence rendait le carnage plus horrible; chacun donnait ou recevait la mort sans proférer un cri, sans pousser un gémissement. Enfin, lorsque les premiers rayons du soleil éclairent ce champ de meurtres, où l'on cherchait plus à s'exterminer qu'à se vaincre, Moavia fait élever l'Alcoran sur quatre piques, et s'écrie d'une voix forte : « Que » ce livre saint juge entre nous. »

A ces mots, la fureur s'éteint, la piété se rallume, les cimeterres s'arrêtent, le

combat cesse. Les deux partis nomment des arbitres, et cherchent dans l'Alcoran le jugement de Dieu.

L'influence d'Amrou décide l'interprétation ; les arbitres prononcent en faveur de Moavia ; le fier Ali rejette leur arrêt, en appelle à son glaive, et défie Moavia en combat singulier.

« Le bras d'Ali, répondit celui-ci, est » plus fort que le mien, il a toujours tué » l'ennemi qui l'a combattu ; mais c'est la » tête la plus forte qui doit régner, et je rè- » gne en vertu d'un jugement irrévocable. »

La guerre recommença : Moavia s'empara de la Mecque et de Médine ; cette guerre civile laissait respirer les ennemis de l'islamisme, et moissonnait les plus braves guerriers. Trois Musulmans, indignés de ces troubles qui ruinaient l'Etat, espèrent les terminer en tranchant les jours des trois chefs, dont l'opiniâtreté prolongeait les malheurs publics : la méprise d'un meurtrier sauva de leur fureur l'intrépide Amrou ; Moavia ne reçut qu'une blessure, qui le rendit eunuque ; Ali seul tomba sous les coups des conjurés ; il fut assassiné dans la mosquée de Kuffa.

L'Arabie reconnut pour kalife son fils Hasan ; mais celui-ci, moins ambitieux que son père, céda le trône à Moavia, qui lui promit de grands honneurs, des terres considérables et une forte somme d'argent. Lorsque tout fut signé, Moavia, suivant la morale des tyrans, dit : « A présent, » que je suis revêtu du pouvoir absolu, » je révoque les conditions du traité : on » abat l'échafaut quand l'édifice est bâti. » Hasan mourut empoisonné. Moavia, paisible possesseur du sceptre et de l'encensoir, établit le siége de l'empire à Damas, et devint le chef de la dynastie des Ommiades, qui dura près d'un siècle ; celle des Abbassides lui succéda.

Mahomet s'était vanté de réunir tous les esprits sous la foi d'un dogme simple, et d'éviter les disputes puériles qui divisaient alors les hommes, et produisaient partout tant de discordes, de schismes et d'hérésies. Le législateur arabe se trompa, et, à la mort d'Othman, les différentes versions et interprétations de l'Alcoran étaient si nombreuses, qu'elles pouvaient, dit-on, faire la charge de deux cents chameaux.

Un synode, nommé par Moavia, les réduisit à six livres, et jeta le reste dans la rivière; ces six livres donnèrent toutefois lieu aux disputes opiniâtres de soixante-douze sectes, dont deux existent, et se combattent encore de nos jours : l'une, celle d'Omar, domine chez les Turcs; l'autre, celle d'Ali, a pour partisans les Persans, les Tartares et les Indiens.

La raison et l'autorité peuvent mettre fin aux disputes des hommes sur les objets matériels et sur des intérêts terrestres; mais leurs querelles sur les intérêts célestes, et sur les questions métaphysiques qu'ils ne peuvent comprendre, furent, sont et seront partout aussi opiniâtres, aussi interminables qu'inutiles *.

L'empereur Constant profita du repos que lui laissait la discorde de ses ennemis; ses revers passés firent entrer dans son esprit une lueur de raison; il se racommoda avec le pape Vitalien, se mit à la tête d'une armée, fit la conquête du pays des Esclavons, nomma cézars deux de ses fils, Héraclius et Tibère, équipa une nou-

* An 658 et 659.

velle flotte pour combattre les Sarrasins, et rassembla assez de troupes dans l'Orient pour inspirer quelques craintes à Moavia; ce kalife, dont la guerre civile avait épuisé les forces, conclut la paix avec l'empereur.

Les historiens grecs prétendent même qu'il se soumit à lui donner chaque jour un esclave, un cheval et mille pièces d'or. Les auteurs arabes traitent de fable ce récit, dicté par la vanité grecque.

Constant, toujours attaché à son hérésie, fit assassiner son frère Théodore, qui était prêtre, et ne partageait pas son opinion : le remords suivit le crime, et empoisonna le reste de la vie de l'empereur *.

Ce fut dans ce temps que Grimoald, duc de Bénévent, usurpa la couronne de Lombardie; elle était partagée entre Pertharit et Gondebert, fils du roi Aripert : l'un résidait à Milan, l'autre à Pavie. Gondebert voulait régner seul, l'ambition lui fit commettre une de ces fautes qui perdent les états; il s'appuya d'un secours

* An 661.

étranger, il invoqua l'appui de Grimoald. Celui-ci, laissant son fils Romuald à Bénévent, s'avança vers Milan sous le prétexte de secourir son allié, mais dans l'intention de détrôner les deux frères. Un traître, aposté par lui, inspire des soupçons à Gondebert, et lui conseille, pour sa sûreté, en allant au-devant de Grimoald, de porter une cuirasse et un poignard sous sa robe.

Le perfide duc l'embrasse, et lorsqu'en le pressant il sent qu'il est armé, il feint de croire qu'on lui tend un piége, tire son épée, et l'enfonce dans la gorge du prince.

Le meurtrier hérite de sa victime; l'épouvante saisit tous les esprits; Pertharit, consterné, fuit de Milan, il y laisse sa femme Rodelinde et son fils Cunibert, qui furent enfermés à Bénévent.

L'usurpateur épousa la sœur des deux frères qu'il venait de dépouiller. Parvenu au trône par un crime, il surprit tous ses sujets en les gouvernant avec une telle douceur qu'il se concilia leur affection. Pertharit lui-même, qui s'était réfugié chez le kan des Abares, trompé par les

promesses de Grimoald, quitte son asile, rentre en Lombardie, vient à Lodi, y est reçu honorablement, et arrive enfin dans Pavie.

A sa vue, l'amour des habitans éclate, et se manifeste par des transports de joie. L'artificieux Grimoald l'embrasse, le traite comme un frère, jure sa perte, et se décide à le faire arrêter la nuit, dans l'ivresse d'un festin.

Pertharit, sans défiance, avait invité tous ses amis à souper dans son palais; un domestique fidèle l'avertit du complot tramé contre lui : le prince feint d'être accablé par le vin et par le sommeil, il laisse ses convives à table, et se livre à la foi d'un de ses anciens courtisans, nommé Hunulphe.

Celui-ci le déguise en esclave, charge son dos de matelats, lui ordonne de marcher devant lui, le gronde, le menace, le frappe, et, au moyen d'une corde, lui fait franchir les murs de la ville. Au pied des remparts, il trouve un cheval vigoureux, se dérobe à son ennemi, et court en France chercher un asile près de Clotaire III.

Cependant la nuit s'avance, le festin cesse, les convives se livrent au sommeil, le silence règne dans le palais, les gardes de Grimoald arrivent, ils ne trouvent debout qu'un domestique qui les retarde encore, en les conjurant de ne pas troubler le sommeil de son maître : ils entrent enfin, et, furieux de voir que leur victime leur est échapée, ils voulaient immoler ce domestique courageux, mais Grimoald arrêta leurs coups, et récompensa même la fidélité de ce serviteur ainsi que celle d'Hunulphe, qu'il contraignit d'accepter une grande charge dans sa cour.

Quelque temps après, s'entretenant avec ce nouveau favori : « N'êtes-vous » pas, lui dit-il, plus heureux près de » moi que vous ne le seriez à la suite d'un » misérable fugitif? » « Prince, repliqua » Hunulphe, je vous remercie de vos bien» faits, mais pour y répondre avec fran» chise, sachez que j'aimerais mieux par» tager les malheurs de Pertharit que votre » fortune. » Grimoald, touché d'un sentiment qui le rendait jaloux du prince détrôné, renvoya à Pertharit cet ami fidèle,

et lui permit d'emporter toutes ses richesses.

Bientôt une armée française entra en Italie, dans le dessein de rétablir Pertharit sur son trône. Grimoald, qui dut presque tous ses succès à ses ruses, feignit d'être frappé de terreur, et prit la fuite, en abandonnant son camp, qu'il laisse rempli de vins et de provisions. Les Français s'en emparent, se livrent à la débauche et se plongent dans l'ivresse : tout à coup Grimoald paraît, fond sur eux, et en fait un si grand carnage, qu'il n'en revint en France que quelques débris.

Pendant ce temps, l'empereur Constant, bourrelé par ses remords, croyait sans cesse voir l'ombre de son frère Théodose qui lui montrait une coupe pleine de sang, et qui lui criait : « Perfide frère, » bois donc ce sang dont tu étais si altéré. » Il espère que les agitations de la guerre pourront ramener la paix dans son cœur; il veut, en s'éloignant, fuir le remords et le fantôme, il arme ses vaisseaux et annonce son départ en déclarant qu'il voulait reconquérir l'Italie, et rétablir dans Rome le siége de l'empire. « Byzance,

» ajoutait-il, doit sa naissance à Rome;
» il faut respecter la mère plus que la
» fille, et lui rendre son ancienne splen-
» deur. »

L'idée de Constant était grande, mais pour exécuter de tels desseins il fallait un autre homme. Constantin, vainqueur et couvert de gloire, put changer le siége de l'empire; mais un empereur faible et vaincu, entreprenant une semblable révolution, ne pouvait inspirer que haine et que mépris.

Il veut s'embarquer *, le peuple de Constantinople se révolte, menace ses jours, et retient prisonniers ses trois fils, ainsi que sa femme. La garde sauve l'empereur des fureurs de la multitude; il monte sur ses vaisseaux, et en partant il prodigue à sa ville natale les imprécations les plus injurieuses.

Constant passe l'hiver à Athènes, et débarque en Italie dans les premiers jours du printemps de l'année 663. Depuis longtemps on n'avait point vu dans cette contrée d'empereur romain à la tête de

* An 662.

ses armées; son arrivée y répand d'abord la terreur, il prend d'assaut Lucérie, et vient camper à la vue de Bénévent.

Romuald y commandait ; ce prince avertit son père Grimoald du péril qui le menace, et en attendant les secours qu'il demande, il se défend avec tant de courage et fait de si heureuses sorties, que Constant se voit forcé de lever le siége.

L'empereur marche sur Naples, un corps de son armée est battu par le comte de Capoue. Une autre division romaine, forte de vingt mille hommes, et commandée par Suburrus, général romain, reçut l'ordre de contenir Romuald; mais le prince lombard lui livra bataille, et le défit complétement. Depuis cet échec, Constant perdit tout espoir de vaincre les Lombards. Il entra dans Rome, et ne pouvant y paraître en triomphe, il y affecta une pieuse humilité.

Cependant, comme la conquête de l'Italie était devenue impossible, après avoir satisfait sa vanité par de frivoles cérémonies dans l'ancienne capitale du monde, il s'empara de l'argent de toutes

les églises, s'embarqua à Reggio, chargé des fruits de ce honteux pillage, passa en Sicile, et fixa sa résidence à Syracuse.

Il ne pouvait plus revoir aucune de ses deux capitales, étant méprisé dans l'une et détesté dans l'autre. Ainsi, cette entreprise mal conçue, dont le but avait été de relever l'empire, accéléra sa décadence.

Sa faiblesse affermit la puissance des Lombards. Romuald s'empara de Tarente, de Brindes, et conquit la Calabre; il ne resta dans le midi aux empereurs que Gaëte, Naples, et quelques villes de la côte. Pendant la courte durée de cette guerre, le duc de Frioul s'était révolté; Grimoald le combattit, le contraignit à se soumettre, embrassa le catholicisme, et s'allia avec une horde de Bulgares, dont les incursions s'étendirent jusqu'aux portes de Constantinople.

La gloire et la fortune du roi des Lombards déterminèrent Childéric II, roi de France, à conclure un traité avec lui, Pertharit consterné craignait de se voir livré à son ennemi; il songeait déjà à se réfugier en Angleterre, lorsqu'il ap-

prit la mort de Grimoald. Cet heureux usurpateur laissa la Lombardie à Garibald, son fils légitime, et Bénévent à Romuald, son fils naturel.

Cependant Constant, qui ne sut jamais se servir de son sceptre et de son épée que pour augmenter le malheur de ses peuples et la gloire de ses ennemis, livrait la Sicile au pillage, et faisait gémir l'Afrique sous le poids de ses exactions.

Carthage, qu'il menaçait de sa présence, redoutait plus son approche que celle des Sarrasins. Havage, gouverneur de la province, se révolta avec une partie des troupes, et se rangea du côté des Musulmans.

Moavia, général arabe et parent du kalife, profita d'une circonstance si favorable, entra en Afrique et défit trente mille hommes que Constant avait envoyés contre lui.

Mais l'armée sarrasine était trop peu nombreuse, elle ne poussa pas plus loin, cette année, le cours de ses conquêtes.

Les querelles ecclésiastiques, les discordes civiles continuaient à déchirer l'empire, attaqué par tant d'ennemis exté-

rieurs ; le péril commun ne pouvait ramener l'union sous un prince incapable de gouverner et de combattre. Sapor, officier persan, excita un soulèvement en Arménie. Le jeune césar Constantin chargea le patrice Nicéphore de marcher contre lui et d'attaquer Andrinople, qui se déclarait en sa faveur, mais une chute de cheval termina la révolte et la vie du Persan.

L'empereur Constant vivait depuis six ans à Syracuse en tyran, déshonorant le trône et ruinant l'État. La haine qu'il inspirait était devenue universelle *. Enfin un jour, au moment où il était dans le bain, un officier, qui se trouvait seul avec lui, saisit un vase d'airain, lui fendit la tête, et prit la fuite. Quelque temps après, ses serviteurs entrèrent et le trouvèrent noyé dans l'eau et dans son sang. Ainsi périt ce tyran ; son ombre alla rejoindre celles des Agatocle et des Denys, dont il avait reproduit les vices et non les talens. Ce règne désastreux dura vingt-sept ans : Constant mourut dans sa trente-huitième année.

* An 668.

CONSTANTIN IV, DIT POGONAT *.

Dès que la nouvelle de la mort de Constant fut répandue dans Syracuse, les principaux officiers de l'armée, craignant que son fils ne vengeât sur eux son trépas, revêtirent de la pourpre un Arménien, nommé Myris ; et ce qu'on aura peine à croire, c'est que dans une affaire si grave ils se conduisirent plutôt en artistes qu'en conjurés : le maintien majestueux, la régularité des formes, la beauté de la figure de Myris, furent les seuls titres qui réunirent leurs suffrages en sa faveur.

Constantin, fils de l'empereur assassiné, apprit à Constantinople cette élection. Comme il était digne du trône, il ne fut point découragé par cet événement; associé par son père à l'empire, il en prit hardiment les rênes : la plus grande partie des forces de cet empire se trouvait alors en Sicile, en Afrique, et sous les drapeaux de l'usurpateur. Constantin, avec cette rapidité qui crée les ressources et assure les succès, lève des troupes en Asie,

* An 669.

en Grèce, en Italie, en Sardaigne, en Afrique même, équipe une flotte, s'embarque, arrive à Syracuse, frappe les rebelles d'épouvante, se fait livrer Myris, ainsi que les principaux conjurés, et envoie leurs têtes à Constantinople.

L'un d'eux, le patrice Justinien excita seul de justes regrets; ce guerrier, dont on estimait les vertus et le courage, avait été porté à la révolte non par ambition, mais par la haine que lui inspiraient les vices de Constant. Germain, son fils, voulut le venger, son complot fut découvert; l'empereur le fit mutiler; il fut, dans la suite, patriarche de Constantinople, et se rendit célèbre par sa résistance, lorsque l'empereur Léon voulut proscrire le culte des images.

Après avoir soumis les rebelles et affermi son sceptre, Constantin revint en Orient, justement satisfait du pape Vitalien, qui l'avait secondé puissamment dans cette brillante expédition. De retour à Constantinople, il rendit les derniers honneurs à son père.

En toute autre circonstance, son courage et son activité auraient suffi pour assurer

son repos; mais l'empire se trouvait alors sur la pente d'un précipice, il était devenu impossible de le remonter : tout ce qu'on pouvait faire, était de retarder sa chute. Les vaisseaux de l'empereur avaient à peine quitté la Sicile que les Sarrasins, appelés par quelques traîtres, y parurent et y débarquèrent; on leur opposa peu de résistance : ces Barbares la dévastèrent, s'emparèrent de Syracuse, et emportèrent dans leurs mosquées tous les chefs-d'œuvre des arts, dont tant de siècles et de triomphes avaient enrichi cette antique cité *.

Tandis que les armes des Arabes ravageaient les frontières de l'empire, il était déchiré au dedans par des troubles civils. Héraclius et Tibère, frères de l'empereur, et décorés par lui du titre d'auguste, peu satisfaits d'un vain nom, se plaignaient de n'avoir aucune part au gouvernement; plusieurs corps de milice, gagnés par eux, se révoltent en leur faveur : par un mélange à la fois coupable et ridicule de crime et de superstition, ils prétendent, « qu'ainsi qu'on voit la Trinité régner

* An 669.

» dans le ciel, l'empire doit être gouverné
» par trois empereurs. »

Constantin, opposant la dissimulation à l'hypocrisie, écoute avec calme leurs audacieuses réclamations, leur dit que, sur une affaire si importante, il est nécessaire de consulter le sénat : il invite tous les chefs de la sédition à quitter leurs drapeaux, et à paraître avec lui dans l'assemblée qu'il convoque. Dès qu'ils ont passé le détroit, il tombe sur eux, à la tête d'une garde fidèle, et les fait tous pendre le long du rivage *.

L'ignorance, la barbarie, la superstition qui régnaient alors dans l'Orient paraissent peu s'accorder avec les lumières du christianisme, et l'on voit d'abord, avec étonnement, que cette religion, qui dans la suite civilisa tant de nations sauvages, n'ait pu, depuis Théodose, empêcher les Romains et les Grecs de tomber dans les ténèbres de la barbarie ; on serait même tenté, au premier coup d'œil, de l'accuser de cette décadence ; mais pour se garantir de cette erreur, il suffit d'observer que

* An 669.

si Rome et la Grèce avaient conservé leurs noms, il n'y existait réellement plus de Grecs et de Romains; les armes, les emplois, les dignités, la domination étaient tombés depuis longtemps dans les mains des vainqueurs de ces peuples amollis.

La cour, l'armée, l'église, étaient peuplées de Goths, de Vandales, de Sarmates, de Lombards, de Francs, d'Arméniens, de Persans; la barbarie avait filtré de toutes parts dans l'empire; aucune force ne pouvait résister à ce torrent, qui partout éteignait la lumière et changeait les mœurs.

Pendant ce long orage, les princes, occupés à soutenir péniblement leur couronne chancelante, accumulaient vainement les lois contre ce débordement de vices. Gouvernant des hommes qui ne respectaient plus la justice, ils ne voyaient d'autres moyens pour conserver leur pouvoir et leur vie, que l'atrocité des supplices, la bassesse des fourberies, ou la lâcheté des plus honteuses et des plus dangereuses concessions.

Tandis que l'empire romain offrait au

monde le triste spectable de sa décrépitude, celui des Musulmans brillait, dans sa jeunesse, du plus grand éclat; sa force croissante menaçait de tout envahir : du fond de la mosquée de Damas, Moavia, pontife et roi, gouvernait l'Asie, dominait en Egypte, couvrait l'Archipel de ses flottes, dévastait la Sicile, effrayait Constantinople, et se préparait à conquérir totalement l'Afrique *.

Le fameux Oucba, envoyé par lui avec dix mille cavaliers dans cette vaste contrée, pour y étendre la puissance du kalifat et la doctrine de l'islamisme, s'avance comme la foudre, répandant partout la mort et l'Alcoran; il s'empare de toute la Birène, envoie quatre-vingt mille prisonniers en Egypte, et pose à quarante lieues de Carthage, près d'une forêt, sur le penchant d'une montagne fertile, les fondemens de la célèbre ville de Caïroan. Il la fortifia, et pendant longtemps elle fut la capitale nouvelle de l'Afrique, et la résidence des lieutenans que les kalifes Fatimites y envoyaient.

* An 670.

On n'y suivit point les maximes sauvages du farouche Omar. Cette ville fut un asile pour les sciences et pour les lettres, bannies du reste du monde ; on y vit une académie renommée, et ce qu'on n'aurait jamais cru, lorsque les ténèbres s'épaississaient sur l'univers chrétien, les Arabes seuls conservèrent alors et étendirent le dépôt de lumières, que détruisirent depuis, dans l'Orient, les Turcs leurs vainqueurs. La gloire d'Oucba, excitant la jalousie, lui attira une courte disgrâce ; les revers de son successeur, Dinar, forcèrent le kalife à lui rendre son commandement.

Il poussa ses conquêtes jusqu'en Numidie, tailla en pièces deux armées romaines, traversa la Mauritanie, attaqua Tanger, dont le gouverneur se soumit honteusement, força les passages du Mont-Atlas, porta ses armes jusqu'aux extrémités du royaume de Maroc, où les Romains n'avaient jamais pu pénétrer ; épouvanta par son intrépidité les féroces habitans de ces contrées sauvages, et ne fut enfin arrêté dans sa longue course que par l'Océan *.

* An 670.

A la vue de cette mer immense, le fougueux guerrier, poussant son cheval dans les flots, agitant son cimeterre, et tournant ses regards vers le ciel, s'écrie : « Dieu puissant, sans cette barrière que » tu m'opposes, j'irais forcer d'autres na- » tions qui t'ignorent, à n'adorer que toi » ou à mourir. »

Oucba éprouva le sort de tous les conquérans ; ce torrent, rapide comme la foudre, n'en eut que la durée, ses succès lui firent mépriser les vaincus. Il dissémina ses troupes dans ce vaste pays, il ne garda près de lui que cinq mille hommes. Les Romains, tremblans, n'osaient sortir des forteresses où ils s'étaient renfermés. Un prince maure, de la nation des Berbers, qu'on nommait Kucilé, entreprend seul de délivrer l'Afrique.

Les légions n'avaient plus de chef, il leur propose de les commander, réveille leur courage, les rassemble, et, à la tête de cent mille hommes, marche avec rapidité sur Caïroan.

Le Musulman Dinar, autrefois esclave, ensuite général, depuis déplacé et emprisonné par Oucba, apprend, au fond de

sa prison, les projets et la marche de Kucilé, il en informe son général, qui le fait venir en sa présence : « Généreux » esclave, lui dit Oucba, sans mon impru- » dence ton avis aurait sauvé les Musul- » mans; en les dispersant, je les ai perdus. » Je te rends la liberté; cours en Arabie » pour chercher de nouvelles forces, qui » releveront l'empire du prophète : moi, » je vais mourir; il n'est pas permis à un » général musulman de fuir devant des » chrétiens. »

« Je suis digne, répond Dinar, de la » liberté que tu me donnes. Tu sais que » je te hais, mais j'aime la religion et la » gloire, incapable de fuir les infidèles, » malgré l'aversion que tu m'inspires, je » mourrai avec toi. »

Aussitôt ces deux guerriers fanatiques, à la tête de cinq mille Arabes aussi intré- pides qu'eux, courent au devant des cent mille Romains et Maures que conduisait Kucilé. A la vue de l'ennemi ils brisent et jettent les fourreaux de leurs sabres; les soldats imitent leur exemple; ils s'é- lançent avec la fureur du désespoir sur l'armée innombrable qui les entoure, qui

les presse, qui les accable, tous ne songent qu'à donner la mort, aucun ne cherche à l'éviter; ils signalent leur fin glorieuse par le plus affreux carnage; nul d'entre eux ne se rend, ils succombent entourés de victimes, et cette bataille ne finit qu'avec le dernier soupir du dernier Musulman.

Le général sarrasin expira sur un monceau de cadavres immolés par son cimeterre. Le champ qui fut son tombeau conserve le souvenir de sa valeur héroïque; on l'appelle encore le champ d'Oucba, et si les sectateurs de Mahomet avaient eu des historiens comparables à ceux de la Grèce, la gloire du champ d'Oucba eût peut-être égalé celle des Thermopiles.

Cependant la justice gravée dans le cœur des hommes aurait toujours attaché un plus noble intérêt au sort de ces généreux Grecs, mourant pour défendre leur patrie et leur liberté, qu'à celui de ces guerriers farouches qui ne cherchaient la mort que pour étendre dans des flots de sang le fanatisme d'un imposteur et la puissance d'un despote *.

* An 671.

Ce fut à cette époque que la Lombardie devint le théâtre d'une nouvelle révolution. Son ancien, roi Pertharit, y rentra soutenu par les Français, et renversa du trône le foible Garibald, qui n'avait ni les vices ni les grandes qualités de son père Grimoald.

Le duc de Bénévent, Romuald, ne défendit point son frère, il renvoya même au roi vainqueur sa femme Rodelinde et son fils Cunibert. Pertharit régna seize ans, et vécut en paix avec l'empereur et avec son exarque. Dans ce même temps l'archevêque de Ravenne et son clergé voulurent se rendre indépendans du pape; l'empereur Constantin les fit rentrer dans la soumission.

Le kalife avait alors résolu la ruine totale de l'empire. Ce redoutable ennemi des chrétiens équipa une grande flotte et une armée formidable, qui, après s'être emparées de l'île de Crète et de plusieurs villes sur les côtes de l'Asie mineure, vinrent enfin investir et assiéger Constantinople. L'empire était perdu si le courage de Constantin ne l'eût sauvé.

La terreur y précédait les Musulmans.

L'intrépidité de l'empereur rendit aux habitans de la capitale l'espoir et la fermeté. A son exemple, tous les citoyens devinrent soldats ; le génie d'un Syrien nommé Callinique seconda la valeur de Constantin, et sauva la ville. Il inventa le feu grégeois, feu que l'eau ne pouvait éteindre. On le jetait sur l'ennemi, soit en poudre par des tuyaux dans lesquels on soufflait, soit en liquide que contenaient des globes lancés par des arbalètes et par les catapultes. Dans la suite, on perdit longtemps le secret de ce feu destructeur. Il fut retrouvé en France, sous le règne de Louis XVI. Ce monarque généreux autant qu'infortuné défendit à ses ministres d'en faire usage ; il voulut qu'on ensevelît dans une ombre éternelle ce funeste fléau.

L'ignorance des Sarrasins dans l'art de la guerre contribua aussi au salut de Constantinople. Fidèles à leur coutume, plus forte chez eux que les lois, ils ne combattaient que l'été, s'éloignaient l'hiver, et perdaient ainsi, en se retirant, le fruit de leurs travaux.

Le siége fut mémorable par la furie

des assaillans et par l'opiniâtreté des assiégés. Chaque jour voyait couler leur sang dans de nombreux combats sur terre et sur mer. Trois anciens compagnons de Mahomet animaient par leur exemple la valeur des Musulmans. L'un d'eux, Abou-Ajoub, qui avait donné asile au prophète lorsqu'il chercha un réfuge dans Médine, mourut pendant le siége; on montre encore son tombeau. C'est près de ce monument sacré pour les Mahométans, que les sultans viennent solennellement ceindre le cimeterre, lorsqu'ils montent sur le trône ottoman.

Indigné de la résistance des Chrétiens, Gésid, fils de Moavia, vint prendre le commandement de l'armée. On redoubla d'efforts, les assauts furent plus fréquens et n'eurent pas plus de succès : pendant cinq ans, Constantinople, investie et séparée du reste du monde, ignora ce qui s'y passait. Aussi les historiens grecs ne nous ont transmis presque aucun des événemens de cette époque.

Enfin en 679, les Arabes, fatigués de combats, accablés de lassitude, découragés par la résistance de l'empereur, le-

vèrent le siége. Une tempête dispersa leurs vaisseaux. Leur armée de terre était affaiblie par tant d'inutiles assauts; les géraux de Constantin, Florus, Pétionas et Cyprien, la poursuivirent, l'atteignirent dans sa retraite et la taillèrent en pièces. Le kalife, consterné par ces revers, conclut la paix, et se soumit à payer un tribut annuel de trois mille livres d'or, de cinquante esclaves, et de cinquante chevaux de race arabe. Etrange asssociation qui peint les mœurs en rangeant sur la même ligne les hommes et les animaux!

Ce dénouement imprévu d'une guerre si désastreuse couvrit de gloire Constantin. Le kan des Arabes, le roi des Lombards et le duc de Bénévent sollicitèrent son amitié. On appelait ce prince pogonat, ou le barbu, parce qu'étant parti de Constantinople jeune et imberbe, il y était revenu l'année d'après portant une barbe épaisse,

Il y a toujours dans la gloire la plus légitimement acquise quelque mélange de fortune; un ennemi nouveau qui menaçait alors les Sarrasins ne contribua pas

moins que le courage de l'empereur à sauver l'empire.

Au milieu des forêts presque inaccessibles qui couvrent les montagnes du Liban, un peuple fier et belliqueux s'était rendu indépendant, il portait le nom de Maronites. Ces sauvages guerriers firent alors de fréquentes invasions en Perse, en Syrie, en Arabie, portant partout le ravage et la mort. Ils rendirent avec usure aux Sarrasins tous les maux qu'ils avaient faits aux Romains depuis quelques années. De nos jours on voit encore dans ces contrées un petit nombre de Maronites, protégés par le prince des Druses. La crainte de leurs armes et la nécessité de les repousser décidèrent le kalife à la paix.

L'empire, entouré d'ennemis, ne pouvait longtemps rester en repos ; ses frontières furent envahies par les Bulgares * : autrefois vaincus par Théodoric sur les rives du Borysthène, il les transporta au-delà du Danube, ces Barbares toujours errans s'étendirent dans la Dacie, dans

* An 679.

les deux Pannonies, et sur les bords du Pont-Euxin.

D'abord, unis par alliance aux Esclavons abares, ils se brouillèrent avec eux, furent battus, chassés, et demandèrent un asile à Dagobert, roi de France. Ce prince les trompa, les attira dans un piége et en fit égorger neuf mille. Ils revinrent dans l'Orient, Justinien arrêta leur course et ils se soumirent au kan des Abares. Sur la fin du règne d'Héraclius, leur roi Cubrat se rendit indépendant, chassa les Abares, et obtint dans l'empire la dignité de Patrice.

Ses fils partagèrent ses conquêtes, l'aîné s'établit près du Volga; le second sur les bords du Tanaïs, le quatrième en Pannonie, le cinquième en Italie avec les Lombards. Le troisième fut le plus célèbre, on le nommait Asparuch, il fonda le nouveau royaume des Bulgares, qui pendant trois siècles desolèrent l'empire par des guerres continuelles.

Ce prince fixa sa résidence près des bouches du Danube. Les Bulgares furent accusés par les Grecs de la plus féroce cruauté et des vices les plus infâmes. Aussi

leur nom, en s'altérant, est devenu et resté une injure grossière et si obscène qu'il n'est pas possible de la citer.

L'empereur conduisit son armée contre eux, mais une attaque de goutte l'ayant obligé à s'éloigner de son camp, son départ fit croire aux soldats qu'il prenait la fuite. Aussitôt une terreur panique saisit les légions; en vain leurs chefs veulent les rallier, elles se débandent et se dispersent; les Bulgares, qui d'abord avaient été effrayés de leur approche, se rassurent, les poursuivent, en font un grand carnage, s'emparent de la ville de Varna, inondent, dévastent les contrées voisines, et s'établissent enfin dans une position presque inexpugnable, couverte au midi et à l'occident par le mont Hémus, au nord par le Danube, et à l'orient par le Pont-Euxin.

De là ils étendent leurs ravages dans la Thrace, accroissent leurs forces en s'incorporant sept hordes d'Esclavons, et contraignent l'empereur, qui n'avait plus d'armée, à leur payer un tribut annuel pour acheter la paix.

Le bruit des armes et les dangers de

l'empire * ne suspendaient pas les querelles religieuses. L'Orient était toujours divisé par l'hérésie des Monothéliens; les patriarches de Constantinople et d'Antioche la soutenaient; tout l'Occident la rejettait et persistait à reconnaître deux volontés et deux natures en Jésus-Christ.

L'empereur voulut profiter de la paix pour rétablir la concorde dans l'Eglise; le pape Donus, dans le dessein de le seconder, lui envoya des légats, et lui écrivit une lettre qui prouve la rapidité des progrès que faisaient alors en Occident l'ignorance et les ténèbres. « Ne vous attendez » pas, disait-il, à trouver dans nos légats » l'éloquence séculière, ni même la science » parfaite des écritures; comment au mi- » lieu des horreurs du pillage, des mal- » heurs des invasions, et au bruit perpé- » tuel des armes, nos prélats, forcés de » gagner leur nourriture par le travail de » leurs mains, auraient-ils pu acquérir et » conserver quelques lumières? Le patri- » moine des églises est envahi par les bar- » bares; tout ce que nos pontifes ont pu

* An 680.

» sauver, c'est le trésor de la foi : ils la
» gardent dans la simplicité de leur cœur,
» telle que nos pères l'ont transmise, sans
» y rien ajouter et sans en rien retran-
» cher. »

L'empereur convoqua dans son palais le sixième concile général; cent soixante-cinq évêques y condamnèrent en sa présence les Monothélistes, et la mémoire du pape Honorius.

Cette même année *, le chef de la dynastie des Ommiades, le kalife Moavia mourut; parvenu au trône par la perfidie, il s'y maintint par la justice, se rendit célèbre par son habileté, par ses conquêtes, et se fit chérir par sa clémence. Lorsqu'il était encore jeune, le prophète Mahomet, devinant son génie, lui avait prédit ses grandes destinées. Avant lui, le trône des kalifes était électif, il le rendit héréditaire.

Son fils Yésid lui succéda, son incapacité le rendait peu digne du sceptre. Mais il devint surtout méprisable aux yeux des Musulmans, parce que, violant leurs lois et leurs mœurs, il s'adonnait au vin, ai-

* An 680.

mait la musique, et portait des vêtemens de soie. Ses exploits se bornèrent à la conquête de la Bucharie; marchant sur les pas des tyrans, il déshonora sa propre sœur, et condamna au supplice plusieurs illustres généraux.

Indigné de ses excès, un rebelle nommé Moctar lui enleva la Perse; Médine se révolta contre lui. Mahomet avait menacé de la vengeance céleste tous ceux qui porteraient leurs armes profanes sur la cité qui lui avait servi d'asile; Yésid, méprisant cette défense, attaqua Médine, la prit, et la livra au pillage.

La Mecque s'était déclarée pour les rebelles, Yésid l'assiégea et ne put s'en rendre maître, mais avant de se retirer il lança, sur la célèbre mosquée de Mahomet, des feux qui la consumèrent.

Ce prince cruel et irréligieux mourut en 683, après trois années de règne. Son fils Moavia, dévot Musulman, était appelé à monter au trône. Ayant consulté Omar sur la conduite qu'il devait suivre, « règne » avec justice, lui répond celui-ci, ou » renonce à la place de vicaire du pro- » phète. »

Le scrupuleux kalife, plus effrayé du poids de la couronne que tenté de son éclat, rasssemble le peuple et lui dit : « Mon aïeul Moavia a usurpé le trône, » mon père Yésid ne s'en est pas montré » digne, et moi je ne veux pas répondre » de vous quand je paraîtrai devant Dieu ; » donnez le kalifat à qui vous voudrez. »

Les princes de la famille des Ommiades, furieux de se voir en danger de perdre cet héritage, attribuèrent l'abdication de Moavia aux conseils d'Omar; ils se jetèrent sur lui et le brûlèrent tout vif. Ils voulaient forcer Moavia à régner. La peste termina cette lutte et ses jours.

Deux concurrens se disputèrent le trône; Mérouan, de la maison des Ommiades, s'empara de Damas et de l'Egypte; Abdalla, étranger à cette famille, resta maître de l'Arabie, de l'Yrac et de la Syrie.

Mérouan, vaincu par Abdalla, mourut de la peste, son fils Abdolmélic soutint ses droits et reprit la Mecque, mais Abdalla, secondé par Moctar, lui disputa neuf ans la couronne.

Ces discordes, en occupant et en affai-

blissant les Arabes, assuraient pour quelque temps la tranquillité de l'empire; Constantin, dont la santé dépérissait, crut qu'il devait affermir le pouvoir de ses enfans Justinien et Héraclius en les plaçant sous la protection de l'Eglise, qu'autrefois ses prédécesseurs protégeaient; Il fit couper leurs cheveux et les envoya au pape Benoît II, comme un gage de leur soumission à leur père spirituel.

Dans l'année 685, une dissenterie termina les jours de Constantin. Son règne dura dix-sept ans et ne fut pas sans gloire. Il retint l'empire sur le bord de sa ruine. La division de cet empire fut changée par ce prince, il le partagea en vingt-neuf thêmes ou positions, l'orient en contenait dix-sept et l'occident douze.

JUSTINIEN SECOND, LÉONCE, TIBÈRE SECOND, ET FILIPIQUE.

JUSTINIEN SECOND *.

En montant sur le trône, Justinien pouvait faire espérer un règne tranquille et glorieux. Toutes les circonstances lui étaient favorables. Les Maronites combattaient les Sarrasins, le roi des Lombards, fatigué d'orages, ne songeait qu'à jouir de la paix, et l'on pouvait ainsi employer toutes les forces de l'empire à chasser loin de ses frontières les Abares et les Bulgares; mais le nouveau prince, âgé de seize ans, avait beaucoup de présomption, peu de talens et point de vertus.

Il déclara la guerre aux Arabes; le patrice Léonce, chef de ses armées, remporta quelques avantages qui pouvaient lui assurer la conquête de la Syrie, mais il ne sut point profiter de ses premiers succès; il se contenta du pillage de l'Arménie et de la Médie. L'empereur accorda la paix au kalife.

* An 685.

Léonce, peu de temps après, commit un crime dont les suites devinrent funestes aux Romains. Il avait feint de s'approcher des Maronites pour les secourir, mais jaloux des exploits de leur prince, nommé Jean, il l'invite à un festin, l'assassine, et délivre par sa mort les Musulmans de leur plus redoutable ennemi.

Cette même année, l'élection d'un pape excita dans Rome de grands troubles, et le saint siége fut mis à l'encan, comme l'avait été autrefois le trône impérial. Justinien, toujours pressé de commencer des guerres * qu'il ne savait pas finir, marche à la tête de ses troupes contre les Bulgares, gagne sur eux une bataille **, et reprend la route de sa capitale pour y jouir de cette gloire passagère; mais comme dans sa marche il se gardait négligemment, un autre corps de Bulgares le surprend, l'entoure, et détruit la plus grande partie de son armée. Il s'était annoncé à Constantinople en triomphateur, il y rentre en fugitif.

Cependant les Sarrasins, délivrés de la

* An 687.
** An 688.

guerre des Maronites, et ne craignant plus d'être attaqués par l'empereur, que les Bulgares venaient de vaincre, envahirent pour la quatrième fois l'Afrique. Zobéïr, leur chef, attaque l'intrépide Kucilé, le défait, le tue, rentre dans Caïroan et marche sur Carthage. Mais au moment où il croyait terminer sa conquête par la prise de cette capitale, une armée nombreuse, envoyée par Justinien, débarque, livre bataille aux Arabes, et, après de longs efforts, remporte la victoire. Zobéïr ne survécut pas à sa défaite : il périt sur le champ de bataille.

Les Romains, qui avaient payé leur triomphe par beaucoup de sang, moins fiers de leurs succès qu'effrayés du courage de leurs ennemis, n'osent profiter de leur victoire ; ils s'embarquent, et se retirent honteusement comme s'ils avaient été vaincus.

L'Arabie vit cesser alors la longue guerre civile qui la déchirait ; Abdalla et Moctar périrent en se combattant : Abdolmélic resta seul maître de l'empire de Mahomet.

L'empereur lui abandonna l'île de

Chypre. Ce fut sous le règne de ce kalife que l'on frappa la première monnaie musulmane *; elle eut pour inscription : *Dieu est le Seigneur*. Jusque-là les Mahométans ne s'étaient servi que de la monnaie romaine, et cette coutume flattait l'orgueil des empereurs, qui croyaient y voir un signe de dépendance et un reste de sujétion.

Dès que Justinien sut que le kalife allait prendre une autre monnaie que la sienne, sa vanité blessée rompit la paix; il avait cédé Chypre sans résistance, et, pour une cause frivole, il déclara la guerre.

A la tête de son armée, il marche en Cilicie, rencontre les Sarrasins et leur livre bataille ; ils commençaient à plier, Mahomet, leur général, fait parvenir un carquois rempli d'or à Nébule, qui commandait vingt mille Esclavons auxiliaires de l'armée impériale ; Nébule, séduit, passe dans les rangs des Arabes ; cette défection jette l'épouvante parmi les Romains, ils se débandent : l'empereur leur donne l'exemple de la fuite, et arrive, furieux, à Nicomédie.

* An 691.

Les princes faibles sont aussi ardens pour la vengeance que froids dans le combat; Justinien rassemble les vieillards, les femmes, les enfans des Esclavons, et les fait jeter dans la mer.

La victoire de Mahomet affranchit le kalife du tribut qu'il payait à l'empire. Abdolmélic fit, peu de temps après, le dénombrement de ses sujets, et établit un impôt dont la plus grande partie pesait principalement sur les chrétiens : on appela cet impôt *carage*. Aujourd'hui, dans l'Orient, les chrétiens en portent encore l'humiliant fardeau *.

L'empereur, renonçant à rassembler une armée, convoqua un concile à Constantinople; on y décida que les prêtres mariés garderaient leurs femmes. Le pape Sergius refusa de souscrire à cette décision; l'empereur, irrité, donna ordre à son écuyer, Zacharie, d'arrêter le pape. L'armée de Ravenne prit la défense du pontife; Zacharie, poursuivi par elle et par le peuple, ne trouva d'asile que sous le lit du pontife, qui, se montrant digne

* An 692

vicaire de Jésus-Christ, lui sauva la vie *.

Les Sarrasins, ne rencontrant plus d'obstacles à leurs conquêtes, s'emparèrent de l'Arménie. L'empereur élevait des palais, et se consolait, en les voyant, de la ruine de l'empire; rien n'égalait l'insolence et la cruauté de ses ministres. Etienne, chef de ses eunuques, menaça du fouet l'impératrice mère, Anastasie; chaque jour voyait couler le sang des hommes les plus vertueux condamnés au supplice; partout on laissait éclater la haine et le mépris que Justinien inspirait.

Ce prince, aussi cruel et non moins insensé que Néron, forma le projet de massacrer tout le peuple de Constantinople; il chargea Ruscius, qui commandait sa garde, d'exécuter cet ordre atroce, mais le patrice Léonce, qui devait partir pour prendre le commandement de la Grèce, averti que le poignard d'un assassin l'y attendait, prend la résolution de mettre fin à la tyrannie.

* An 693.

Deux moines astrologues l'encouragent dans ce dessein, et lui promettent le sceptre ; il arme ses domestiques, marche au milieu de la nuit au prétoire, fait croire qu'il y précède l'empereur, arrête le préfet, ouvre les cachots, délivre les captifs, appelle le peuple aux armes, et force le patriarche de parler en sa faveur à la multitude : bientôt toute la ville ne retentit que de ce seul cri : « La mort à » Justinien. » Tout fuit le tyran, son palais se change en désert, sa garde l'abandonne, il est saisi, enchaîné, conduit dans l'hyppodrome. Le peuple demandait sa mort, mais Léonce, qui devait sa fortune au père de ce monstre, lui sauva la vie. On lui coupa le nez, il fut relégué à Cherson *; il était âgé de vingt-cinq ans, et en avait régné neuf.

Léonce fut proclamé empereur ; malgré ses efforts pour réprimer les fureurs de la multitude, elle jeta dans les flammes tous les ministres de Justinien. Cette révolution n'excita aucun trouble dans l'empire ; le gouvernement n'était plus

* An 695.

la chose publique, devenant la propriété d'un maître et de quelques courtisans, il intéressait peu les citoyens qui, toujours dans les mêmes chaînes, voyaient avec indifférence un changement de maître.

LÉONCE *.

Ravenne fut, dans ce temps, le théâtre d'un spectacle affreux. Suivant une ancienne coutume, la jeunesse de cette ville, divisée en deux tribus, se battait à coups de fronde le dimanche, car toujours les jeux des Romains furent une image de la guerre.

La tribu vaincue donna, comme elle le devait, un festin à ses adversaires, mais pendant le repas, elle les assassina lâchement. La multitude, furieuse, tira de ce forfait une vengeance non moins cruelle; elle égorgea tous les coupables **.

Tandis que ces massacres, les séditions de Rome, les devastations des Lombards, les invasions des Sarrasins et les discordes religieuses bannissaient de l'empire tout

* An 695.

** An 696.

repos et toute liberté, les îles de la Vénétie étaient devenues un asile où l'on accourait de toutes parts pour fuir les Goths, les Huns, les Lombards, les Bulgares, les Arabes, et les magistrats impériaux aussi barbares qu'eux.

Longtemps ces petites républiques furent gouvernées par des tribuns, mais en 697, la nécessité de s'unir pour résister aux invasions étrangères les décida à ne plus former qu'un seul État, et à élire un duc, autrement nommé *doge*. Le premier que l'on revêtit de cette dignité fut *Paul Luc Anafeste*, appelé par le peuple *Paoluccio* : l'empereur confirma cette élection.

Pour soutenir et reconnaître en apparence la souveraineté impériale, on vit longtemps les doges occuper de grandes charges dans le palais des empereurs.

La guerre contre les Musulmans continuait toujours ; Alid, général sarrasin, ravagea l'Asie-Mineure ; Hassan, gouverneur d'Egypte, entra en Afrique, et prit Carthage par escalade.

Les Berbers et les Romains assemblèrent vainement une nombreuse armée,

Hassan la mit en fuite, et se rendit maître de toutes les villes, excepté d'Hippone, que les Sarrasins, dans la suite, nommèrent *Bone*.

L'empereur chargea le patrice Jean de réparer ces revers; il débarqua en Afrique, et reprit Carthage, mais les Sarrasins y revinrent en force, chassèrent les Romains, dispersèrent leur flotte, rentrèrent pour la dernière fois dans Carthage, réduisirent ses habitans en esclavage, emportèrent toutes ses richesses et rasèrent tous ses édifices. Ce fut ainsi que périt et disparut sous le fer d'un Arabe l'antique rivale de Rome *.

L'armée romaine, vaincue et débarquée en Grèce, craignait que l'empereur ne punît sa lâcheté; la peur lui rend son audace, elle se révolte, égorge son général, le patrice Jean, et proclame empereur un officier, nommé Alzimar, qui prend le nom de Tibère second; l'usurpateur, sans perdre de temps, conduit sa flotte à Constantinople, que la peste désolait alors.

* An 698.

Les habitans de la capitale, qui aimaient Léonce, résistent d'abord à Tibère, mais les commandans de la garde étrangère lui ouvrent les portes de la ville. L'empereur, conduit devant son rival, fut enfermé dans un monastère et mutilé; de nos jours, nous reprochons ces mutilations fréquentes, ces actes continuels de férocités aux empereurs ottomans. Nous en accusons le mahométisme; nous oublions que les sultans n'ont fait que suivre les usages barbares pratiqués par les empereurs chrétiens, qui ne faisaient alors qu'imiter les rois juifs et les monarques de Perse et de Syrie. Dans tous les temps, l'Orient fut infecté de deux vices presque inséparables, la mollesse et la cruauté.

TIBÈRE SECOND *.

TIBÈRE II ordonne à son frère Héraclius de combattre les Sarrasins; ce prince fit la guerre avec succès, mais avec barbarie. Au lieu de délivrer la Syrie, il la dévasta; il n'épargna ni le sexe, ni l'âge, et fit périr

* An 698.

dans les chaînes ou dans les combats deux cent mille Arabes.

La fréquence des révolutions inspirait à tout ambitieux le désir et l'espoir de régner. Bardane, fils du patrice Nicéphore, voyant une aigle planer au-dessus de sa tête, crut que ce présage lui promettait l'empire; il conspira contre Tibère, l'empereur découvrit son complot, le fit raser, battre de verges, et l'exila dans l'île de Naxos *.

Le trône des Lombards n'était pas plus tranquille que celui de Constantinople. Liutpart, petit-fils de Pertharit, fut détrôné par son cousin Rambert, qui fit égorger toute sa famille. Un jeune prince, Luitprand, dont on méprisait la faiblesse, échapa seul à ce massacre, et régna dans la suite avec gloire.

Rome souffrait du despotisme des empereurs, et ne comptait plus sur leur protection. Les exarques étaient aussi redoutés dans cette ville que les Lombards; un de ces exarques, Théophilat, excité par la seule dévotion, voulait venir visiter

* An 702.

le tombeau des apôtres; on croit que son dessein est d'enlever le pape Jean VI. Le peuple se soulève, les troupes, et même celles de l'exarchat, se joignent à la multitude : on éclate en menaces contre l'empereur, on accable d'outrages son lieutenant, et ce magistrat, justifié, ne peut obtenir le châtiment des calomniateurs.

Peu de temps après, le duc de Bénévent vint ravager la Campanie; les troupes impériales n'osaient le combattre. Le pape seul, par sa fermeté, par son adresse et par de riches présens, réussit à le désarmer. Dès lors, les papes furent regardés, par les Romains, comme leurs seuls chefs et comme leur seul appui; l'abaissement du trône impérial fonda la grandeur du saint siége.

En Asie, Héraclius et les Sarrasins continuaient à se battre avec des succès balancés; bientôt une nouvelle révolution éclata dans l'empire, changea son sort, et agrava ses malheurs.

Justinien, exilé à Cherson, ne respiraît que vengeance. Loin d'être abbattu par l'infortune, il parlait encore en tyran

aux habitans de Cherson; ceux-ci, irrités de son orgueil et de ses menaces, avaient résolu de le tuer. Justinien, informé de leur projet, se sauve chez le kan des Kosars, qui habitaient le bord des Palus Méotides. Ce kan l'accueillit avec honneur, et lui fit épouser sa sœur Théodora.

Tibère, ayant appris la fuite de Justinien, fit promettre une forte somme d'argent au kan, pour qu'il lui livrât le prince détrôné; ce vil barbare y consentit, et chargea deux officiers de conduire son beau-frère à Constantinople; mais Théodora découvre le complot, et le révèle à son mari. Justinien étrangle les deux officiers qui devaient l'arrêter, s'embarque, fait naufrage près de l'embouchure du Danube, trouve un asile chez Terbel, roi des Bulgares, et lui promet sa fille, avec la moitié des trésors de l'empire, s'il veut le secourir dans l'adversité.

Terbel lui confie quinze mille hommes; à la tête de cette troupe, Justinien marche à grandes journées, arrive sous les remparts de Constantinople, et, par cette ra-

pidité, surprend Tibère, que le bruit de sa mort avait trompé.

Justinien harangue la foule des citoyens qui bordaient les murailles; il promet un règne juste, et l'oubli du passé; on lui répond par des insultes, et par des injures; mais au milieu de la nuit, un traître le fait entrer dans un aqueduc, dont on avait négligé la garde, il pénètre dans la ville; le peuple inconstant, la garde infidèle, abandonnent Tibère; vainement il veut fuir, on l'arrête; Justinien paraît dans le cirque, fait venir enchaînés devant lui, les deux empereurs Léonce et Tibère, et appuie ses pieds sur leurs gorges, pendant tout le temps qu'on célèbre les jeux.

Le peuple, digne alors d'un tel spectacle et d'un tel tyran, applaudissait à sa férocité, en chantant ce verset d'un psaume : *tu marcheras sur l'aspic, sur le basilic, tu fouleras aux pieds le lion et le dragon.*

Après avoir joui de l'humiliation de ses victimes, Justinien leur fit couper la tête, ainsi qu'au fils de Tibère. Héraclius, qui avait combattu avec gloire les Sar-

rasins, fut pendu aux crénaux d'une forteresse.

JUSTINIEN,

EMPEREUR POUR LA SECONDE FOIS *.

Rien ne pouvait être plus effrayant et plus malheureux pour l'empire que le rétablissement d'un prince détrôné, banni, mutilé ; c'était rendre le sceptre à la vengeance ; le génie seul, en pareilles circonstances, peut se dompter lui-même, et vaincre ses ressentimens.

La cruauté de Justinien surpassa celle de Néron ; par ses ordres, le sang de ses ennemis inonda les places publiques, le patriarche Callinique eut les yeux crevés. Le tyran ajoutait l'insulte à la cruauté, et comme autrefois on parait les victimes, il comblait les siennes d'honneurs la veille de leur condamnation, les appelait aux premières charges de l'Etat, recevait leurs remercîmens, et les envoyait à la mort.

Il en fit jeter à la mer un grand nombre,

* An 706.

enfermés dans des sacs. Terbel, roi des Bulgares, demandait alors, avec raison, comment les romains, soumis à un tel monstre, osaient appeler les autres peuples barbares.

Dans le dessein de prouver à son vil protégé le juste mépris qu'il lui inspirait, Terbel, après s'être fait céder par lui une partie de la Thrace, l'appelle à une conférence, étend sur la terre son large bouclier, l'entoure de son fouet, et ordonne à l'empereur de couvrir d'or ce cercle insultant; enfin, il exige que Justinien remplisse la main droite de chaque soldat bulgare avec des pièces d'or, et la gauche avec des pièces d'argent.

Qui oserait, en voyant ce degré d'abaissement, où le despotisme et l'esclavage firent descendre les Romains, parler encore des inconvéniens et des périls de la liberté?

L'empereur redemanda aux Kosars sa femme Théodora, qu'ils lui renvoyèrent; comme il était ingrat et lâche, il déclara la guerre aux Bulgares, et prit la fuite à leur approche.

Le kalife Abdolmélic était mort. Ses

quatre fils régnèrent successivement après lui. Sous leur règne, les Sarrasins continuèrent leurs ravages, et s'emparèrent de Thyane.

L'Italie ne fut point, par son éloignement, à l'abri des fureurs de Justinien; les patriciens de Ravenne avaient applaudi à la chute du tyran; par ses ordres, l'exarque Théodore, les ayant invités, sous différens prétextes, à se rendre chez lui, les fit enlever et embarquer pour Constantinople, où ils périrent tous dans des supplices affreux.

Le pape reçut aussi l'ordre de se rendre dans la capitale de l'Orient; il y vint au moment où le féroce Justinien ordonnait à ses lieutenans de passer au fil de l'épée tous les habitans de Cherson.

Le courageux pontife tenta vainement, par ses prières, d'empêcher ce massacre; la religion n'avait pas plus de force que l'humanité sur le cœur endurci de ce prince cruel; mais à l'instant où l'on commençait cette exécution sanglante, Bardane, qui avait été envoyé à Cherson pour y périr, lève l'étendart de la révolte, et poignarde les commissaires de l'empe-

reur; les habitans de cette contrée se rangent sous les drapeaux de Bardane, les Kosars embrassent sa cause, et le proclament empereur sous le nom de Filipique *.

Justinien, informé de cette rébellion, envoie à Cherson une flotte, sous la conduite du patrice Maur, avec l'ordre de raser la ville et d'y faire passer la charrue; mais les Kosars le forcent à se retirer. Justinien, à la tête de ce qui lui restait de soldats et de trois mille chevaux que lui avait envoyés le roi des Bulgares, campe entre Chalcédoine et Nicomédie, et s'avance sur les bords du Pont-Euxin, dans le dessein d'observer les mouvemens de l'armée de Cherson. Là, il apprend que sa flotte est soulevée, que Filipique, l'ayant trompé par une marche rapide, est entré dans Constantinople, où il a fait massacrer son fils Tibère au pied d'un autel, qui ne put lui servir d'asile.

La fureur du tyran éclate en inutiles transports, ses propres soldats proclament son rival, Justinien veut prendre la fuite,

* An 711.

on l'arrête, on lui tranche la tête et on la porte à Filipique, qui envoya dans Rome ce honteux trophée, digne, au reste, d'être mêlé aux ossemens de Néron. Cet affreux règne, qu'on ne peut écrire qu'en traits de sang, avait duré six années.

FILIPIQUE *.

Dès que Filipique fut parvenu au trône, il s'en montra indigne par son incapacité; la paix était rétablie dans l'église; il la troubla de nouveau, en se déclarant pour l'hérésie des Monothéliens.

Depuis quelques temps, les empereurs confiaient le gouvernement de Rome à un duc nommé par l'exarque. Celui qui était alors en place fut destitué, mais soutenu par la faveur du peuple, il ne voulut pas recevoir le duc qui le remplaçait; les deux partis se livrèrent dans Rome un sanglant combat. Le pape et les prêtres, la croix et l'évangile à la main, se jetèrent entre les combattans, les séparèrent, et par leur influence, mirent fin

* An 711.

à cette sédition que l'autorité impériale seule n'aurait pu réprimer.

La thiare commençait à l'emporter sur la couronne, et il faut avouer qu'alors elle le méritait.

L'empereur voyait son sceptre à la fois menacé par les Arabes, qui ravageaient l'Asie, et par le roi des Bulgares, armé, disait-il, pour venger Justinien. Nulle part, on n'opposait aux ennemis une honorable résistance. Filipique, insensible aux revers de l'empire, se livrait, dans son palais, aux plus honteuses débauches, enlevait les femmes à leurs époux, et les religieuses à leurs couvents.

Les armées manquaient de tout, le trésor public s'épuisait pour payer les spectacles et les fêtes. Un règne si faible et si méprisé ne pouvait durer : le patrice Georges, qui commandait l'armée de Thrace, trame une conjuration; Rufus, officier déterminé, se charge seul de l'exécution du complot. Il entre dans la capitale, au moment où l'on célébrait le jour de la naissance de l'empereur ; après les jeux du cirque, le prince, sortant du bain, donne un grand festin à sa cour;

chacun s'y livre au plaisir, et boit avec excès. A l'instant où tous les convives sont plongés dans l'ivresse, l'audacieux Rufus paraît, saisit l'empereur endormi, l'enveloppe dans son manteau, l'enlève, le porte à l'Hypodrome, lui fait crever les yeux, et l'enferme dans un monastère; * il avait régné dix-sept mois.

L'histoire ne parle plus de lui, et laisse dans un oubli profond ce faible monarque, qui aurait dû y rester toujours.

Après cette paisible et courte révolution, le peuple ressaisit ses droits, se rassembla et élut pour empereur, Anthénius, premier secrétaire d'état, dont on estimait alors généralement la vertu. Il prit, en montant sur le trône, le nom d'Anastase second.

Le premier acte de son pouvoir fut un acte de rigueur, dicté par la politique autant que par la justice: profitant de la trahison, mais punissant les traîtres, il condamna le patrice Georges et ses principaux complices au même traitement qu'ils avaient fait subir à Filipique.

* An 713.

ANASTASE SECOND *.

Le règne d'Anastase fut court, il ne donna que des espérances, et laissa de justes regrets. Comme tous les princes sages, l'empereur voulut séparer le spirituel du temporel, et reconnut pour la foi l'autorité seule des conciles. Constantinople se soumit au pape ; Rome reçut sans murmurer le duc que l'empereur lui envoya ; Anastase choisit pour ministres des hommes justes ; pour généraux, des guerriers habiles et éprouvés. Parmi ceux-ci brillait Léon, dont le nom devint célèbre, et qui déjà par ses exploits, ainsi que par ses talens, se frayait un chemin à l'empire.

Il était né en Isaurie, au sein d'une famille pauvre. Dans son enfance on le nommait Conon. Ses parens vinrent s'établir en Thrace, pour y faire le commerce de bestiaux. Conon se fit soldat, et prit le nom de Léon. Justinien était en guerre avec les Bulgares, il manquait de vivres ;

* An 713.

Léon obtint de son père cinq cents moutons, qu'il conduisit lui-même à l'empereur. Ce prince, touché de cette démarche et frappé de la noblesse qu'on remarquait dans les traits du jeune soldat, le plaça dans sa garde, et l'avança rapidement.

A la cour de Justinien, la disgrâce suivait promptement la faveur. L'empereur, jaloux de la bravoure de Léon, l'envoya chez les Alains, avec l'ordre de les exciter à la guerre contre les Abares; il le chargea de promettre à ces barbares un fort subside, et le mit dans l'impossibilité de tenir sa promesse. Léon évita le piége qui lui était tendu, il ne compromit point sa parole, et réussit dans sa mission.

A son retour, croyant rencontrer l'armée romaine, il apprend qu'elle est en fuite; suivi de cinquante Alains, il s'engage hardiment dans les montagnes, rallie quatre cents fuyards, charge à leur tête, et enfonce un corps ennemi, prend une forteresse, s'empare de quelques bâtimens, s'embarque à Trébizonde, et arrive à Constantinople, où il trouve Anastase sur le trône.

Les Sarrasins rassemblaient alors toutes leurs forces contre l'empire. Anastase de son côté réunit les siennes pour leur résister.

A cette époque* le kalife Oualide mourut. Il avait signalé son règne par la conquête de Samarcand et des contrées orientales de l'Asie. Déjà ses armes brillaient jusque dans les Indes. Son frère Soliman, qui lui succéda, abattit les vastes forêts du Liban, pour construire une flotte formidable; Anastase envoya sur les côtes de la Phénicie un grand nombre de bâtimens légers, dans le dessein de s'emparer de ces bois de construction ou de les détruire. Le chef de l'expédition, nommé Jean, était à la fois diacre et grand trésorier de l'empire. Lorsque la flotte fut réunie dans le port de Rhodes, les équipages se révoltèrent contre leur général, et le massacrèrent. La sédition gagna les troupes de terre, dont le commandant éprouva le même sort. Les rebelles n'espérant point de grâce après de tels crimes, proclamèrent empereur un officier nommé

* An 715.

Théodose, qui prit la fuite, et se sauva dans les montagnes, avec l'espoir d'éviter le pesant fardeau dont on voulait le charger. Mais il fut poursuivi, arrêté, et contraint d'accepter le sceptre pour sauver sa vie.

Conduit, où plutôt traîné par les rebelles, sur lesquels il régnait malgré lui, il s'approche de Constantinople. Anastase se retire à Nicée, où il appelle à son secours l'armée d'Asie ; mais son escadre l'abandonne, les révoltés investissent Nicée, et l'assiégent; Anastase fait une sortie, livre bataille, la perd, et laisse sur le champ du combat sept mille de ses plus braves soldats. Dans le même temps, une autre division de l'armée des rebelles entre dans Constantinople. L'empereur, informé de cet événement, capitule, obtient la vie pour lui, pour le patriarche et pour ses amis. Il quitte la pourpre, prend l'habit monastique, et vient trouver Théodose, qui exécuta fidèlement la capitulation, en exigeant seulement qu'Anastase entrât dans les ordres sacrés. Il avait régné deux ans et demi; brave, clément, éclairé, vertueux, il était digne

de l'empire, mais l'empire n'était plus digne de lui.

THÉODOSE III *.

Les qualités qu'on estimait dans Théodose étaient sa piété, sa modestie, sa bonté; elles auraient paré un particulier, mais elles ne suffisaient pas à un prince. Il manquait de celles qui sont le plus nécessaires pour régner : l'habileté et la force.

Son premier acte fut un traité honteux avec les Bulgares. Sous ce faible monarque la discipline acheva de se perdre, et les mœurs de se corrompre; Léon, qui commandait alors les troupes d'Orient, refusa de reconnaître l'empereur.

Dans l'intention apparente de venger Anastase, et avec le dessein réel de le remplacer, il offrit la main de sa fille, et une grande charge, au général des troupes d'Arménie, Artabase, qui promit de le seconder dans son entreprise. Mouselima, frère du kalife Soliman, s'avançait alors en Galatie, à la tête d'une armée

* An 716.

de Sarrasins, jugeant l'occasion favorable pour affaiblir l'empire, en y fomentant la discorde, il écrivit en ces termes à Léon: « Nous savons que vous êtes digne du » trône, venez nous trouver, nous vous » aiderons à y monter, et nous convien- » drons ensemble d'une paix utile aux » deux nations. »

Léon lui répondit qu'il ne croirait point à ses promesses et à ses vues pacifiques, si le kalife Soliman, qui assiégeait Amorium, ne consentait à cesser ses attaques contre cette ville; Soliman lui promit de lever le siége dès qu'il arriverait, et lui donna sa parole pour gage de sa sûreté.

Léon, animé par cette audace, mère des succès, part intrépidement avec trois cents cavaliers pour se rendre auprès du kalife; les Sarrasins vont en bataille audevant de lui jusqu'à un mille de leur camp. Ils le saluent du nom d'Auguste; les habitans d'Amorium, du haut de leurs remparts, font entendre les plus vives acclamations pour la prospérité du nouvel empereur.

Cependant, malgré ces apparences fa-

vorables, au mépris de la foi jurée, le kalife continue et presse le siége. Léon rompt les conférences ; il voulait partir, mais il apprend que trois milles cavaliers arabes lui coupent la retraite. Comme on l'avertit en même temps que Mouselima approchait avec son armée, dissimulant ses vrais desseins, il demanda au kalife la permission d'aller conférer avec ce général : Soliman y consentit, mais lui donna une escorte quatre fois plus nombreuse que la faible troupe de cavaliers qui le suivaient. Léon se met en marche comme un captif, mais dès qu'il est hors de la vue du camp arabe, il crie à ses trois cents cavaliers : « Compagnons, il » faut combattre les ennemis, et non les » compter. Chargeons ces infidèles, Dieu » combattra pour nous ; » à ces mots, il s'élance comme un éclair sur l'escorte sarrasine, l'étonne, l'enfonce, la disperse, rejoint son armée, et en donne une partie á Nicétas qui attaque Mouselima, fait lever le siége d'Amorium, et contraint les Arabes à se retirer en Cappadoce.

Léon, à la tête du reste de l'armé, s'avance vers Nicomédie, rencontre le fils

de Théodose qui commandait la garde impériale, lui livre un combat sanglant, remporte la victoire, et le fait prisonnier; Théodose n'était point capable de lutter contre un pareil rival. Le sénat le conjure d'épargner à l'empire, par son abdication, les horreurs d'une guerre civile; comme ce prince régnait malgré lui, il céda facilement aux vœux des sénateurs, et quitta sans regret un sceptre qu'il ne pouvait soutenir.

Le patriarche lui promit, au nom de Léon, qu'on épargnerait ses jours. On exigea que lui et ses enfans se fissent prêtres. Ce faible prince, délivré plutôt que privé du trône, vécut tranquillement à Ephèse, s'occupant pour tout travail à écrire en lettres d'or les évangiles et les offices de l'église. Son épitaphe est plus remarquable que son règne. Regardant la mort comme la guérison de tous les maux, il voulut qu'on ne gravât sur sa tombe que ce seul mot, *santé*.

Après ce triomphe facile, Léon entra paisiblement dans Constantinople par la porte dorée. Les habitans le reçurent avec les transports de joie et d'espérance

qu'excite presque toujours un nouveau règne. Le lendemain il fut couronné par le patriarche, qui lui fit jurer de respecter et de maintenir les décrets des conciles, et les décisions de l'église.

LÉON III, DIT L'ISAURIEN *.

L'ORIENT se voyait enfin, après tant de règnes honteux, sous l'autorité d'un guerrier capable de le défendre contre ses ennemis, de retarder sa chute et de relever ses ruines. Tel était au moins l'espoir public; mais si Léon ne démentit point sur le trône l'idée qu'il avait donnée de sa bravoure dans les camps, il ne répondit pas sous d'autres rapports à l'attente générale.

De grands défauts ternirent ses grandes qualités : son opiniâtreté en matières de religion produisit un schisme funeste; la coupe du pouvoir l'enivra, il voulut gouverner les consciences comme il commandait les troupes, et il devint, par ces fautes capitales, l'une des principales causes de

* An 717.

l'accroissement de la puissance des papes et de la naissance peu éloignée d'un nouvel empire d'Occident.

Tandis que Constantinople se félicitait de l'avénement de Léon, Rome jouissait d'une trève qui soulageait passagèrement les maux dont elle était accablée depuis tant d'années. Aripert II, parvenu au trône de Milan par un assassinat, gouverna ses peuples avec justice, et rendit à l'église romaine les terres dont les Lombards s'étaient emparés. Plusieurs écrivains ecclésiastiques ont prétendu que longtemps avant cette époque le territoire romain était le patrimoine de saint Pierre, et qu'Aripert y avait ajouté une partie du Piémont. Cette opinion est dénuée de tout fondement. Les églises, en différentes contrées, avaient reçu, de tout temps, des fermes en dons, et qu'elles appelaient du nom de leur patron; mais elles possédaient ces biens comme les particuliers, sous la souveraineté du prince: une partie des revenus était destinée aux pauvres, le reste à l'entretien de l'église; Pépin, roi de France, fut réellement le premier qui donna au pape une souveraineté tempo-

relle. Voilà ce qui est historique, le reste est fabuleux, et ce qui le prouve évidemment, c'est que le pape Grégoire le Grand excommunia les administrateurs du patrimoine de saint Pierre, qui se prétendaient indépendans, et refusaient de reconnaître l'autorité de l'empereur et de ses magistrats.

Aripert se noya dans le Tésin; Ausprand, qui le combattait alors, voulut vainement lui succéder, les peuples attachés à la mémoire d'Aripert élurent son fils Luitprand, qu'on regarde comme le meilleur roi qui ait régné sur les Lombards. Il était juste, vertueux, clément, et quoique illétré, non moins habile dans les négociations qu'à la guerre. Ses lois maintinrent l'abondance et le repos dans son pays : ses armes en étendirent les limites.

Grégoire II, son émule en talens et en vertus, brillait alors sur la chaire pontificale. Ce pape habile enleva Cumes par son audace au duc de Bénévent, et trouva par son adresse le moyen de rallier momentanément l'empereur Léon à l'orthodoxie.

Dans ce même temps un grand orage éclatait contre l'empereur; le kalife, furieux d'avoir contribué à sa grandeur sans en tirer aucun avantage pour les Sarrasins, vint à la tête d'une armée innombrable assiéger pour la troisième fois Constantinople. Léon, pour l'éloigner, tenta d'abord la voie des négociations; « On ne transige point avec des captifs, » on ne traite point avec des vaincus, ré- » pondit le fier Arabe; j'ai déjà désigné la » garnison qui doit occuper la place; il » ne vous reste d'autre parti que de vous » soumettre à mon pouvoir. » La seule réplique de Léon à cette insolence fut la victoire.

La flotte sarrasine était sous voile, un violent coup de vent la disperse; l'empereur profite de ce moment favorable, il sort avec des bâtimens légers et des brûlots; il traverse hardiment la flotte ennemie et lance sur elle le feu grégeois qui la réduit en cendres. Le succès rend le courage aux assiégés: la vaillance du prince a passé dans le cœur de tous les habitans, ils repoussent avec opiniâtreté les assauts redoublés des Arabes, et les

forcent à se renfermer dans leur camp.

Ces revers hâtèrent la mort du kalife Soliman. Son neveu Omar lui succéda. Dans l'année 718, l'hiver le plus rigoureux qu'on eût vu dans ces contrées couvrit la terre de neige pendant cent dix jours. La rigueur du froid ralentit l'ardeur des attaques.

Au printemps, deux nouvelles flottes sarrasines, venues d'Egypte et d'Afrique, arrivèrent pour renforcer les Musulmans; mais les matelots, les officiers et les soldats, de ces contrées nouvellement conquises et converties, se découragent en voyant le déplorable état de l'armée du kalife. Les Egyptiens donnent l'exemple de la défection, ils désertent la cause des Arabes, et entrent dans le port de Constantinople. Léon monte sur leurs vaisseaux, fait une nouvelle sortie : tous les bâtimens ennemis sont pillés, brûlés, coulés à fond.

Mousélima, qui manquait alors de vivres, se vit forcé d'envoyer en Asie de nombreux corps qui la dévastaient, mais l'empereur y fit passer des détachemens qui

attirèrent les Arabes dans des embuscades et les massacrèrent.

L'abondance régnait dans Constantinople; la famine dans l'armée musulmane. Enfin Mouselima, vaincu par la disette et par le courage de l'empereur, leva le siége et s'éloigna. Une armée de Bulgares l'attaqua dans sa retraite, le défit, et lui tua vingt-deux mille hommes; une tempête détruisit les restes de la flotte mahométane. La capitale de l'Orient célébra ce triomphe avec des transports de joie, et compara dans ce moment son libérateur aux plus illustres héros de l'antique Rome.

Le kalife, dans le premier mouvement de sa colère, ordonna de tuer tous les chrétiens qui n'embrasseraient pas la foi de Mahomet; ses ministres, moins barbares que lui, désarmèrent son courroux, il révoqua son édit sanguinaire; mais depuis cette époque les sectateurs de l'évangile furent soumis dans l'empire musulman à des lois aussi injustes qu'humiliantes; elles existent encore, et entre autres celle qui défend aux tribunaux d'admettre le témoignage d'un chrétien contre un Musulman.

Le kalife, qui n'avait pu vaincre Léon, essaya de le convertir; il lui écrivit une longue lettre pour lui démontrer la vérité de l'alcoran et pour l'engager à embrasser un culte plus pur et plus raisonnable que celui du Christ. Ses prédications, comme on devait s'y attendre, n'eurent pas plus de succès que ses armes.

Le siége de Constantinople avait répandu l'effroi dans la Grèce et dans l'Italie. Regardant la ruine de l'empire d'Orient comme certaine, on craignait à chaque instant de voir les Sarrasins vainqueurs fondre sur l'Occident. Sergius, qui commandait en Sicile, forma le projet de se rendre indépendant, et pour sonder les esprits, il fit d'abord proclamer empereur, par quelques mécontens, un de ses lieutenans nommé Tibère.

Les regards vigilans de Léon s'étendaient sur les parties les plus éloignées de l'empire : informé du complot, il envoie en Sicile un officier nommé Paul, qui fait tomber les faux bruits, rassure les hommes timides, déconcerte les conspirateurs, les arrête, et envoie leurs têtes à l'empereur.

Sergius, seul auteur de la conjuration, eut l'adresse de se justifier.

Une autre conspiration menaça les jours de Léon. Anastase, las de son exil et ennuyé de la prêtrise, forma le dessein de remonter sur le trône; le roi des Bulgares lui prêta cinq mille livres d'or. Quelques-uns des anciens courtisans du prince détrôné, et qui étaient restés en place, promirent de le seconder : l'un d'eux, le patrice Sisinius, rassemblait déjà des bâtimens et des troupes bulgares pour exécuter cette entreprise. Léon les prévint, envoya au supplice les officiers qui le trahissaient, et gagna, à force d'argent, le roi des Bulgares, qui lui livra Sisinius, Anastase et l'archevêque de Thessalonique; ils furent décapités dans l'hypodrôme.

Tous ces complots et la fréquence des révolutions inquiétaient l'empereur sur le sort de ses enfans. Dans l'espoir de rendre son fils Constantin plus respectable aux yeux des peuples, et de lui assurer l'héritage de sa couronne, il le fit tenir sur les fonts de baptême par les dignitaires et

par les sénateurs; bientôt après il l'associa à l'empire.

Les juifs, toujours fermes dans leur culte et dans leurs espérances au milieu de leur ruine, proclamèrent un messie et levèrent l'étendart de la révolte; l'empereur comprima cette rébellion, ce qui était juste et facile; mais il leur ordonna ensuite, sous peine de mort, de se faire baptiser, ce qui était aussi inique qu'insensé. Les infortunés parurent obéir, et ne firent que profaner un sacrement qu'ils détestaient.

Léon, accoutumé à vaincre, voulait que rien ne lui résistât. Il persécuta les Montanistes, et sa violence augmenta l'opiniâtreté de ces sectaires.

La guerre contre les Musulmans ensanglantait toujours l'empire *: les Sarrasins s'emparèrent de la Sardaigne; Jesid, successeur d'Omar, ne régna que quatre ans, et laissa le sceptre à son frère Hescham; celui-ci livra bataille aux Romains dans les plaines de Syrie, il fut battu, et contraint de fuir jusqu'à Damas. Mousélima répara cet échec par quelques succès.

* n 723.

L'Orient fit alors sans combats une conquête étrange et nouvelle *: un volcan souterrain éclata dans l'Archipel, à vingt-sept lieues au nord de l'île de Crête, et fit sortir du sein de la mer l'île de Santorin, aujourd'hui fameuse par ses vins exquis.

Jusque-là, Léon s'était fait admirer comme monarque et comme général, il ternit cette double gloire en y voulant ajouter celle de théologien; le culte des images lui paraissait superstitieux et contraire à la pureté de la foi évangélique. Décidé à proscrire ce culte, il convoque le sénat; « je veux, dit-il, pour prouver » à Dieu ma reconnaissance des bien- » faits dont il m'a comblé, je veux abolir » l'idolâtrie introduite dans l'église par » le culte des images. Ces images, qu'un » peuple fanatique prend pour la Divi- » nité, ne sont que de véritables idoles. » Il m'appartient, comme chef de la re- » ligion ainsi que de l'empire, de réfor- » mer un si honteux abus. »

A la suite de ce discours il lut un édit, dont l'objet était de détruire ce qu'il ap-

* An 726.

pelait une superstition sacrilége. Au mépris des anciennes coutumes, il ordonna aux sénateurs d'enregistrer cet édit sans délibérer.

Cette mesure téméraire excita de grands troubles dans l'empire. Ceux qui partageaient par dévouement, par conviction, ou par intérêt, l'opinion de l'empereur, attaquèrent avec furie, insultèrent, et détruisirent sans respect ces prétendues idoles. On les nomma Iconoclastes, c'est-à-dire *briseurs d'images*. Ils ne respectaient que la croix. Les autres défendirent avec un égal emportement les objets de leur longue vénération. Léon ne dut pas tarder à sentir qu'il est peut-être plus dangereux d'attaquer les superstitions que la foi.

Cependant, indigné de cette innovation hardie, et de cette usurpation de pouvoirs, le patriarche Germain, ainsi que le pape Grégoire, résistent aux ordres de l'empereur, et s'efforcent de lui prouver que les chrétiens honorent les images, et ne les adorent pas; Jean Chrysostôme soutient avec fermeté, en Orient, la doctrine de l'église. Léon répond à leurs

remontrances par des rigueurs et par des vengeances, tout l'Occident se soulève contre l'édit impérial; Grégoire écrit avec force à ce monarque, et l'avertit que les princes n'ont aucun droit qui les autorise à statuer sur la foi.

Il est vrai qu'au moment où le pape voulait que la puissance temporelle ne dépassât pas ses limites, il sortit lui-même des siennes, et soutint opiniâtrément la cause des peuples de Calabre et de Sicile, relativement à une nouvelle capitation à laquelle l'empereur prétendait les assujétir.

Léon, fatigué de cette résistance, veut déposer le pape, et fait tramer dans Rome une conspiration contre lui. La multitude prend le parti du pontife et met à mort les conjurés. Le duc Paul appelle à son secours des troupes de Ravenne; mais les Romains, les Toscans, les Lombards prennent les armes et rendent ses efforts inutiles. Cependant Grégoire, ne voulant point alors pousser plus loin ses succès, apaisa lui-même la révolte; sa soummission fut apparente, son indépendance réele, depuis ce temps le saint-siége

devint aussi cher à l'Italie que le trône impérial lui était odieux.

Le mécontentement qu'excitait partout le despotisme de l'empereur fit sortir les Grecs de leur longue apathie, ils se soulevèrent *, et élurent pour empereur un officier nommé Cosme, qui parut bientôt avec une flotte sous les murs de Constantinople. Le courage de Léon et le feu grégeois détruisirent la flotte et l'espoir des rebelles : Cosme ainsi que son lieutenant Etienne furent pris et eurent la tête tranchée. Une amnistie entière désarma et rassura leurs complices.

Les Musulmans, profitant de ces troubles, attaquèrent Nicée. La bravoure des habitans les contraignit de lever le siége. L'empereur persistait toujours à vouloir forcer les consciences, il essaie vainement de déterminer les Vénitiens à embrasser sa cause, ceux-ci refusent de prendre son parti contre le saint-siége. Les villes de Rimini, Fano, Pizzaro, Ancône se soulèvent contre l'exarque : chacune de ces cités élut un duc; le pape feignait

* An 727.

publiquement de calmer leur ardeur, que sécrètement il excitait.

Le duc de Naples se montra seul docile aux ordres de Léon. Il se mit à la tête de l'armée avec son fils, et marcha contre Rome; le bruit de son approche produit une révolution. Le courage, exilé depuis si longtemps de cette ancienne capitale du monde, semble y renaître; les Romains, qui avaient livré sans résistance aux plus vils Barbares leurs richesses, leur sang, leur honneur, leur liberté, s'arment avec fureur pour soutenir une querelle théologique : ils sortent de la ville, livrent bataille aux Napolitains, les enfoncent et tuent le duc de Naples ainsi que son fils.

Le roi des Lombards, saisissant cette occasion favorable à ses desseins ambitieux, affectant un zèle ardent pour la cause du pape, s'empara de Ravenne, prit Narni, dans le duché de Rome, et en fit présent à l'église romaine, qui l'accepta.

L'exarque, retiré à Cosme, trama dans Rome, par ses agens, une nouvelle conspiration contre le pontife : le peuple le

sauva encore une fois de la fureur des conjurés. L'amitié du roi lombard inspirait cependant à Grégoire plus de craintes que d'espérances : ce pape habile pénétrait ses vues secrètes, et regardait la conquête de Ravenne comme le prélude de celle de Rome ; dans cette position critique, il implora les secours des Vénitiens; à sa prière le doge *Orso* arma une flotte *, débarqua ses troupes, fondit à l'improviste sur l'armée du roi Liutpraud, la battit, fit le neveu du roi prisonnier, chassa les Lombards de Ravenne, et n'osant offenser l'empereur, y rétablit l'exarque Eutichius.

Le roi lombard, irrité de sa défaite, conclut une alliance avec l'exarque et s'approcha de Rome; ce nouveau danger décida le pape à implorer l'appui du fameux Charles Martel, qui, sous le nom du roi Thierry IV, gouvernait alors la France. Ainsi les fautes de Léon furent la cause principale qui décida Rome à tourner ses regards vers le Nord : elle prit l'habitude d'appeller en Italie les Fran-

* An 729.

çais, moins dangereux pour elle par leur éloignement, que les Impériaux et que les Lombards.

Cependant la médiation de Charles, par une circonstance imprévue, devint alors inutile. Au moment où les armées coalisées étaient campées dans les prairies de Néron, lorsque Rome se croyait perdue sans ressource, le courageux Grégoire sort à la tête de son clergé, et paraît dans le camp du roi de Lombardie. La vue de la croix, la pompe du cortége, l'aspect vénérable du pape, revêtu ainsi que tous les prêtres de leurs habits pontificaux, étonne, émeut, attendrit, désarme le roi lombard; en vain l'exarque veut affermir son courage, ce prince, touché, désarmé, entraîné par l'éloquence du pontife, se jette à ses pieds, le suit au Vatican, s'y dépouille de ses ornemens royaux, les dépose au pied du tombeau de l'apôtre; enfin il supplie le pape de lui pardonner, de lever l'excommunication lancée contre lui, et de lui accorder son amitié.

Le pontife le relève, l'embrasse, les alarmes cessent, la haine s'éteint, la paix

est signée, et Grégoire reste vainqueur des deux armées ennemies qui se retirent l'une à Pavie l'autre à Ravenne.

Le pape était trop habile pour ne pas sentir que sa gloire pouvait exciter l'envie, et que la modération seule consoliderait son triomphe; il persuada lui-même aux Romains de reconnaître l'autorité de l'exarque; mais il n'en cédait que l'ombre et en gardait la réalité.

Peu de temps après les Toscans élurent pour empereur un certain Tibère, qui, à leur tête, marcha contre Rome : l'exarque, qui avait licencié ses troupes, se montrait consterné; Grégoire lui rend le courage, il monte en chaire; du haut de cette tribune, comme les anciens consuls, il appelle les citoyens à la défense de la patrie : à sa voix ils prennent tous les armes; l'exarque les commande, attaque l'usurpateur, le défait, le poursuit, l'assiége, le prend et envoie sa tête à l'empereur.

Les obstacles opposés aux ordres de Léon le rendaient fanatique dans son hérésie. Le patriarche Germain, presque centenaire, osa lui reprocher son injustice;

l'empereur lui donna un soufflet et le fit déposer par le sénat. Germain alors, se dépouillant du pallium, dit au tyran: *ma personne est soumise aux ordres absolus du prince, mais ma foi ne cède qu'à un concile général.*

Les soldats, presque toujours disposés à servir les caprices du despotisme, brisaient partout les images et insultaient les prêtres. L'implacable Léon fit brûler la bibliothèque publique, parce que les professeurs qui l'administraient ne partageaient pas ses opinions; partout ses rigueurs excitaient la révolte; il voulut faire enlever un crucifix de bronze attaché à une des portes de la ville; le peuple le défendit et la garde impériale en fit un grand carnage. La persécution des apôtres fit peut-être moins de martyrs que le brisement des images.

Les Romains perdirent bientôt un grand homme *. Grégoire II mourut en 731, Grégoire III lui succéda: sous son pontificat la querelle qui divisait le saint-siége et l'empire s'aigrit de plus en plus.

* An 731.

De nouvelles attaques des Sarrasins, multiplièrent encore les embarras de Léon, et comme les troubles religieux l'occupaient alors plus que la guerre, il se reposa sur ses lieutenans du soin de les combattre. Les Arabes pénétrèrent en Paphlagonie, et défirent une armée romaine. Les Turcs avaient forcé les portes Caspiennes, Mousélima les en chassa.

En 732, le pape réunit un concile à Rome. Là, en présence de la noblesse et du peuple, on déclara séparé de la communion des fidèles quiconque manquerait au respect dû aux images.

Ce décret parut à Léon un outrage insupportable; il chargea le duc de Sybire de livrer Ravenne au pillage, de s'emparer de Rome, de détruire toutes les images, et d'amener le pape enchaîné à Constantinople.

Le général, à la tête d'une forte armée, débarque en Italie; les femmes, les vieillards, les enfans se couvrent de sacs et de cilices; ils font retentir les temples de leurs gémissemens, mais la fureur succède à la consternation : les citoyens prennent les armes; à la vue de l'ennemi,

...7

feignant de fuir, ils attirent les troupes impériales dans une embuscade, fondent sur elles, les taillent en pièces, et coulent à fond leurs vaisseaux.

Ce revers met le comble à la fureur de Léon; il enlève à la juridiction de l'église de Rome, la Grèce, l'Illyrie, la Macédoine, qu'il soumet au patriarche de Constantinople, et commence ainsi la funeste division de l'église grecque et de l'église latine.

Depuis cette époque, aucun succès éclatant ne consola Léon de ses disgrâces. Pendant six ans, les Sarrasins continuèrent impunément leurs courses en Asie. Soliman, protégeant un imposteur qui se disait fils de Justinien second, le couronna dans Jérusalem, et lui envoya des troupes; mais l'armée de Léon le défit et le tua.

L'empereur donna pour femme à son fils Constantin la fille du kan des Kosares; cette princesse, dont on admirait l'esprit et la beauté, prit, en recevant le baptême, le nom d'Irène.

Les liens qui attachaient Rome à l'empire se relâchaient chaque jour. En 741,

le pape fit un acte de souveraineté jusque-là sans exemple ; il envoya une ambassade solennelle à Charles Martel, et, dans l'espoir d'obtenir son appui, lui fit présent des clefs du tombeau de saint Pierre, et d'une partie des liens de cet apôtre. Baronius, en parlant des craintes et des gémissemens de Grégoire III, dit « que ce pape sema dans les larmes, et » que ses successeurs moissonnèrent dans » la joie. »

Charles reçut aussi des députés du sénat et du peuple romain, qui le décorèrent des titres de consul et de patrice ; Charles, de son côté, envoya au pape l'abbé de Corbie, et un moine de Saint-Denis, chargés de riches présens ; mais il refusa les secours qu'on lui demandait, dans la crainte de s'affaiblir en France et de se brouiller avec le roi lombard, qui l'avait aidé à combattre les Sarrasins.

L'année 741 vit mourir trois hommes fameux, Charles Martel, Grégoire III et Léon. Une hydropisie termina les jours de l'empereur ; il avait régné vingt-quatre ans : son fanatisme ternit sa gloire, et les

extravagances du théologien effacèrent le souvenir des exploits du guerrier.

CONSTANTIN V, DIT COPRONYME*.

Le trône sur lequel monta Constantin ne brillait que par le souvenir de son ancienne grandeur; il était entouré de ruines et de débris. Les Sarrasins, maîtres de la Syrie, de la Perse, de la Palestine, de l'Egypte et de l'Afrique, après avoir conquis l'Espagne, s'étaient avancés jusques au centre de la France, qu'ils auraient subjuguée, si le courage héroïque de Charles Martel et la victoire éclatante qu'il remporta sur eux n'eussent opposé une digue insurmontable à ce torrent; sans ce grand homme, toute l'Europe gémirait aujourd'hui, comme l'Orient, sous le despotisme et le cimeterre musulman.

L'Italie ne tenait plus à l'empire que par quelques souvenirs et un reste de crainte. Grégoire II, tout en paraissant s'opposer à une révolution, avait accou-

* An 741.

tumé le monde à voir la thiare résister à la couronne. Grégoire III fit plus ; il offrit Rome à Charles Martel, et le refus seul de ce prince conserva aux empereurs pour quelque temps, sur cette capitale, une apparence de souveraineté.

Léon, en brisant les images, en bravant les anciennes coutumes, et en démembrant la juridiction du saint siége, s'était rendu odieux aux peuples d'Italie, toujours opprimés et jamais défendus par les empereurs d'Orient ; ils méprisaient ces princes comme faibles, les redoutaient comme tyrans, et les haïssaient comme hérétiques. Zacharie, successeur de Grégoire III, regardait également comme ses ennemis les Grecs et les Lombards. Pour se défendre contre eux, il s'attacha aux Français, et prépara aînsi, de concert avec l'opinion publique, la grande révolution qui fonda, peu de temps après, le nouvel empire d'Occident.

Aucun prince n'était moins capable que Constantin de soutenir l'autorité impériale dans des temps si critiques : ce prince orgueilleux, violent, impie, choquant les mœurs d'un siècle religieux,

méprisait tous les cultes, se moquait des saints, défendait d'honorer leurs reliques, outrageait la Vierge, et la comparait indécemment à une bourse qu'on méprise quand l'or qu'elle contenait en est sorti. Au scandale de ses discours il joignait celui des plus sales débauches; bisarre et bas dans ses goûts, il se frottait de fiente et d'urine de cheval, et contraignait ses coutisans à l'imiter. Ce fut cet étrange caprice qui lui fit donner le surnom de Copronyme. D'autres prétendent que le patriarche l'avait ainsi appelé, parce qu'étant enfant, et présenté à l'église, il avait sali par des excrémens les fonts baptismaux. L'histoire, pour être vraie, se voit forcée de descendre dans ces honteux détails, lorsqu'elle doit peindre les trônes et les peuples dégradés et avilis par la servitude.

Les excès de Constantin, sa haine contre Dieu, sa passion pour la magie, ses violences contre les prêtres lui attiraient une foule d'ennemis. Artabase le curopalate, qui avait épousé sa sœur Anne, crut pouvoir détrôner facilement un si méprisable monarque.

L'empereur, soupçonnant ses desseins, lui demanda ses enfans pour ôtages. Artabase alors, ne ménageant plus rien, souleva l'armée qu'il commandait, et marcha contre son beau-frère. Constantin épouvanté prit la fuite, et se sauva en Phrygie ; mais malheureusement pour l'empire, deux braves guerriers, Longin et Sisinius, entreprirent de lui conserver un sceptre qu'il abandonnait et qu'il était indigne de porter.

Cependant, le patriarche, convoquant le peuple de Constantinople, déclare publiquement qu'il a entendu Constantin renier Jésus-Christ. La multitude indignée prononce son arrêt, et proclame empereur Artabase, qui s'empare du palais, et rétablit dans la ville le culte des images.

Longin et Sisinius, ayant rassemblé de nombreuses troupes, rendent à Constantin l'espérance et le courage ; il reparaît à la tête d'une armée ; les deux rivaux, également indignes de l'empire, implorent bassement l'appui de l'étranger et les secours du kalife Oualid, fils d'Hescham. Le fier Arabe, qui les mé-

prisait, rejette leur prière, profite de leur division et ravage l'Asie.

Peu de temps après, Constantin rencontra près de Sardes Artabase, et lui livra bataille; l'habileté de Sisinius décida la victoire; Artabase fut défait, et son fils Nicétas éprouva un revers semblable en Bithynie. * On vit alors se renouveler toutes les horreurs des anciennes guerres civiles, la discorde régnait dans toutes les familles, l'obscurité même ne donnait pas le repos. L'empire, déchiré par ses dissensions et pillé par les Arabes, nageait dans le sang : les deux partis semblaient mépriser également l'humanité, la justice, la religion, et des deux côtés on combattait avec fureur pour deux princes qui déshonoraient le trône, l'un par ses vices et l'autre par son incapacité.

Enfin, après plusieurs succès balancés, Constantin assiégea Constantinople, défit la flotte de son rival, se rendit maître de la personne de Nicétas, le fit décapiter sous les murs de la capitale, et entra d'assaut dans la ville.

* An 743.

Artabase s'était sauvé dans un fort; obligé d'y capituler, il se rendit, et on lui creva les yeux. L'empereur ne fit aucune grâce aux partisans de son ennemi; les uns furent tués, les autres mutilés. Sisinius avait obtenu que l'on conserverait au patriarche sa vie et sa dignité; au mépris de cette promesse, il fut promené sur un âne, et livré aux insultes des soldats, qui le privèrent de la vue.

Il ne manquait au féroce Constantin, pour être le plus vil des monstres, que de se montrer ingrat. Deux mois après que Sisinius l'eut replacé sur le trône, il lui arracha les yeux. Cette guerre cruelle fit périr la fleur des armées romaines, et le triomphe de l'empereur fut, sous tous les rapports, un long deuil pour l'empire.

Le destin, qui n'avait pas encore marqué l'heure de la chute du trône d'Orient, le sauva au moment où rien ne paraissait devoir le garantir d'une prompte ruine.

La discorde divisa de nouveau les Arabes; les descendans d'Abbas, oncle du prophète Mahomet, s'étaient révoltés

depuis quelques années contre les Ommiades. Après de longs et de sanglans combats, Aboul-Abbas, ayant vaincu et tué Mérouan, fils d'Oualide, monta sur le trône; sa dynastie, celle des Abbassides régna cinq cent vingt-trois ans. Aboul-Abbas quitta Damas et s'établit en Chaldée. Almansor, son frère, qui lui succéda, bâtit sur le Tigre la fameuse ville de Bagdad, qui devint la résidence des kalifes Abbassides.

Comme la longue guerre qui détruisit la race des Ommiades avait affaibli les Sarrasins, Constantin, profitant de ces circonstances, battit les Arabes et reprit sur eux une partie de la Comagène; il les chassa aussi de Chipre. Mais l'Asie semblait alors condamnée à ne jouir d'aucun repos, le fléau de la peste se joignit à l'avarice et aux concussions des magistrats de l'empereur, pour la désoler et la dépeupler.

Jamais, dans les annales du monde, on ne vit d'époque plus désastreuse pour les nations et plus orageuse pour les têtes couronnées; le cimeterre mahométan ravageait les villes, dévastait les

champs, moissonnait les sceptres, forçait les consciences, et répandait partout la terreur et la servitude.

Les guerriers du nord détruisaient les derniers débris de l'empire romain, réduisaient les anciens maîtres du monde en esclavage, renversaient leurs monumens; chassaient de l'Europe les arts et les sciences, et la plongeaient dans une obscurité profonde; on n'y voyait briller que les torches de l'ignorant fanatisme, et les glaives d'une foule de princes et de seigneurs, toujours divisés entre eux, mais toujours armés contre les trônes et contre les peuples.

Dans ce siècle de barbarie, l'ambition aurait dû être plus effrayée que tentée du pouvoir suprême; il y avait peu de distance entre le palais et la prison, entre le trône et l'échafaud.

Presque tous les monarques mouraient de mort violente; les kalifes périssaient sous le cimeterre ou sous le poignard; à Constantinople, on assassinait les monarques, on crevait les yeux des empereurs détrônés.

Dans l'Occident, les princes qui survivaient à leur chute étaient rasés, con-

finés dans des monastères, et souvent privés de la vue. Le monde était bouleversé par de continuelles révolutions, et ce fut sous le règne de Constantin et de son fils, qu'on vit s'accomplir celle que les fautes de Léon avait préparée en Italie.

Le pape Zacharie conserva adroitement son autorité, en montrant une feinte soumission à Constantin, et en menaçant des vengeances du ciel Hilprand, roi des Lombards, faible successeur de Luitprand; Ratchis, qui le remplaça, se montra d'abord plus formidable, il menaça Rome et assiégea Pérouse; mais Zacharie vint le trouver, et lui parla avec tant de force et d'onction, que le roi lombard, passant subitement de la fureur au repentir, de l'orgueil à l'humilité, déposa sa couronne aux pieds du pontife; reçut de lui l'habit de moine, et se retira dans le monastère du Mont-Cassin.

Ces guerriers à la fois farouches et superstitieux montraient aux papes, tantôt l'âpre fierté d'un despote et d'un conquérant, tantôt l'humble soumission d'un cathécumène.

Astolphe, parvenu au trône des Lombards, parut moins dévôt, et plus ambitieux; comme il voulait ranger Rome sous sa domination, il décida le saint-siége à s'assurer contre lui de la protection de la France. *

Dans ce même temps, les Français, qui toujours voulurent la liberté ou la gloire, étaient fatigués de se voir gouverner arbitrairement par des officiers du palais, qui régnaient sous le nom de leurs princes fainéans; ils détrônèrent cette race abâtardie : Pépin, maire du palais, héritant du respect que les exploits de Charles-Martel avaient inspiré à la nation, enferma son souverain dans un couvent et s'empara du trône.

Dans le dessein de rendre son nouveau pouvoir plus sacré, en joignant à l'autorité du consentement national celle de la religion, il voulut se faire reconnaître et couronner par le pape.

Zacharie avait aussi besoin de son secours pour assurer son indépendance; ce pontife ambitieux, détournant ses yeux

* An 751.

du ciel et les fixant sur la terre, déclara qu'il était juste que Pépin portât le titre de roi, puisqu'il en exerçait l'autorité; et décida ainsi que le gouvernement de fait devait l'emporter sur le gouvernement de droit.

Par un échange politique de complaisance, le descendant de Clovis, Childéric III, reçut la tonsure, Pépin la couronne, Zacharie et l'église, une souveraineté temporelle.

Cependant Astolphe, qui voyait que les efforts de cette alliance nouvelle étaient dirigés contre lui; rompit la paix, déclara son dessein de conquérir et de ravager Rome; il s'empara d'abord de Ravenne, et abolit l'exarchat, qui existait depuis cent quatre-vingt-cinq ans; ainsi disparut cette dernière et faible image de l'empire romain.

Sur ces entrefaites, Zacharie mourut; Etienne II lui succéda: l'adresse et la feinte soumission de ce nouveau pape obtinrent une paix que l'on conclut pour quarante ans, mais qui fut rompue quatre mois après.

Le roi lombard demanda sans détour

que Rome le reconnût pour souverain. Le pape tenta de vains efforts pour le fléchir. L'empereur, fier de quelques succès remportés sur les Sarrasins, crut que, sans soldats, son nom suffirait pour arrêter le roi de Lombardie; il était trop faible pour porter ses armes en Italie, il y envoya le silenciaire de son palais, Jean, qui somma le roi lombard de lui restituer Ravenne; Astolphe continua sa marche, l'ambassadeur n'obtint que des réponses vagues.

La terreur régnait dans Rome: autrefois tout le peuple eût pris les armes, alors le clergé fit des processions, les citoyens les suivirent pieds nus, suspendant à la croix le traité de paix violé par Astolphe.

Etienne, qui cherchait d'autres secours que ceux du ciel, écrivit à Pépin et aux grands de la France, pour implorer leur appui. Pépin ne lui offrit qu'un asile; le pape se rendit à Pavie, trouva le roi de Lombardie inflexible, et en obtint seulement la permission de se rendre en France.

Le fils du roi des Français, Charles,

si fameux depuis sous le nom de Charlemagne, vint au-devant de lui; ce fut alors que Pépin, usurpant les droits de l'empereur, promit de donner aux successeurs de saint Pierre, l'exarchat et la Pentapole. Pour prix de ce don, Etienne le releva de ses sermens: il fut absous et sacré, ainsi que la reine et ses deux fils; le pape excommunia d'avance tous les seigneurs qui oseraient détrôner la dynastie régnante, et il revêtit Pépin ainsi que ses enfans, du titre de patrice de Rome; par ce premier concordat, le pontife et le roi légitimaient réciproquement leur usurpation, et se donnaient mutuellement ce qui ne leur appartenait pas.

Le roi rassembla un parlement à Querci-sur-Oise, et malgré l'opposition de plusieurs seigneurs, il fit décider la guerre contre Astolphe, dans le cas où ce prince s'opposerait à l'exécution du traité conclu avec Rome. Pépin somma le roi de Lombardie de restituer les terres qu'il avait conquises; sur son refus, * il franchit

* An 754.

les Alpes, bat complétement l'armée des Lombards, poursuit Astolphe, l'assiége dans Pavie, le réduit à capituler; enfin il le force à remettre entre les mains du pape l'exarchat ainsi que la Pentapole, à lui payer un tribut annuel, et à lui livrer quarante ôtages.

Tandis que l'Italie échappait ainsi à Constantin, ce lâche empereur s'occuppait tranquillement à nommer un patriarche et à convoquer un concile, où trois cents évêques proscrivirent le culte des images.

Dès que le roi de France fut revenu dans ses états, Astolphe, qui respectait peu les sermens arrachés par la violence, reprit les armes, et revint assiéger Rome.

Depuis que l'église avait oublié cette maxime de l'évangile : *Mon royaume n'est pas de ce monde*, l'ambition permettait et dictait à sa politique des fraudes pieuses. Etienne supposa une lettre, écrite par saint Pierre au roi de France, et envoya à Pépin, pour échauffer son zèle, cette épître prétendue du prince des Apôtres.

Le roi la crut vraie, ou feignit de le

croire; il passa de nouveau les Alpes : Astolphe effrayé n'osa combattre, leva le siége, s'enferma dans Pavie, demanda la paix. L'abbé Fulrade, commissaire français, accompagné des commissaires lombards, en présence d'Astolphe et du pape, prit solennellement possession de l'exarchat. Après cette cérémonie il se rendit à Rome, et il déposa l'acte de donation, ainsi que les clefs des villes, sur le tombeau de saint Pierre.

Ce fut ainsi que le saint-siége acquit la possession de trois provinces, et de vingt-deux villes. Cet exemple eut des imitateurs; d'autres églises se firent donner des principautés; quelques monastères, des seigneuries; les papes joignirent la puissance temporelle à l'autorité spirituelle : ce mélange du sacré et du profane rendit l'église plus forte et moins sainte; les intérêts humains l'emportèrent souvent sur ceux du ciel, et c'est dans cette grande révolution que l'on doit chercher la première cause des querelles continues et des longs malheurs qui ensanglantèrent l'Europe. Ils durent leur naissance à la confusion de deux

pouvoirs, entre lesquels il n'a pas été possible depuis de tracer des limites certaines.

Plusieurs auteurs prétendent que par cette première donation à l'église, Pépin n'avait concédé que les terres et s'était réservé la souveraineté: d'autres disent que cette souveraineté illusoire fut quelque temps conservée aux empereurs d'orient. Ce qui donne du poids à cette dernière opinion, c'est que jusqu'à l'époque du couronnement de Charlemagne les papes datèrent leurs lettres du règne des empereurs de Constantinople, et que le sénat et le peuple romain, en écrivant à Pépin, nommaient le pape leur pasteur, et non leur seigneur.

Peu de temps après ces événemens, * Astolphe fut tué par un sanglier: l'ancien roi Ratchis, ennuyé du cloître, voulait remonter sur le trône; Didier, duc d'Istrie, appuyé par les troupes et favorisé par le pape, obtint le sceptre des Lombards.

Dans le même temps, Etienne mou-

* An 756.

rut, Paul, son frère, lui succéda : il ne restait alors aux empereurs, en Italie, que Naples, Gaëte, la Pouille et la Calabre.

La puissance de Pépin inspirait alors tant d'effroi, qu'au lieu d'oser le combattre, l'empereur, le pape et le roi des Lombards, s'efforçaient à l'envi d'obtenir son amitié. Constantin, abandonnant tout espoir de réparer ses pertes en Italie, réunit toutes ses forces contre les Sarrasins, il remporta sur eux quelques avantages, il défit aussi les Esclavons, fut ensuite battu par les Bulgares. Quelques années après, * il prit sa revanche, leur livra une grande bataille qui dura toute une journée, et les défit complétement; mais il déshonora sa victoire en faisant couper la tête aux prisonniers dans le cirque.

Ce tyran méfiant et cruel fit arrêter, sur un simple soupçon, dix-neuf officiers de son palais; on les conduisit enchaînés dans l'Hypodrome, et avant de les faire décapiter, Constantin excitait lui-même le peuple à les insulter. On voyait au

* An 763.

nombre de ces victimes deux patrices et un commandant de la garde.

L'empereur, dans l'espoir de semer la division entre les Français et les Lombards *, envoya six patrices en ambassade à Pépin. Il lui demandait la main de sa fille Gizelle, pour son fils Léon, assossié à l'empire, et prétendait qu'on lui donnât pour sa *dot l'exarchat.*

Plusieurs prêtres iconoclastes faisaient partie de cette ambassade : négociateurs maladroits, théologiens opiniâtres, loin de concilier les esprits, il les aigrirent, élevèrent imprudemment une difficulté nouvelle, et par là donnèrent naissance au schisme qui divise encore les deux églises.

Ils accusèrent les Latins d'hérésie, parce que ceux-ci *faisaient procéder le Saint-Esprit du fils comme du père.* Les légats du pape soutinrent avec chaleur, contre eux, leur opinion en présence de Pépin; la dispute porta également sur les intérêts terrestres et sur les intérêts religieux. On croit même que ce

* An 767.

fut alors que les légats, dans le dessein d'appuyer les prétentions du pape sur l'exarchat, et de leur donner une apparence d'anciens droits, fabriquèrent le faux acte de donation attribué au grand Constantin.

L'ambassade impériale échoua complétement, le clergé français condamna l'hérésie du clergé grec, et le roi rejeta les demandes de l'empereur.

Cependant la nouvelle grandeur de Rome était encore douteuse et chancelante; Paul mourut, Toton, duc de Toscane, entra en armes dans la ville, et força le peuple à élire pour pape son frère Constantin, qui était laïque. L'usurpateur du saint-siége écrivit à Pépin, qui ne voulut point le reconnaître. De son côté, Didier envoya un corps de troupes à Rome, dans le dessein d'y faire proclamer pape un prêtre nommé Philippe, qui lui était dévoué cette ville infortunée devint un champ de bataille entre les Lombards et les Toscans; mais ceux-ci, après s'être affaiblis et presque détruits mutuellement, cédèrent aux menaces et à l'indignation du clergé, de la noblesse et du peuple, qui, las de leur

violence, se rassemblèrent et élurent pour pape Etienne III. L'autre pape fut enfermé, et les Romains, imitant alors la barbarie des Orientaux, lui crevèrent les yeux, ainsi qu'au tribun Gracilis, son protecteur *.

Etienne III envoya une ambassade en France. Pépin était mort, Charles et Carloman, ses fils, tous deux patrices de Rome, accueillirent favorablement les ambassadeurs, et chargèrent douze évêques de se rendre dans la capitale du monde chrétien pour y rétablir l'ordre et le calme.

Un concile, convoqué par eux, confirma la déposition du pape Constantin, et décida qu'on ne pourrait plus être pape sans avoir été *prêtre* ou *diacre cardinal*, c'est-à-dire attaché à une église. Telle fut l'origine de ce collége fameux de cardinaux, qui depuis porta la pourpre et prétendit renouveler l'éclat du sénat romain.

Le même concile anathématisa celui de Constantinople qui avait proscrit le culte des images.

* An 768.

Didier, éludant ses promesses, refusait toujours de restituer complètement au saint-siége son *patrimoine;* sous un prétexte de dévotion il s'approche de Rome : ce dangereux pélerin, avec une armée pour escorte, cache ses projets hostiles sous un voile de respect et d'amitié; par ses artifices, il engage le pape à venir dans son camp. Le premier jour le pontife est reçu comme un père, le second il est traité comme un sujet : Didier lui parle avec hauteur, le fait arrêter, égorge ses principaux officiers, et le force à écrire au roi de France des lettres où la crainte avait dicté à la faiblesse des éloges mensongers.

Au lieu de saisir cette occasion pour recouvrer sa gloire et sa puissance, en sauvant Rome et en délivrant le pape, l'empereur, enfermé dans son palais, ne s'occupait que de la querelle des Iconoclastes. Il aurait du chercher pour son fils Léon une femme qui lui donnât quelque allié puissant; mais en le mariant il consulta plus ses caprices que la politique, et il lui fit épouser une fille athénienne nommée Irène, qui devint célé-

bre par son habileté, par sa dissimulation, par son génie et par ses crimes.

Didier, loin de l'imiter, demanda en mariage Gizelle, sœur de Charlemagne. Le pape, qui redoutait ce rapprochement, écrivit au roi de France une lettre violente dans laquelle l'esprit de haine éteignait celui de charité : il y représentait les Lombards comme un peuple abominable, qui répandait en Europe la lèpre et la corruption : les *unir, disait-il, au sang de la noble nation des Français, ce serait mêler la lumière aux ténèbres.*

Berthe, veuve de Pepin, prenait le parti des Lombards ; cependant leur roi n'obtint pas Gizelle, mais sa fille *Désiderata* que d'autres nomment *Hermengarde*, épousa Charlemagne; cette princesse, qui devait être un lien d'amitié, devint la cause d'une haine éternelle. Charles la répudia au bout d'un an ; les Français désapprouvèrent ce divorce et s'opposèrent quelque temps au second mariage du roi avec *Hildegarde*. Carloman mourut; Charles, son frère, s'étant emparé de ses Etats, Didier, furieux de l'affront que sa fille avait reçue, offrit un

asile à la veuve, aux enfans de Carloman, se déclara leur défenseur et commença cette lutte qui devait bientôt décider du sort de l'Occident.

Le pape Etienne III terminait alors sa carrière orageuse; son successeur Adrien, marchant sur les traces de ceux qui l'avaient précédé secoua totalement le joug des empereurs d'Orient. Résolu de se servir du génie de Charlemagne pour détruire les Lombards, et pour affermir l'autorité du saint-siége, il rejeta hautement l'alliance que lui offrait Didier; ce prince s'empare du duché de Ferrare, bloque Ravenne, exige que le pape vienne à Pavie, et veut le forcer à couronner les fils de Corloman comme rois d'Austrasie.

Adrien refuse de sortir de Rome *. Didier y marche avec son armée; le pape agit en souverain, et lui oppose des troupes levées dans la Toscane, dans la Campanie et dans la Pentapole.

Charlemagne, hésitant à franchir les Alpes, comme autrefois César à passer le

* An 773.

Rubicon, tentait la voie des négociations, et offrait à Didier de fortes sommes d'argent, pour qu'il laissât le pape libre et qu'il lui rendît ses biens. Le roi des Lombards, frappé de cet aveuglement qui précède la chute des princes, refusa d'écouter ses propositions. Charles alors, rapide et terrible comme la foudre, descend du Mont-Cenis, met en déroute Adalgise, fils du roi lombard; défait Didier, le poursuit, le chasse de Turin, l'enferme et l'assiége dans Pavie.

Spolette et Ancône se donnent au pape; toute l'Italie tremble devant le glaive de Charles; il paraît sous les murs de Rome*, le samedi Saint, il y entre en triomphe, se prosterne aux pieds des autels, confirme la donation de Pépin, et en fait un nouvel acte signé par tous les évêques et par tous les nobles. Il y ajouta, dit-on, les territoires de Spolette, de Bénévent, et une partie de ceux de Toscane et de Campanie.

Ce nouveau Brennus, au lieu de ravager Rome, venait la délivrer. De retour

* An 774.

devant Pavie, il força Didier de se rendre à discrétion, et l'amena en France avec sa femme et sa fille; ce fut ainsi que périt le royaume des Lombards qui avait duré deux siècles.

Tandis que ce nouveau météore brillait dans l'Occident, l'Asie était à la fois dévastée par les Sarrasins et opprimée par l'empereur. Un vil courtisan, Lachanodracon, digne ministre de Constantin Copronyme, accablait les peuples d'impôts, vendait les monastères, forçait les moines à se marier, et envoyait au supplice les prêtres orthodoxes.

Le fils de Didier, qui s'était sauvé de Vérone, vint chercher un refuge à Constantinople, où il reçut le titre de patrice et prit le nom de Théodore. L'empereur, après avoir combattu les Sarrasins sans succès, marcha contre les Bulgares à la tête de quatre-vingt mille hommes, traversa tout leur pays sans le conquérir, et revint dans la capitale plus chargé de butin que de gloire.

L'année suivante *, au moment où il se

* An 775.

disposait à partir pour une nouvelle expédition, une fièvre ardente et pestilentielle termina son règne honteux; il était dans sa cinquante-sixième année, et avait souillé le trône trente-quatre ans.

Les Iconoclastes honorèrent sa mémoire, les catholiques l'accablèrent d'outrages, et prétendirent qu'en expirant, déchiré de remords, il croyait déjà sentir les flammes éternelles. Sans écouter ces panégyriques et les satires dictées par l'esprit de parti, l'histoire, d'accord avec la justice et la vérité, placera Constantin Copronyme au nombre des Caligula, des Néron, et des autres monstres dont les vices ont déshonoré le sceptre. Il n'avait eu qu'un fils d'Irène; sa seconde femme Eudoxie lui en laissa cinq.

LÉON IV*.

On remarque avec surprise que les Romains, ayant renoncé depuis tant de siècles à la liberté, n'aient jamais conçu la pensée de s'assurer le seul et faible dédommagement que pouvait leur offrir

* An 775.

le pouvoir absolu, c'est-à-dire le repos.

Les orages avaient passé de la tribune et du forum dans le palais, théâtre sanglant de conjurations, d'assassinats et de révolutions; il en résultait une variation perpétuelle dans les places, dans les rangs, dans les fortunes et même dans les lois. Le favori d'un jour était le lendemain captif, banni, ou mutilé. On ne voyait rien de stable que la servitude et le malheur.

Le seul remède à de si grands maux eût été d'établir des institutions pour limiter l'autorité avec un ordre régulier, héréditaire et invariable de succession au trône : ce trône alors, en comprimant les ambitions privées, serait devenu un appui, au lieu d'être un écueil.

Mais les idées les plus simples sont celles qui viennent le plus tard. Longtemps l'univers, courbé sous le despotisme, préféra la tyrannie élective, à la monarchie héréditaire et libre; en vain les empereurs s'efforçaient de conserver le sceptre dans leurs familles, les grands s'y opposaient; et les peuples, sacrifiant sans peine tous leurs autres droits, ne

se montraient jaloux que de celui d'élire leurs maîtres.

Dès que Léon fut couronné, craignant l'ambition de ses frères, il chercha les moyens d'assurer le sort de son fils Constantin, âgé alors de cinq ans. Ce faible prince n'osait se servir de son autorité pour associer cet enfant au trône. Il voulut y paraître forcé : quelques sénateurs, qui lui étaient dévoués, le supplièrent publiquement d'accorder le titre d'auguste à Constantin. Il refusa d'abord d'y consentir, et comme ceux-ci s'écrièrent qu'ils ne reconnaîtraient d'autre empereur que son fils, feignant de se laisser vaincre par leurs instances, auxquelles les princes joignaient hypocritement les leurs. « Mes frères, dit-il, » vous voyez que je cède aux vœux pu» blics et à vos désirs : n'oubliez jamais » que c'est Dieu, que c'est Jésus-Christ » lui-même qui dépose mon fils entre » vos mains. »

Ses craintes ne tardèrent pas à se vérifier : Nicéphore, son frère, conspira contre lui ; le complot étant découvert, les courtisans conjuraient l'empereur

d'envoyer son frère au supplice, ils demandaient même la mort d'un autre de ses frères, nommé Christophe, comme lié intimement au coupable Nicéphore. « Je pense différemment, répondit avec » générosité Léon, et je pardonne au » contraire au criminel Nicéphore, en » faveur de Christophe qui est inno- » cent. »

Léon était juste et clément; le roi des Bulgares, Téléric, avait longtemps fait la guerre à l'empire, ses peuples le chassèrent; il vint chercher un asile à Constantinople; l'empereur, oubliant ses offenses, ne vit que son malheur, l'accueillit honorablement, et le nomma patrice.

L'armée de l'empereur, sous les ordres de Lachanodracon, remporta, en 780, une grande victoire sur l'armée sarrasine, commandée per Othman, fils du kalife: le général romain, meilleur guerrier que ministre, tua de sa main Othman.

Léon ne jouit pas de ce triomphe, il mourut âgé de trente ans, après un règne de cinq. On ne sait s'il aurait justifié les espérances que sa jeunesse avait données; son caractère était faible et mobile;

en commençant à régner, il avait paru tolérer le culte des images; dans ses derniers jours, il se déclara Iconoclaste, et se brouilla même avec l'impératrice parce qu'elle conservait chez elle quelques-uns de ces signes proscrits.

CONSTANTIN VI, DIT PORPHYROGENÈTE *.

Constantin, nommé Porphyrogenète, parce qu'il était né dans le palais, n'était âgé que de dix ans lorsqu'on le plaça sur le trône; son seul appui, contre la turbulence des peuples et contre l'ambition de ses oncles, était sa mère Irène.

Cette femme hautaine le protégea tant qu'il ne fit qu'obéir, et le sacrifia quand il voulut régner.

Son oncle Nicéphore conspira de nouveau, on le trahit; les conjurés furent arrêtés, battus de verges et forcés de se faire prêtres; l'adroite Irène maintint la tranquillité intérieure dans l'empire, en ménageant les Iconoclastes et en tolérant les ortodoxes. Par ses ordres, les Grecs

* An 780.

envoyés en Calabre cherchaient à relever le pouvoir impérial en Italie. Le pape, débarrassé des Lombards, voulut se délivrer des Grecs; à sa prière l'invincible Charles revint dans Rome; Irène, n'osant le combattre, espéra le séduire, elle lui envoya des ambassadeurs, et lui demanda en mariage sa fille Rotrude, pour le jeune empereur. Charlemagne accueillit favorablement l'ambassade; les fiançailles eurent lieu, la princesse avait huit ans. On laissa près d'elle l'eunuque Elysée, chargé de lui apprendre le grec.

L'empire romain était alors gouverné par un enfant, par une femme et par des eunuques, et cependant ce règne ne fut pas sans éclat. L'eunuque Jean, à la tête d'une armée romaine, livra bataille aux Sarrasins près du château de Mélus, les vainquit et les força de se retirer en Syrie.

Un autre eunuque, Théodore, débarqua des troupes en Sicile, et en chassa le gouverneur Elipide, qui s'était révolté. Les Esclavons envahirent et conquirent la Grèce. L'eunuque Storace, patrice et favori d'Irène, combattit ces barbares,

détruisit leur armée, et reçut à Constantinople les honneurs du triomphe.

Irène, pour jouir de sa victoire, conduisit son fils à Athènes, et parcourut la Grèce avec lui. Un formidable ennemi des chrétiens commençait alors sa carrière glorieuse; Haroun, fils du kalife, à la tête de cent mille Sarrasins, traverse la Bithynie, rencontre près du Bosphore Lachanodracon, le combat, et le défait si complétement qu'il répand la terreur dans Constantinople; la suite de cette défaite fut une paix honteuse pour l'empire, qui l'acheta par un tribut annuel de soixante-dix mille pièces d'or. Ce siècle fut illustré par trois personnages célèbres : Charlemagne, Irène et Haroun-Alraschild. Quelque soin que l'impératrice se donnât pour apaiser les querelles religieuses, elle ne put les éviter totalement. Ayant voulu nommer Taraire patriarche, il n'accepta cette dignité que sous la condition que l'on convoquerait un concile. Les évêques iconoclastes employèrent la violence pour s'opposer à la réunion de cette assemblée; la garde impériale les appuya dans leur

révolte. L'habile Irène, dissimulant son courroux, feignit d'envoyer cette garde contre les Sarrasins, et la licencia dès qu'elle fut au-delà du Bosphore; le septième concile général se réunit à Nicée.* Le triomphe des catholiques y fut complet. On y rétablit le culte des images, on excommunia les Iconoclastes. Dans les transports de leur joie, les ortodoxes donnèrent au jeune empereur le nom de nouveau Constantin, et à sa mère, celui de nouvelle Hélène.

La bonne intelligence qui régnait entre la France et l'empire ne fut pas de longue durée; les prétentions de la cour de Constantinople sur l'Italie importunaient Charlemagne; il parut à Rome pour la troisième fois, augmenta le patrimoine du pape, s'empara de Capoue et de plusieurs autres villes, rompit le mariage de Rotrude; et ne gardant plus aucun ménagement, nomma son fils Pépin, roi d'Italie.

Une armée impériale débarqua près de Ravenne, sous les ordres d'Adalgise,

* An 787.

fils du roi des Lombards. Les Français vainquirent et tuèrent ce prince; Charlemagne, continuant ses succès, enleva aux Grecs, l'Istrie, la Liburnie, et bannit de ses états les marchands vénitiens, parce que cette république, constante dans sa politique, reconnaissait toujours la souveraineté des empereurs d'Orient.

Charles régnait à Rome comme à Paris, et le pape reconnut, trop tard peut-être, qu'en appelant un si puissant libérateur, il s'était donné un maître. Constantin, n'ayant plus l'espoir d'épouser Rotrude, prit pour femme une Arménienne nommée Marie; ses troupes furent battues en plusieurs rencontres, par les Sarrasins et par les Bulgares. Ce prince était parvenu à l'âge de vingt ans, les patrices Théodore et Damien, secondés par Pierre, grand-maître du palais, lui conseillent de secouer le joug de sa mère et de prendre les rênes du gouvernement. Irène découvre le complot, fait battre de verges les conjurés, enferme son fils dans le palais, et exige que les soldats jurent de n'obéir qu'à elle. La garde arménienne refuse de prêter ce serment, le reste suit

son exemple. Les troupes de Thrace arrivent et se joignent à elle. Constantin, rendu à la liberté, déclare sa mère déchue de tout pouvoir, condamne au fouet Storace, son favori, chasse Irène de son palais, et lui donne pour prison celui d'Eleuthère, où elle avait caché, à son insu, d'immenses trésors.

L'empereur, en commençant à régner, voulut combattre; il marcha contre Cardan, roi des Bulgares. Cette guerre fut également honteuse pour les deux princes, dès qu'ils se trouvèrent en présence, leurs deux armées, frappées d'une égale terreur, prirent la fuite, celle qui s'arrêta le plus tôt se crut victorieuse; la palme resta non au plus brave, mais au moins épouvanté.

Constantin, rassuré le premier, remporta quelques avantages contre les Bulgares et ensuite contre les Sarrasins. Cependant Irène, descendue depuis quinze mois du trône, méditait sa vengeance; l'éloignement de la garde arménienne, appelée á l'armée, favorise ses projets. Fertile en intrigues, elle séduit les grands corrompt les soldats, et s'assure des suf-

frages de la multitude. L'imprudent Constantin, méprisant les sages conseils de Lachanodracon, et trompé par les prédictions d'un astrologue, attaque les Bulgares dans une forte position et perd la bataille. Lachanodracon périt dans ce combat; la garde impériale est taillée en pièces; les Bulgares s'emparent de la caisse militaire et des équipages de l'empereur; les débris de l'armée fuient jusqu'à Constantinople.

Les grandes défaites, comme tous les grands désordres, font naître les séditions ou les favorisent, les soldats vaincus se révoltent et veulent couronner Nicéphore. Irène, pour reprendre son crédit, découvre à son fils le complot; l'empereur prive de la vue Nicéphore, fait couper la langue à ses quatre frères, et condamne au même supplice Alexis, commandant les troupes d'Arménie.

Ces exécutions atroces soulèvent les Arméniens; ils attaquent et battent les troupes impériales, mais ensuite ils sont défaits par Nicétas, qui envoie au supplice leurs chefs, pardonne aux autres, et met fin à la rébellion.

Constantin croyait que l'élévation du trône le plaçait au-dessus de toutes les lois. Devenu amoureux de Théodote, fille d'honneur de l'impératrice, il répudia sa femme, et, malgré l'opposition du patriarche, il épousa sa maîtresse.

Après une courte expédition en Cilicie, dans laquelle il battit un faible corps de Sarrasins, dégoûté de sa nouvelle femme, il se livra aux plus excessives débauches.

L'ambition de sa mère jouissait secrètement du mépris que sa conduite lui attirait. Cette mère dénaturée flattait ses passions pour le perdre, et en même temps excitait contre lui l'indignation publique. Lorsqu'elle voit enfin tout disposé pour le succès de ses vues, une troupe de conjurés attaque l'empereur lorsqu'il revenait du cirque, il se défend, se sauve à Pyles; mais on l'y poursuit, on l'arrête, on le ramène sur une barque dans la capitale; pendant son sommeil la barbare Irène lui fait crever les yeux *. Il avait régné dix-sept ans; il vécut depuis dans l'oubli.

* An 797.



Elle fait crever les yeux de son Fils.

[illegible] remontée sur le trône au bruit des acclamations [illegible] des gémissemens de son malheureux [illegible] [illegible] [illegible] de [illegible] [illegible] [illegible]

Nicéphore [illegible] conspiration, elle fut découverte et [illegible] leur [illegible] Macédoine par ses ennemis [illegible] [illegible]

[illegible] conseil [illegible] [illegible] [illegible] couronne [illegible]

L'année [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] la des[illegible] [illegible]

[illegible]



Elle fait crever les yeux de son Fils

IRÈNE, IMPÉRATRICE *.

Irène, remontée sur le trône au bruit des acclamations d'une vile populace et des gémissemens de son malheureux fils, s'efforça de couvrir l'horreur de ses crimes par l'éclat de son règne, et de faire oublier son usurpation par sa justice.

Nicéphore trama une nouvelle conspiration, elle fut découverte et punie. Irène réprima une révolte excitée en Macédoine par ses ennemis. L'eunuque Storace, qui avait par ses conseils poussé l'impératrice au crime, ne jouit pas longtemps de sa faveur. Soupçonné par elle de conspiration et dénoncé au sénat, avant d'entendre son arrêt, il mourut de colère en vomissant le sang.

L'année 800 fut l'époque d'une grande révolution dans le monde; le génie de Charlemagne l'avait conçue, les fautes des empereurs d'Orient l'avaient préparée, la destruction des Lombards l'annonçait, la mort du pape Adrien la décida.

* An 797.

Charles, patrice à Rome et souverain de l'Italie, forçait déjà les papes à dater leurs lettres de l'époque de son patriciat. Cependant les Romains, soumis à l'empire d'une longue habitude, n'osaient pas encore se soustraire totalement aux prétentions des empereurs de Constantinople. Une sédition éclata dans Rome contre Léon, successeur d'Adrien : le pape, outragé par une populace factieuse et par des grands ambitieux, implora vainement la protection d'Irène. Charles accueillit mieux ses prières. Saisissant cette circonstance favorable et décisive, il vint à Rome, s'y montra en maître, s'établit juge entre le pape et ses accusateurs, et prononça en faveur du pontife, qui s'était justifié par serment des crimes qu'on lui imputait.

Il était devenu impossible de ne pas recevoir comme maître le conquérant qu'on avait reconnu pour juge. Le jour de Noël, l'an 800, le pape, les évêques, les prêtres, les nobles de Rome placèrent sur la tête de Charles une couronne d'or, et le proclamèrent empereur romain.

Il jura de protéger l'église; Pepin fut

en même temps sacré roi d'Italie; le peuple, toujours épris pour la gloire, même quand elle pèse sur lui, confirma avec enthousiasme, par ses acclamations, ce changement de maître. Ainsi commença le nouvel empire d'Occident. A dater de cette époque, nous ne donnerons plus à l'empire d'Orient que le nom d'empire des Grecs.

Irène, ne pouvant combattre le héros de l'Occident, n'opposa à son usurpation que d'inutiles plaintes. Comptant plus sur l'adresse de sa politique que sur la force de ses armes, on prétend qu'elle fit proposer à Charles de l'épouser, et de réunir ainsi dans leurs mains les deux empires; on dit même que Charles accueillit favorablement cette demande, mais que l'eunuque Aéce, favori d'Irène, dans la crainte de perdre son crédit, empêcha cette union.

Plusieurs historiens regardent le récit de cette négociation comme fabuleux, et conviennent seulement qu'Irène envoya des ambassadeurs à Charlemagne et conclut un traité avec lui.

La gloire de ce grand homme excitait

la crainte et lui attirait les hommages des plus puissans souverains, Haroun-Al-raschild, le héros de l'Orient, et digne d'être le rival de Charles, se lia d'amitié avec lui, malgré l'opposition de leurs cultes.

L'impératrice Irène, ne pouvant aspirer á la célébrité des conquêtes, cherchait à regagner l'amour du peuple par des bienfaits, et prodiguait ses trésors pour soulager les pauvres. Mais les vices de son favori, l'eunuque Aèce, humiliaient et révoltaient tous les autres ambitieux; sept autres eunuques, pour le renverser, conspirèrent contre l'impératrice; leurs intrigues séduisirent les troupes, qui proclamèrent Nicéphore empereur. Irène fut arrêtée. Nicéphore vint la trouver et lui promit de lui accorder tout ce qu'elle désirerait, si elle lui découvrait ses trésors cachés. Irène, trompée par cette promesse, y consentit. « J'étais orpheline, » lui dit-elle, Dieu m'a donné un trône » dont je me suis rendue indigne. On » m'avait avertie de vos complots, je n'y » ai point cru. Mes crimes, sans doute, » ont causé mon aveuglement et ma chute. » Dieu peut disposer de ma vie comme

» de mon sceptre. Je ne vous demande
» que le palais d'Eleucthère pour y vivre
» dans la retraite et dans les larmes. »

L'empereur, au mépris de son serment, l'exila à Mitylène; elle y fut réduite à filer pour gagner sa vie; l'année suivante le chagrin plus que le remord y termina ses jours *. Elle était âgée de cinquante ans et en avait régné cinq depuis le supplice de son fils.

L'empire romain périt sous son règne. L'opinion publique compta cette femme ambitieuse et criminelle au nombre des monstres qui avaient dégradé l'empire et précipité sa chute; le fanatisme des prêtres orthodoxes, aveugle comme tout esprit de parti, plaça son nom sur les légendes des saintes de la Grèce.

* An 803.

FIN DE L'HISTOIRE DE L'EMPIRE D'ORIENT.

